BIBLIOTECA NAZIONALE
B. Prov.
LIX
96
NAPOLI
VITT. EM. III
BIBLIOTECA

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine
40 a 25
40-a-25
12

B Pon
XIX
96

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.
TOME VI.

Digitized by Google

642683

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

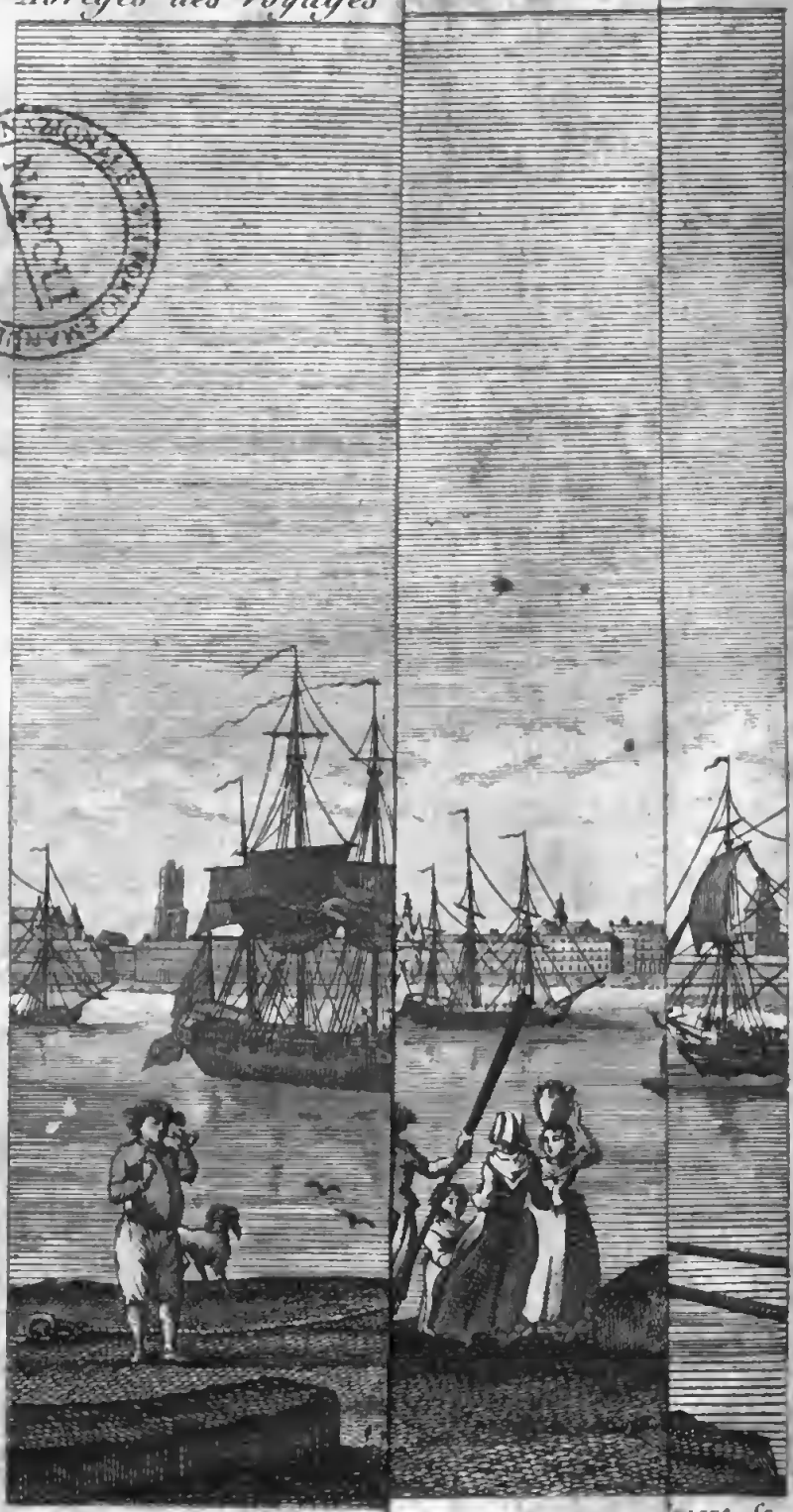
TOME SIXIÈME.

A PARIS,
CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.° 28.

AN XIII. — 1804.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

BIBLIOTECA NACIONAL DE MAESTROS



...gant Sc.

E DU PO

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

SUITE DU VOYAGE EN FRANCE.

SUITE DU CHAPITRE IV.

A NOTRE départ de la Rochelle, nous ne pouvions prendre d'autre route que celle du Poitou. Avant la révocation de l'édit de Nantes, ce pays était plus peuplé d'un tiers au moins. On y voit aujourd'hui plusieurs villes presque abandonnées. Il y a peu de montagnes. Cette province offre, sur un terrain inégalement fertile, des plai- France.

France.

nes qui produisent une grande quantité de grains. Il y a des bois, et des pâturages, dont on nourrit beaucoup de bestiaux.

Neuf petits ports de mer ou havres bordent le Poitou : ce sont les sables d'Olonne, Beauvoir, la Barre des monts, Jard, St. Benoît, la Tranche, St. Gilles, Noirmoutiers et l'Ile-Dieu. Tous ces ports ne sont propres qu'à contenir des barques, excepté celui des sables d'Olonne, dans lequel il peut entrer des navires de cent cinquante tonneaux au plus. Le transport des sels et la pêche sont l'unique commerce dont le Poitou retire quelque bénéfice sur ses côtes.

Ceux qui prétendent que la mer a parcouru successivement le Continent, peuvent s'en convaincre par les couches de coquillages et de sables qu'elle a laissés à quelques lieues de ses bords, et par les carrières de marbre qu'on trouve aux environs de Luçon. Les habitans même assurent que le décroissement de son flux est très-sensible, et qu'il ne faut pas remonter à vingt ans pour l'avoir vu baigner des terrains que l'on cultive aujourd'hui.

La ville de Niort est la première que j'ai vue en entrant dans le Poitou. Les murailles qui l'entourent ne permettent pas

aux habitans d'oublier les guerres qui l'ont désolée. Cette ville passe pour être une des plus peuplées et des plus commerçantes du Poitou. On y fabrique beaucoup de chamois. L'angélique que l'on y confit est excellente ; mais le principal commerce y consiste en chevaux, mules et mulets qui sont fort estimés. France.

A quatre lieues de Niort, et dans une île formée par les rivières d'Aurie et la Sèvre, est *Maillesais*, ville qui ne présente au voyageur que quelques bois agréables, de bon poisson, une très-petite population et des mines.

La ville de Luçon, à l'occident de Maillesais, est à deux lieues de la mer, dans une plaine marécageuse qui en rend l'air mal-sain. Cette ville, peuplée de quatre à cinq mille habitans, est mal bâtie et malpropre. L'église cathédrale, dont la construction est gothique, mérite d'être remarquée. On sait que le cardinal de Richelieu avait d'abord occupé ce siège.

Les Sables d'Olonne, ville située non loin de là, sur la même côte la plus maritime et la plus commerçante du Poitou, a un port assez bon et le seul considérable de cette province. Elle a la réputation d'avoir

France.

toujours fourni d'excellens matelots et d'habiles pilotes. Les habitans ont été des premiers à armer, et arment encore pour la pêche de la morue au banc de Terre-Neuve, à l'île Royale et sur les côtes du petit Nord.

L'île de *Noirmoutier*, tout-à-fait au nord, a une petite pointe vis-à-vis de la Bretagne, et une autre en face du Poitou. Elle est assez étendue, mais les côtes sont difficiles à aborder, étant entourées de bancs de sables. Dans l'intérieur il y a des marais salans, et des terres de différens rapports.

Entre le Continent et l'île de Noirmoutier, se trouve l'île de Bouin, qui n'est séparée de la côte que par un bras de mer. Elle est toute remplie de marais salans. L'Historien Duboucher prétend que c'est dans cette île que les Normands firent leur première descente en France, l'an 820. Il ajoute que leur flotte était composée de treize navires.

En sortant de Beauvoir-sur-mer, qui n'est qu'une petite ville avec un port, où l'on compte environ dix-huit cents habitans, j'ai respiré avec plaisir l'air de ses environs, qui se présentent sous l'aspect le plus riant. Tandis que d'un côté, les vagues de la mer

grondent et semblent menacer d'engloutir tout le pays, de l'autre, on est rassuré par le calme qui règne dans de vastes prairies où paissent de nombreux troupeaux qui vont se désaltérer dans l'eau tranquille des étangs voisins. Des terres labourables promettent une récolte abondante : là un bois épais offre son ombre au voyageur fatigué. En continuant ma route vers la partie méridionale du Poitou, et après avoir passé par quelques endroits peu considérables, je suis arrivé à Fontenay-le-Comte, qui tire son nom d'une fontaine abondante des environs, située dans un vallon, au pied d'un coteau sur la Vendée. Elle est bien bâtie et fort jolie. Les faubourgs, plus grands que la ville même, sont encore plus agréables à habiter. France.

On compte dans Fontenay-le-Comte, six mille habitans au moins ; il s'y tient tous les ans trois foires qui sont très-fréquentées. Le commerce y consiste en bestiaux, grains, chevaux, mulets, draps et étoffes de laine.

La république des lettres est redevable à Fontenay-le-Comte de plusieurs grands hommes qui s'y sont illustrés. Tels sont André *Tiraqueau*, célèbre jurisconsulte, dont on dit plaisamment qu'il donnait tous

France

les ans un enfant et un livre à l'état; Nicolas Rapin, dont les épigrammes latines sont fort estimées, et qui eut part à la fameuse satire Menippée; le président Brisson, savant magistrat qui fut pendu par la faction des seize, pour avoir osé dire aux ligueurs, pendant qu'Henri IV assiégeait Paris, que, sous prétexte d'une sainte ligue, ils détruisaient l'autorité royale.

Nous voici à *St. Maixent*, petite ville située sur la Sèvre, assez mal bâtie, mais entourée de fortes murailles. Le commerce des grains de toute espèce, de bœufs, de moutons et de mulets y est considérable.

Vers le nord-est de St. Maixent, et sur la rivière de Vonne, est la petite ville de *Lusignan*, qui ne renferme que huit ou neuf cents habitans, peu riches pour la plupart. Mais elle est fameuse par les merveilles qu'on attribuait anciennement à son château, et par la fée *Mélusine*, qui dit-on, l'a fait construire.

Nous sommes entrés le lendemain dans la ville de Poitiers, par la porte St. Lazare, où l'on remarque des fortifications qu'on attribue aux Romains, mais dont l'architecture paraît d'un gothique moderne. L'amphithéâtre que ces peuples y avaient bâti,

était un des monumens antiques les plus remarquables. Aujourd'hui il est si ruiné, qu'on en reconnaît à peine la grandeur et la figure. Les ruines du palais *Gallien* sont encore des restes précieux d'antiquité. Parmi les promenades publiques, on distingue le cours situé hors de la ville et celle du pont *Guillon*, bordée par le Clain. On voit de là une chaîne de rochers, et les ruines de l'ancien château, qui contrastait avec la verdure des arbres et des prairies qui sont dans l'éloignement, et offrent à l'œil un spectacle attachant. France.

Dois-je rappeler, qu'en 1356, les environs de Poitiers servirent de théâtre à la bataille, peut-être la plus désastreuse qu'aient jamais perdue les Français? Quelques-uns de nos anciens auteurs, disent que ce ne fut qu'à quatre jets de pierre de cette ville; on ne sait que trop que le roi Jean y fut fait prisonnier, après avoir perdu la fleur de la noblesse française. On en voit de tristes monumens dans les cloîtres des couvens des dominicains et des cordeliers. C'est dans les églises de ces deux couvens, et dans des fosses faites exprès dans leurs cimetières et jardins, que l'on enterra les chevaliers français de quelque

France. distinction, qui périrent dans cette journée. Les bons religieux conservèrent les noms de tous ceux qu'on put reconnaître, et cette liste est considérable dans les livres de Boucheret et de Belleforêt.

L'hôtel-de-ville est un bâtiment qui n'est remarquable que par son enceinte. Mais on lit au-dessous de l'horloge construite en 1448, sous la mairie de Thomas *Boisleve*, des vers en langue poitevine, dont la naïveté fait le principal caractère et le plus bel agrément. Voici cette inscription :

Qui où qui ce horloge fit faire,
Est Thomas Boisleve lou maire,
A cause que les pauvres geant
Ne savoient à quel heure ils digniant.

C'est à Poitiers que les premiers mystères écrits en vers furent représentés avec éclat. *Jean Blanchet*, né dans cette ville, était le meilleur auteur et acteur de ces pièces. *Jean Bouchet*, historien du Poitou, composait aussi et jouait lui-même des mystères et faisait beaucoup de vers. Poitiers a aussi donné naissance à Scevole de Ste. Marthe, qui nous a donné de fort bonnes poésies latines, et à Augustin Nadal, auteur de plusieurs tragédies et d'une dis-

sertation estimée sur les vestales et le luxe des dames romaines. France.

Le pays que l'on traverse pour venir de Poitiers à Châtellerault, est découvert, généralement peu peuplé, orné de quelques maisons de plaisance dont l'aspect est plus ou moins riant, soit par leur situation, soit par le plus ou moins de richesses de ceux à qui elles appartiennent. La position de Chatellerault sur la Vienne, la rend l'entrepôt de toutes les relations commerciales que les bords de la Charente et de la Gironde peuvent avoir avec les rives de la Loire. Le roulage y dépose les marchandises que l'on embarque sur la Vienne, qui les verse ensuite dans la Loire.

Cette ville, une des plus considérables du Poitou, renferme environ huit mille ames. Elle communique à un de ses faubourgs par un très-beau pont sur la Vienne, que le duc de Sully fit achever en 1609. Plusieurs branches de commerce y sont très-florissantes. Il y a trois manufactures, dont la plus importante est celle de la *coutellerie*. Elle y est portée à un tel point de perfection, qu'elle fournit les foires de Bordeaux, de Beaucaire, la Normandie, la Bretagne et même les îles d'Amérique.

France.

Cette fabrique occupe plus de six cents familles, dont les ouvrages ne sont mis en vente qu'après avoir été perfectionnés. Il y a même pour cet effet des maîtres jurés qui y apposent leurs poinçons, et qui peuvent condamner à l'amende les personnes qui se trouvent en contravention. La manufacture de cire blanche est aussi très-estimée. On en fait plus de cent milliers par an. On fabrique encore dans cette ville des toiles écrues et blanchies, dont on fait des envois jusque dans les îles.

Sur la même rivière est le village de *Civeaux*, aux environs duquel on voit, dans un vaste champ, un nombre prodigieux de tombeaux de pierre que les habitans prétendent être les sépultures des Français tués à la bataille de *Vouillé*, où Clovis défit les Visigoths. On a ouvert quelques-uns de ces tombeaux, et on y a trouvé de vieilles armes rongées de rouille. Près de *Civeaux*, est un endroit nommé le *Pas-de-la-Biche*, où l'on croit bonnement que Clovis passa la rivière de Vienne à gué, à la suite d'une biche qui sortit exprès des bois pour servir de guide à ce prince.

Le premier lieu remarquable que j'aie

vu en sortant du Poitou, est *Bourganeuf* dans la haute Marche. Cette petite ville ne contient que douze à treize cents habitans; mais elle est bien bâtie et jolie. On y admire une grande et belle tour, fort élevée, revêtue de pierres taillées en pointe de diamant. Elle a été construite par l'ordre de *Zizim*, frère aîné de Bajazet II, empereur des Turcs, et fils comme lui de Mahomet II. Cette tour a six étages, et les murailles en sont assez épaisses, pour qu'on ait pratiqué dans leur largeur un escalier fait en limaçon, par lequel on monte sur la terrasse ou plate-forme dont elle est couverte. On remarque encore dans l'intérieur, des bains à la turque, qui servaient à Zizim pour les ablutions prescrites par la loi de Mahomet. France.

A l'occident de Bourganeuf, on trouve la ville d'Aubusson, située sur la rivière de Creuse, et très-connue à cause de sa manufacture de tapisseries, la plus belle après celle des Gobelins. Les procédés de l'art n'y sont pas les mêmes que dans cette dernière, et ce n'est pas une des moindres raisons de leur qualité inférieure. On y traite également beaucoup plus de sujets de genre que d'histoire, et il n'en sort

France.

que très-peu de morceaux de ces derniers ; mais les paysages que l'on y désigne plus communément sous le nom de verdures, les chasses, les animaux, les arabesques, tels sont les objets dans lesquels cette manufacture excelle. Les tapis veloutés, dont nous avons emprunté l'usage des orientaux, et dont l'introduction en France n'est pas bien ancienne ; les tapis, dis-je, que l'on y fabrique, sont surtout d'une magnificence extraordinaire. Les dessins, les nuances, la vivacité des couleurs, l'étonnante grandeur des pièces, les rendent aussi précieux que ceux qui sortent de la Savonnerie, et les ont fait admettre dans le faste des cours.

Cette manufacture mérite d'être soutenue et encouragée, moins peut-être sous le point de vue de l'utilité des objets qui en sortent, que parce qu'elle occupe une quantité considérable de bras dans une petite ville dont les environs sont arides et incultes, et où toutes les ressources ne sont pas en proportion des besoins. Aubusson, entourée de montagnes, située sur un terrain qui se refuse à la culture, ne pourrait pas nourrir ses habitans sans l'aisance que cette manufacture y verse,

et sans le commerce du sel que l'on y fait avec assez de succès. Partout où la nature est riche, les gouvernemens peuvent s'en reposer sur elle de la félicité de l'homme; mais ils doivent la remplacer dans les lieux qu'elle semble avoir frappés de son oubli. France.

Les bâtimens et les travaux de cette manufacture sont, à Aubusson, les seuls dignes de la curiosité des voyageurs. Les amateurs des sciences mécaniques y verront entre autres avec intérêt une machine très-ingénieuse, au moyen de laquelle un seul homme peut retordre à-la-fois quatre cents écheveaux de soie. Cette machine est une espèce de rouet extrêmement facile à faire mouvoir, et dont la combinaison des forces motrices est parfaitement simple.

Aubusson ne fournirait rien à l'histoire, si elle ne rappelait le souvenir d'un homme vraîment célèbre par ses exploits guerriers, Pierre d'Aubusson, grand maître de l'ordre de St. Jean de Jérusalem, qui défendit l'île de Rhodes contre Mahomet II, et le força d'en lever le siége en 1480. Il mourut grand maître et cardinal en 1503.

En sortant d'Aubusson, nous nous sommes rendus à Guéret. C'est une assez jolie ville, petite, bien percée, agréablement bâtie,

France. rafraîchie par nombre de fontaines dont les eaux sont excellentes; mais elle est pour ainsi dire déserte.

Charles VII a fait quelque séjour à Guéret lors de la guerre civile que l'ambition de son fils, depuis Louis XI, alluma contre lui. Ce fut de là qu'il adressa aux Français cette déclaration que l'histoire a conservée, où il leur développa les projets des rebelles, les dangers qu'il faisait courir à l'état en cherchant à les séduire, et la perfide politique des Anglais, qui profitaient de ces troubles intestins qu'ils ne rougissaient pas d'alimenter pour retarder la paix, à laquelle ils seraient obligés de souscrire si l'union régnait en France.

La première ville que nous a offert le Bourbonnais est Montluçon, dont la situation est très-agréable. Elle est sur le penchant d'un coteau qui s'étend fort doucement jusqu'à la rivière de Cher. Cette ville est bien bâtie, fermée de murailles, défendue de distance en distance par quatre tours rondes. On y compte près de trois mille ames.

En suivant notre route, nous avons vu la ville de Vichi, située sur l'Allier: elle ne renferme qu'environ sept cents habi-

tans ; mais elle est principalement renommée par ses fontaines d'eaux minérales. Madame de Sévigné et Fléchier par leurs écrits, et peut-être aussi madame de Montespan par sa mort, les ont rendues célèbres. Ces sources sont au nombre de six, cinq chaudes et une froide. Une observation intéressante pour l'histoire naturelle, c'est que de ces sources chaudes, quatre ont depuis cinquante ans perdu de leur degré de chaleur. France.

Il n'est point étonnant que le séjour de Vichi ait mérité d'être décrit par une femme d'esprit, et par un homme de mérite comme Fléchier. Les promenades, dans la belle saison, y sont délicieuses, l'air y est excellent et le climat enchanteur. Les eaux limpides de l'Allier ajoutent encore à la fraîcheur du pays et parcourent avec rapidité des coteaux charmans, richement ornés de fleurs et de verdure. Les buveurs ont au moins la bonne foi de venir ici pour se guérir, et ce n'est point, comme à Spa, un rendez-vous que les vices se donnent.

Dans le voisinage de Vichi est Cusset, petite ville assez jolie. Elles communiquent ensemble par une belle route que partout

France.

ailleurs on prendrait pour une promenade artificielle.

Avant d'arriver à Moulins, nous avons voulu aller visiter, à un quart de lieue de la Loire, les cloîtres aujourd'hui déserts et jadis silencieux de Septfonds. Cette abbaye a fait peu de bruit dans le monde jusqu'au milieu du dix-septième siècle, qu'on y établit une réforme peut-être plus austère que celle de La Trappe dans le Perche.

La ville de Moulins ne date que du quatorzième siècle. Il paraît que les anciens sires du pays firent bâtir en cet endroit une maison de chasse, qui n'était qu'une grosse tour, et ensuite un château. Cette tour subsiste encore, et on l'appelle la Tour mal coiffée. Autour de ce château, il se forma insensiblement une assez grande ville, à laquelle on donna le nom de *Moulins*, à cause de plusieurs moulins, dont on porte le nombre jusqu'à treize, qui se trouvaient sur le bord de l'Allier, à l'endroit où est aujourd'hui le cours. Cette ville n'est point aussi médiocre que voudrait le faire croire Arthur Young, Anglais, le dernier des voyageurs qui en ait parlé. Plusieurs de ses rues sont larges et bien percées. On n'y

n'y connaît point la pierre, et toutes les maisons y sont construites en briques. Les teintes variées que ces briques contractent par le plus ou le moins de cuisson; et les différentes manières dont les maçons les placent en construisant les maisons, donnent à chaque muraille une apparence de marqueterie dont l'œil est surpris, et que l'habitude a besoin d'adoucir pour ne pas déplaire. France.

Si l'agrément du site et le voisinage de l'Allier rendent les promenades champêtres délicieuses, l'art n'a rien oublié pour ajouter au plaisir innocent. Les allées, que l'on appelle boulevard, et surtout le cours de *Berci*, ne sont point au-dessous de ce que les plus grandes villes possèdent en ce genre; le pont est lui-même, quoique dans un autre genre, une promenade magnifique. Ce n'est qu'après quatre expériences malheureuses, qu'on est enfin parvenu à procurer à Moulins un monument de cette espèce, tout-à-la-fois solide et superbe. Les caprices de l'Allier, dont les inondations imprévues portent souvent le ravage dans ces cantons, rendaient cette entreprise difficile. Dans l'espace de cent ans quatre ponts avaient été enlevés par l'impétuosité du fleuve, et

France.

sans respect pour la réputation du célèbre Mansard. En 1710, il avait renversé le dernier construit sur les dessins de cet habile maître, peu de jours après son inauguration. Enfin, en 1754, l'architecte *Regemortes* tenta de vaincre tous les obstacles, et ses talens furent couronnés par le succès. Il employa neuf ans à construire le pont que l'on voit aujourd'hui. C'est un des plus beaux de la France, qui, dans ce genre, l'emporte sur toutes les nations. Il a treize arches de dix toises d'ouverture chacune, est bordé de trottoirs, et nivelé dans toute sa longueur. Sa largeur est de sept toises, et son étendue de cent soixante-quinze. De là la vue se prolonge sur une chaussée qui, pendant l'espace de plus d'une lieue, conserve l'alignement du pont, et ajoute encore à sa magnificence.

On compte dans Moulins douze mille habitans, qui font un grand commerce de coutellerie, et sur-tout de ciseaux. Il y avait plus de quinze couvens, soit d'hommes, soit de filles. Ceux des Chartreux et des religieuses de la Visitation sont vraiment magnifiques. La princesse des Ursins, veuve du duc de Montmorenci, décapité à Toulouse en 1632, fit bâtir ce dernier. Elle y

embrassa la vie religieuse, et y mourut supérieure en 1666. Le superbe mausolée qu'elle y fit élever à son mari est un des meilleurs morceaux de ce genre, et je ne suis point surpris que tous les voyageurs s'empressent de l'aller admirer. Le duc y est représenté à moitié couché, et appuyé sur le coude. La duchesse sa femme est assise à ses pieds, voilée et en marthe. A côté du mausolée sont deux statues, dont l'une représente la Valeur, et l'autre la Libéralité. Derrière ce monument, et sur la muraille qui le touche, est une espèce de portique avec son fronton, soutenu de deux colonnes et de deux pilastres; entre ces deux colonnes sont deux autres statues, dont l'une représente la Noblesse, et l'autre la Piété. Au milieu de ce portique est une urne, dans laquelle sont les cendres du duc. Deux petits anges portent des festons qui l'entourent. Au-dessus du fronton sont les armes de Montmorenci. France.

Moulins est la patrie de Pierre-Claude Lingendes, prédicateur célèbre du dix-septième siècle. Il fut le premier, avec le père Senault de l'Oratoire, son contemporain, qui sut introduire la vraie éloquence dans la chaire. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il composait ses sermons en latin, et les

France.

prononçait en français. Les vérités évangéliques y sont exposées avec beaucoup d'énergie; et le raisonnement et le pathétique s'y succèdent tour à tour.

En quittant Moulins, nous avons vu Bourbon-l'Archambaud. Cette ville est mal-saine, et par conséquent ses eaux thermales sont peu fréquentées. Sa situation, enfoncée entre des montagnes escarpées, le voisinage d'un étang marécageux, en font un triste séjour. Ce fut là que mourut la fameuse duchesse de Montespan. On prétend montrer encore aux voyageurs la maison où elle logeait; il me semble, qu'il vaudrait mieux, pour leur instruction, leur montrer le tombeau où elle repose.

La première ville du Berry, où nous sommes entrés en sortant du Bourbonnais, est Bourges, capitale de toute la province, et l'une des plus anciennes villes des Gaules. César la regardait comme la meilleure, la plus grande et la plus forte de ces contrées, et située sur le territoire le plus fertile. Ce fut la bonté de sa position qui le décida à en faire le siége. Il fallait en effet, que sa splendeur et son importance fussent d'un grand poids dans les Gaules, puisque les prières de ses habitans suspendirent pour

elle seule l'intention où étaient les Gaulois de brûler toutes les villes du Berry, pour arrêter les Romains dans leurs conquêtes, intentions qu'ils effectuèrent sur toutes, excepté sur Bourges. France.

« Voyez, leur dirent les députés de « Bourges, en embrassant leurs genoux, « voyez cette ville la plus superbe, la plus « majestueuse de toute la Gaule, la forte- « resse et l'ornement de notre patrie. Nous « ne vous parlons point ici de nos richesses, « de nos biens; nous ne conduisons point à « vos pieds nos femmes et nos enfans pour « toucher vos cœurs par leurs larmes et « leurs gémissemens; mais nous vous mon- « trons ces monumens, magnifiques témoins « de la grandeur des Gaulois; ces temples, « ces portiques où votre orgueil se com- « plait. Nous vous montrons ces remparts « immenses et redoutables, dont l'audace « brave tous les dieux de la guerre. Livre- « rez-vous aux flammes un des objets de « votre gloire? Quel mal ferez-vous aux « Romains, en élevant devant eux une mon- « tagne de cendres que le vent dissipera « soudain? Laissez bien plutôt à leur va- « nité le soin de venir se briser contre nos « murs; que leur sang répandu par nos

France.

« mains leur fasse payer cher la témérité
« d'oser nous combattre, et qu'ils trouvent
« la mort au lieu même où vous ne voulez
« leur laisser que des ruines. »

Les Gaulois se rendirent à ces raisons; Bourges fut la seule ville épargnée, Jules César, en effet, ne tarda pas à venir l'attaquer.

On voit encore en partie les anciens murs de cette ville fameuse. La maçonnerie en était d'une épaisseur et d'une solidité qui n'appartenait vraiment qu'à l'art de l'architecture de ces temps reculés, et dont la composition matérielle s'est perdue depuis. Ceux qui tentèrent de nos jours de les démolir, n'ont pu y réussir.

Les approches de Bourges amusent maintenant aussi peu les regards que l'imagination. Rien n'annonce ni les arts, ni le commerce, ni la richesse. Les maisons de plaisance y sont rares, et en effet, le terrain presque partout marécageux, se prêterait peu aux charmes des maisons d'agrément. On y voit moins encore de ces manufactures qui, aux approches d'autres villes, semblent, à l'arrivée du voyageur, lui présenter le péristyle de l'opulence. Bourges ne justifie que

trop cette idée d'indigence que ses environs font naître. France.

Cette ville est immense, et à peine sa population s'élève-t-elle à quatorze ou quinze mille ames. De vilaines rues, sans proportions et sans alignement, des maisons mal bâties, sans élégance, sans goût, sans ornemens, et presque toutes couvertes en tuiles, pas une seule place publique, pas un monument moderne à citer, telle est Bourges, c'est-à-dire, non une ville, mais un encombrement d'habitations sans chaîne, comme sans ordonnance: à peine y trouve-t-on aujourd'hui des vestiges d'un ancien amphithéâtre construit par les Romains.

La maison commune rappelle un de ces grands exemples de la vicissitude des fortunes humaines, une de ces leçons toujours infructueuses de l'instabilité des grandeurs, des richesses et de la protection des rois. Cette maison était le palais du célèbre Jacques Cœur. Il était né d'un marchand pelletier de cette ville; de petit mercier qu'il fut d'abord, il devint négociant et banquier. Ce grand homme établissant son commerce moins encore sur son habileté que sur une honorable loyauté, obtint bientôt une réputation d'estime, telle que tous les tré-

France.

sors de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique semblèrent s'ouvrir à sa voix pour accroître ses richesses. Bientôt, ses nombreux vaisseaux couvrirent la Méditerranée, ses comptoirs se multiplièrent, et il vit en peu de temps plus de trois cents facteurs à ses ordres. Dans la détresse où se trouva Charles VII, il lui fut d'une si grande ressource, que sans lui ce prince aurait manqué de tout. Jacques Cœur lui envoyait tous les jours, à Bourges, deux poulets et une queue de mouton pour son dîner.

Ce monarque étant rétabli sur son trône, Jacques Cœur devint son favori, et sous le titre modeste d'argentier, fut véritablement surintendant des finances. Malheureusement pour lui, Charles VII avait une maîtresse, *Agnès Sorel*, qui contrebalançait le crédit du ministre des finances. Cependant cette dame, tant qu'elle vécut, ne put venir à bout de le perdre, elle n'en triompha qu'après sa mort. Alors on saisit le moment où le roi était dans la plus grande affliction; on supposa que Jacques Cœur était coupable de l'avoir empoisonnée. Un procès lui fut intenté, et il fut arrêté en 1452. Le roi ne voulut point l'entendre; il fut conduit de château en château pen-

dant plus d'un an, et enfin jugé et condamné par des commissaires; nous avons encore les pièces de son procès. Il ne paraît pas qu'on ait pu rien prouver contre lui concernant l'administration des finances. Sur le fait de l'empoisonnement d'*Agnès Sorel*, il n'y eut que des soupçons mal appuyés; cependant il fut condamné à faire amende honorable, à payer une amende de cent mille écus, à perdre toutes ses charges et tous ses emplois, et à être banni du royaume. On lui fit même regarder comme une grâce, la vie qu'on lui laissait. France.

L'infortuné Jacques Cœur subit son arrêt et sortit de France; mais il trouva des ressources dans ses facteurs et ses correspondans qui se piquèrent, à son égard, de bonne foi et de reconnaissance. Enfin, il se retira dans l'île de Chypre où il mourut après y avoir fait une nouvelle fortune et s'y être remarié.

La ville de Bourges a produit un grand nombre d'hommes de lettres célèbres. On distingue principalement le père Bourdaloue, le plus grand orateur chrétien, et un des plus savans hommes que la France ait eu.

A deux ou trois lieues de Bourges, on

France. voit encore les traces du camp de *Vercingentorix*, et différens restes d'antiquités romaines, dont on peut trouver l'explication dans les commentaires de César, et l'histoire de sa guerre dans les Gaules.

Je n'ai vu aucun lieu remarquable dans la route que nous avons prise pour aller de Bourges à Sancerre, une des villes de cette province, dont l'histoire est très-curieuse. Elle fut, durant les guerres de religion, un des principaux boulevards des calvinistes. Charles IX la fit assiéger en 1569, par le comte de la Chatre, gouverneur du Berry, qui fut obligé de se retirer au bout de cinq semaines. Le même général vint l'assiéger de nouveau en 1573. Il l'attaqua d'abord de vive force, mais inutilement; il fut repoussé à tous les assauts; enfin, il prit le parti de changer le siége en blocus, pour réduire les habitans par la famine. Bientôt les habitans se trouvèrent réduits aux plus dures extrémités. Tout ce que la famine peut réunir d'exemples épouvantables se réunit dans les murs de Sancerre. De la chair des animaux les plus immondes, on passa à en dévorer la peau. Bientôt l'herbe des remparts, les insectes les plus dégoûtans, le cuir des harnois, les

parchemins des archives, les cornes de pied de cheval, de bœufs, de vaches, devinrent les alimens recherchés, disputés, arrachés par la faim dévorante. Bientôt les tombeaux furent enfoncés, et la mort en sortait avec les festins exécrables que le besoin de vivre inventait. Enfin, un crime épouvantable que le soleil n'avait point éclairé depuis la chute de Jérusalèm, se renouvella dans Sancerre; un père, une mère égorgèrent leur propre enfant et s'en nourrirent. Au mois d'août, la place se rendit et les fortifications en furent rasées. France.

Pour achever de connaître le Berry, je me suis rendu à Issoudun. Le pays est plat, les faibles collines qui s'y rencontrent, n'y semblent distribuées que pour indiquer les réservoirs souterrains des nombreuses sources qui l'arrosent.

Cependant ces cantons ne sont pas également fertiles comme le semblerait indiquer l'humidité générale du sol. Le froment, le seigle, l'avoine, l'orge, le blé noir, tels sont les grains qu'ils fournissent avec assez d'abondance; et si ces productions étaient mises en valeur avec plus de soin et d'intelligence, elles suffiraient à la consomma-

tion du pays, la population même fût-elle doublée.

France.

Issoudun est une ville assez considérable, et la seconde du Berry. Le nombre de ses habitans est au-dessus de douze mille; ils font un assez grand commerce de bois et de bestiaux. Les chapeaux qu'on y fabrique sont d'un fort bon usage pour les soldats et les cavaliers; il s'y tient huit foires tous les ans. Cette ville serait sans doute plus considérable, si elle n'avait essuyé en 1135, 1504 et 1651, trois grands incendies qui y firent les plus affreux ravages. Elle est entourée d'un pays plat, mais riant et découvert. On croit retrouver encore quelques vestiges de son antiquité. On suppose que le faubourg de Saint-Parier était le lieu de sa première assiette. Cette ville, située sur une petite rivière appelée *Théols*, passait jadis pour une forteresse; elle était ceinte de murailles épaisses, flanquées de tours, où se trouvait renfermé un château. Ce château a été brûlé, et l'on y voit encore les restes d'une tour dont la forme était collossale et bizarre. Elle représentait un cœur dont l'appendice était vers le château, et les joues du côté de la ville.

En général, on voyage tristement dans

tous ces cantons. Le site est monotone, et l'œil n'éprouve point de distraction ; des plaines, des bruyères, des villages rares, peu ou point de villes, peu de vie dans les campagnes, parce que l'agriculture est extrêmement négligée. Toutes ces causes réunies effacent tout sentiment de plaisir et d'intérêt dans l'ame du voyageur. Argentan est le seul endroit où la scène soit piquante et pittoresque. A peu près à une lieue de cette ville, on rencontre une chaîne de rochers. On arrive sur le bord d'une vallée étroite et profonde que le chemin traverse. Des collines couvertes de bois s'amoncèlent les unes sur les autres, se présentent tout-à-coup à la vue, sans que rien prépare à cette surprise. La vallée étroite et ténébreuse semble dérober aux regards des hommes les sombres tours d'un antique château ; sur la gauche, une tour plus robuste a défié les âges, et perce encore avec fierté au-dessus de ces bois. La scène se prolonge jusqu'à Argentan ; une masse énorme de rochers semble, pour ainsi dire, suspendue sur cette ville, et menacer à chaque instant de l'engloutir sous sa chute. La Creuse serpente agréablement dans cette vallée, sur un tapis de verdure. Quelques

France.

ruines d'une antique forteresse ajoutent à la beauté du paysage.

La Châtre, Chatillon, Château-Roux, le Blanc-Buzançois n'offrent rien à la curiosité du voyageur, que l'espèce d'indolence des habitans. La terre ne demande qu'à produire, et elle est mal travaillée. Le peuple qui habite ces contrées, est plutôt pasteur que cultivateur, et encore ne tire-t-il pas de ses bestiaux tout l'avantage possible. Les mines de fer y manquent d'activité, et les bois y sont mal exploités. Le défaut de débouchés est en partie cause de cette inertie; et cependant peu de pays sont coupés par un plus grand nombre de rivières. Avec leur secours, et en versant dans des canaux l'immense quantité d'eaux mortes qui y croupissent, on trouverait le double avantage de la salubrité de l'air, et d'augmenter le volume des rivières qui deviendraient plus navigables.

Nous voici revenus sur les bords de la Loire, et le nom de *jardin de la France*, dont la Touraine est en possession depuis si long-temps, n'est point un titre usurpé.

La température du climat, la fertilité du terroir, la variété des productions de la terre le lui ont mérité. J'observerai cependant que

dans certaines provinces que j'ai déjà parcourues, principalement dans le Languedoc, j'ai trouvé des *jardins* non moins étendus, et non moins beaux que celui-ci. J'y ai vu de très-vastes cantons aussi riches, aussi agréables, aussi délicieux que les meilleurs de la Touraine. France.

Cette province est divisée en deux parties inégales, par la Loire qui la traverse, et arrosée par seize rivières qui vont se jeter dans ce fleuve. Cependant, la richesse et la qualité du sol n'y sont pas partout les mêmes. On y distingue quatre cantons, dont les bornes ne sont pas bien fixées. Les *Varennes* qui s'étendent le long de la Loire, sont des terres sablonneuses, faciles à cultiver, et toujours en labour. On en tire la gaude pour les teintures. Le *Verton* passe pour être le meilleur de tous ces cantons; le terroir en est gras, et dans une situation élevée. La *Champagne* est une petite contrée située entre le Cher et l'Indre; c'est un pays assez uni, dont les terres sont grasses et fertiles en froment. La *Brenne* est une terre humide, marécageuse et pleine d'étangs. Les coteaux de la Loire et du Cher sont chargés de vignobles qui donnent des vins en abondance. Les plus estimés dans

toute la province sont ceux de *Vouvrai.*

France. Il y avait, dès le seizième siècle, des ponts de bois, établis pour la facilité du commerce, sur toutes les rivières qui se jettent dans la Loire. Maintenant plusieurs de ces ponts sont de pierres, mais on a toujours eu beaucoup de peine à en construire sur la Loire, à cause de la largeur et de la rapidité de ce fleuve, ce qui exige qu'on entretienne avec grand soin les levées qui bordent la Loire, et dont on fait remonter l'origine jusqu'à Charlemagne.

Les forêts étaient autrefois en bien plus grand nombre dans la Touraine, qu'elles ne le sont aujourd'hui, et celles qui subsistent encore, étaient plus étendues. Les principales sont celles d'Amboise qui a environ seize mille arpens, celles de Loches et de Chinon, chacune d'environ six mille arpens.

Les curiosités naturelles répandues dans la Touraine sont très-remarquables. On fixe principalement son attention sur les *Gouttières*, les *Coquillières* et les *Falunières.* Les *Gouttières*, à deux lieues et demie de Tours, sur le chemin de cette ville à Chinon, sont des grottes que l'on a surnommées ainsi, parce qu'il en dégoutte continuellement

continuellement de l'eau. Voici une description détaillée et curieuse que nous en a laissée un auteur moderne qui les avait soigneusement observées. France.

« On descend, dit-il, dans ces caves, « par plusieurs ouvertures. Celle par la- « quelle j'y suis entré, conduit, à main « droite, dans une espèce de chambre beau- « coup plus profonde que large, et si basse, « qu'on ne peut s'y tenir debout. Le ro- « cher qui couvre cette chambre, y forme « un plafond naturel. L'eau qui en distille « sans cesse a couvert ce plafond d'une « croûte blanche, telle qu'on en voit sur « des biscuits ou des masse-pains glacés, « et a formé, en tombant, plusieurs gouttes « blanches, durcies et un peu allongées, « comme si l'on avait attaché, à ce plafond, « plusieurs clous de girofle enduits de « sucre.

« De là, on tourne à main gauche, sous « une espèce d'autel long, large et haut « à proportion. Cet autel est tout d'une « pièce, et d'une belle pierre blanche et « dure. Il a été formé par l'eau qui tombe « du roc, et qui se pétrifie en tombant, « comme on le remarque par les rocailles « de pierre, en façon de glaçons ou de

France.

« cristaux, attachées au roc qui fait comme « le fond de l'autel, et que l'eau qui en « découle goutte à goutte, a formées de « la même manière.

« De cette cave, on passe par une ou- « verture fort basse, dans une chambre « plus longue que large, dont les deux « bouts présentent un des spectacles les « plus brillans et les plus curieux. Ce sont « deux grands rochers de pierre blanche « comme de la neige, et dure comme du « marbre, de figure pyramidale, formés « par plusieurs cordons rentrans, posés les « uns sur les autres avec une régularité « surprenante, et ornés naturellement de « petites écailles, couchées et creusées « comme si on les eût travaillées au ciseau. « Le cordon le plus haut et le moins large « renferme un bassin toujours rempli de « l'eau qui dégoutte de la voûte, et qui se « débordant, coule sans cesse dans les « contours des rochers, et entretient plu- « sieurs autres bassins plus petits, que la « nature a formés dans chaque cordon, de « distance en distance.

« Entre les deux rochers de cette cham- « bre, il y a plusieurs lagunes ou flaques « d'eau peu profondes, dont la surface est

« couverte d'une croûte de glace de l'épais-
« seur d'une feuille de tôle. Ces croûtes se
« précipitent à mesure qu'elles s'épaissis-
« sent. Dans ces flaques d'eau, aussi bien
« que dans les bassins des rochers, on trouve
« quantité de petites dragées, de pierres
« de toutes sortes de figures, dont quelques-
« unes sont si blanches et si bien arron-
« dies, qu'on les prendrait pour des dra-
« gées véritables. Enfin, les morceaux de
« pierre qu'on ne détache, qu'avec bien de
« la peine, des voûtes, de l'autel et des
« rochers, sont entièrement semblables à du
« sucre, à la pesanteur près: un homme
« attentif s'y tromperait. »

France.

Les *coquillières* sont des coquilles de toutes les espèces que l'on trouve en terre dans toutes les parties de la Touraine; mais jamais à une grande distance des rivières: on y reconnaît celles de toutes les classes connues dans la mer, et même des coraux et madrepores. Les *Falunières* sont un canton d'environ neuf lieues en carré, à six lieues de Tour, et à plus de trente-six de la mer, qui est remplie de différentes couches de coquilles brisées, couvertes de plusieurs lits de terre blanche et calcaire, que l'on appelle en Touraine *falun*. Ce n'est presque

France.

que de nos jours que l'on a beaucoup discuté sur cette singularité; et certainement il y a matière.

La ville de Tours est située dans une belle plaine, sur la rive gauche de la Loire, entre ce fleuve et la rivière de Cher. Soit qu'on l'aperçoive en y arrivant du côté de Paris, soit qu'on la contemple en venant de Poitiers, peu de villes se présentent avec plus de majesté. Au bout de la belle route qui y aboutit, nous avons trouvé une rue majestueuse qui traverse la ville dans son entier, et se termine à l'un des plus beaux ponts dont l'architecture française s'honore; de superbes maisons bâties en pierres de taille blanches bordent cette rue. De chaque côté, des trottoirs larges et commodes garantissent les citoyens des accidens. En suivant cette rue, digne des plus belles villes de l'Europe, et qui ressemble beaucoup à la *strada reale* de Lisbonne, on arrive enfin au pont hardi que l'art a jeté sur la Loire. Il est soutenu par quinze arches plates, de soixante-quinze pieds d'ouverture. Tout auprès est l'ancien château: c'est là que fut enfermé le fils aîné du duc de Guise, après que son père eut été tué à Blois; mais il trouva le moyen de s'évader.

Les remparts forment une belle promenade, ainsi que le quai qui est sur la rivière ; mais la plus agréable est celle du mail, formée par deux allées d'ormes, et long de plus de mille pas. France.

L'architecture gothique d'un genre bien opposé sans doute à la noble simplicité des monumens de la Grèce et de Rome, étale toute sa magnificence dans les deux temples principaux de Tours, la cathédrale et l'église de Saint-Martin. La cathédrale est vraiment admirable par la grandeur de son vaisseau, par la hauteur et l'élévation de ses voûtes, par l'extrême légèreté de ses piliers. Le portail ne le cède ni en richesse ni en majesté au portail de Rheims.

L'église de Saint-Martin de Tours passe pour une des plus vastes de l'Europe ; elle est flanquée par deux tours si élevées, qu'on les voit de dix lieues à la ronde.

J'ai observé avec attention les bâtimens qui composent le monastère de *Marmoutier*. Je n'ai pas oublié surtout de me faire montrer la cuve de Saint-Martin ; c'est un bassin creusé naturellement dans le roc, et qui, par une espèce de miracle, reste toujours rempli d'une eau très-pure pour les besoins du couvent. Cependant cette cuve

France.

est, en certaines années, moins pleine que dans d'autres; et les paysans et les vignerons viennent la consulter comme un oracle qui doit leur indiquer si la récolte et les vendanges seront abondantes.

Dans le temps que les manufactures étaient les plus florissantes à Tours, on comptait dans cette ville près de soixante mille habitans. Le nombre en est réduit aujourd'hui à environ trente-cinq mille. Les états-généraux y ont été assemblés trois fois dans l'espace de moins de cinquante ans en: 1470, 1484 et 1506. Mais de quelle utilité furent-ils au peuple, à la nation française?

Cette ville est la patrie de P. René Rapin. Ce Jésuite né avec un génie heureux et un goût sûr, auxquels il joignoit un cœur droit, un caractère aimable et des mœurs douces. Il nous a laissé beaucoup d'ouvrages français et de poèmes latins. Parmi ces derniers, on distingue principalement celui des *jardins*, vrai chef-d'œuvre digne du siècle d'Auguste, pour l'élégance et la pureté du langage, l'agrément des descriptions, et le choix des fables riantes, dont l'imagination du poète a pris soin de l'embellir. *Néricault Destouches*, le meilleur de nos poètes comiques après Molière et Regnard, naquit

aussi à Tours. Tout le monde sait que dans le Philosophe marié, Destouches a mis au théâtre sa propre histoire. France.

Richelieu, où naquit le fameux cardinal de ce nom, est une des plus belles villes que nous ayons rencontrée dans ces cantons. Ce n'était jadis qu'un village ; le cardinal y naquit, il voulut que ce fût une ville ; le cardinal mourut, et bientôt ce ne fut qu'un désert. Des édifices superbes et le silence de l'abandon ; des rues magnifiques et des pavés ombragés d'herbe ; les pilastres de la grandeur, et la tristesse de la misère. Tel est ce monument de la vanité du pouvoir et de la richesse. Quand on parcourt cette ville et qu'on se rappelle Ferney, c'est alors que l'on apprend à juger de quelle importance est l'amour de l'humanité dans un grand homme.

A *Chanteloup*, l'ame est plus ouverte à l'indulgence. On seroit tenté de croire que Choiseuil embellit Chanteloup pour attester au monde qu'il connut les revers. Les environs de Richelieu sont secs, incultes, graveleux; ils ont quelque analogie avec l'âpreté du ministre de Louis XIII. Les approches de Chanteloup sont fraîches, délicieuses, couvertes d'arbres élancés, de

France.

forêts majestueuses, tout-à-la-fois spectacle du sage et emblême de l'ambition. A Richelieu, des façades uniformes, la monotonie de la main-d'œuvre, tout pour les yeux, rien pour les cœurs; à Chanteloup du-moins, un temple à l'amitié; quand on le voit, on a le plaisir d'oublier le ministre pour se souvenir de l'homme. Il en méritait donc le titre parce qu'il eut des amis dans l'adversité. Les noms de ceux qui visitèrent Choiseuil dans son exil, sont inscrits dans ce temple. C'est une pagode chinoise, haute de plus de cent pieds, bâtie sur un tertre, d'où elle domine sur la plus vaste perspective. Là le coup d'œil, le bâtiment, ces marbres élégans, chargés du nom des amis du ministre dans la disgrace; tout porte dans l'ame une sorte de sentiment auguste: c'est qu'il est rare de trouver une idée morale imprimée sur un monument de la grandeur.

A Chanteloup, c'est bien moins le château que nous avons admiré, qu'une superbe vacherie que le ministre avait fait construire. A droite et à gauche, chaque vache avait un appartement séparé, et le bâtiment en contenait soixante-douze. Il avait son infirmerie où l'on retirait celles que la

nature appelait à l'infirmité. C'était de la Suisse qu'il avait tiré une colonie de ces utiles et interressans animaux au nombre de cent vingt. France.

Chanteloup est tout près d'Amboise. Il y a près de cinq mille habitans dans cette ville, qui n'est pas fort grande, et qui, à proprement parler, n'a que deux rues et un château, dont la fondation est ancienne. Cette ville est commerçante, elle a été possédée pendant plus de cinquante ans par une famille qui a produit le célèbre Georges d'Amboise, cardinal, ministre sage, judicieux, ferme, expérimenté, sans avoir un grand génie et des vues bien étendues, qui gouverna sous Louis XII, avec douceur, et rechercha constamment la gloire du royaume et le bonheur des français. Prélat vertueux, qui ne posséda jamais qu'un bénéfice.

La ville d'Amboise est très-fameuse dans notre histoire par la conjuration qu'y formèrent les protestans, d'enlever le roi François II et les Guises.

La forêt d'Amboise s'étend au sud et à l'est de la ville, entre la Loire et le Cher; elle contient seize mille arpens. A quelque distance d'Amboise et de la Loire, j'ai vu

France.

un gros bourg dont la situation est bien singulière; c'est *Montloys*. La plupart des maisons y sont enterrées dans la montagne: on se promène au-dessus, et l'on peut dire que ces bâtimens sont couverts de gazon, à travers lequel on voit sortir des cheminées.

En me rapprochant de l'Indre, j'ai trouvé la ville de *Loches*, située sur cette rivière, qui, se partageant en deux bras, forme différentes îles très-agréables. On y compte environ quatre mille habitans. Elle est entourée, d'un côté, de collines chargées de vignes, au bas desquelles sont des vallées très-fertiles; et de l'autre, d'une grande prairie traversée par un pont d'une longueur extraordinaire.

Un des disciples de Saint-Ours, patron du pays, et qui vivait au cinquième siècle, fit bâtir sur l'Indre un moulin, qui subsiste au moins depuis mille à douze cents ans. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que, suivant l'opinion des habitans, la même meule placée par le saint, y sert encore, sans qu'il s'y soit fait aucune diminution, quoiqu'elle ait été aussi souvent occupée que les autres. Cette meule n'a que sept pouces sept lignes d'épaisseur, et dans tous les anciens baux il en est fait mention; sur

ce pied là les bonnes gens vont souvent, sur-
tout quand on la pique, en gratter des ra- France.
clures qu'ils mettent infuser dans de l'eau, qu'ils boivent pour guérir de la fièvre. Au reste, il y a quelque années que cette meule se fendit en travaillant, ce qui est cause qu'on la lia d'un cercle de fer; le petit peuple est persuadé que ce malheur arriva un soir que l'on surprit un valet et une servante appuyés immodestement contre cette meule.

C'est dans l'église de la Collégiale, et au milieu du chœur, qu'on voit un magnifique tombeau de marbre noir, élevé de terre de trois pieds: au-dessus est la figure en marbre clair, d'*Agnès Seurelle (Sorelle)*, maîtresse du roi Charles VII: deux anges tiennent l'oreiller sur lequel repose sa tête, et à ses pieds sont deux agneaux. Autour de ce tombeau on lit cette épitaphe: *Cygist noble demoiselle Agnes Seurell, en son vivant dame de beauté, rochesserie, d'Issoudun, de Vernon sur Seine, pieuse envers toutes gens, et qui largement donnait de ses biens aux églises et aux pauvres; laquelle trépassa le neuvième jour de février de l'an* 1449. *Priez Dieu pour l'ame d'elle.* Amen.

Au haut de la tombe on lit une autre

France.

épitaphe en vers latins. Le cœur d'Agnès Sorel est déposé dans une niche pratiquée dans le pilastre qui soutient la voûte du sanctuaire du côté de l'épitre, et au-dessus du balustre. Cette niche est fermée d'une table de cuivre en deux parties, qui portent chacune une épitaphe aussi en vers latins. On y donne à Agnès Sorel la douceur et la simplicité de la colombe, la blancheur des cygnes, la rougeur de la flamme, une beauté extraordinaire et les couleurs des fleurs du printemps : on y fait l'éloge de son accès facile, de la douceur de son caractère, de son empressement à faire finir les procès, de sa libéralité envers les églises et de sa charité pour les pauvres.

A mon départ de Loches, après avoir traversé la Claye, j'ai vu sur la rivière de Creuse la petite ville de la *Guierche*, et son château qui est situé dans un lieu très-agréable. Il a été bâti par Agnès Sorel. Dans le temps que Charles VII demeurait à Tours, il en partait souvent pour se rendre auprès de sa maîtresse, et l'on appelle encore la porte par où il passait la porte de la *Guierche*. C'est dans ce château que les amours de ce monarque et de la demoiselle se conduisirent et se conclurent. De nos jours, on

voyait encore sur les cheminées de ce château, peintes à fresque, très-clairement, les progrès et les succès de cette passion. France.

Vers le sud-ouest de ce lieu est la petite ville de *La Haye*, agréablement située sur la rivière de Creuse. Elle est la patrie de Réné Descartes, ce père de la philosophie moderne, aux travaux duquel nous devons la renaissance des arts et des sciences. C'est lui qui enseigna la vraie méthode d'étudier les merveilles de la nature, et qui ouvrit la carrière. On a fait beaucoup de parallèles entre ce grand homme et Newton, qui est venu après lui. Un des plus justes est celui de Fontenelle; et j'ai lieu de croire qu'on ne sera pas fâché de le retrouver ici. « L'attraction et le vide, dit ce savant, « bannis de la physique par Descartes, et « bannis pour jamais, selon les apparences, « y furent ramenés par Newton, armés « d'une force nouvelle dont on ne les croyait « pas capables. Ces deux grands hommes, « qui se trouvèrent dans une si grande « opposition, ont eu de grands rapports. « Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les « autres esprits, et pour fonder des empires: tous deux, géomètres excellens,

France.

« ont cru à la nécessité de transporter la « géométrie dans la physique : tous deux « ont fondé leur physique sur la géomé- « trie, qu'ils ne tenaient presque que de « leurs propres lumières. Mais le premier « prenant un vol hardi, a voulu se placer « à la source de tout, et se rendre maître « des principes par quelques idées claires « et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à « descendre aux phénomènes de la na- « ture, comme à des conséquences néces- « saires. Le second, plus timide ou plus « modeste, a commencé sa marche par « l'appuyer sur les phénomènes, pour re- « monter à des principes inconnus, résolu « de les admettre, quels que pût les donner « l'enchaînement des conséquences. L'un « part de ce qu'il entend nettement, pour « trouver la cause de ce qu'il voit ; l'au- « tre part de ce qu'il voit pour en trouver « la cause, soit claire, soit obscure. Les « principes évidens de l'un ne le condui- « sirent pas toujours aux phénomènes tels « qu'ils sont. Les phénomènes ne condui- « sirent pas toujours l'autre à des prin- « cipes évidens. Les bornes qui, dans ces « deux routes, ont pu arrêter deux hommes « de cette espèce, ne sont pas les bornes

« de leur esprit, mais les bornes de l'es-
« prit humain. »

Des bords de l'Indre, je suis redescendu vers ceux de la Vienne, où est la petite ville de l'*Isle-Bouchard*, qui contient environ treize à quatorze cents habitans. Cette ville est la patrie d'*André Duchesne*, appelé de son temps le père de l'histoire de France. C'était en effet un des hommes les plus savans que nous ayons eu pour l'histoire: il nous a laissé plus de vingt volumes *in-folio*.

Au-dessus de l'*Isle-Bouchard*, est la ville de Chinon, située sur la Vienne, peuplée d'environ cinq mille habitans. Charles VII s'y tenait souvent pendant qu'il disputait son royaume aux Anglais. Ce fut là que la fameuse pucelle d'Orléans vint le trouver.

L'Anjou, que nous avons ensuite parcouru, est un pays varié de plaines et de collines, quoiqu'en général il soit plus uni que montueux. Le climat en est sain et tempéré. On compte dans cette province jusqu'à quarante-neuf rivières qui l'arrosent. Le terrain y est fertile, les pâturages y sont abondans, et l'on y nourrit quantité de bétail. On y trouve des mines de fer, de

France. plomb, d'étain, de charbon de terre, et les meilleures ardoises de la France. Le commerce de transport y est considérable, vu la facilité de faire circuler les marchandises et les productions de tout genre par la Loire et par les rivières qui s'y jettent. Le chemin pratiqué le long de la Loire, surtout sur la rive gauche, est bon, parce que les levées continuent pendant la plus grande partie de son cours dans cette province.

La ville de Saumur, située sur la rive gauche de la Loire, a toujours paru importante à cause de son passage sur cette rivière. Duplessis-Mornay, qui en était gouverneur, en fit une des places fortes des calvinistes. Lors de la convention de l'édit de Nantes, ils furent obligés de quitter Saumur comme le reste de la France. Cette ville y perdit beaucoup et fut dépeuplée. Mais insensiblement elle s'est relevée de ses pertes, le commerce s'y est rétabli, et les habitans y sont revenus ou ont été remplacés. Il s'y fait un assez grand commerce de quincaillerie.

A trois lieues de Saumur est Doé, ville très-ancienne. Ce que j'y ai vu de plus remarquable, est une fontaine, qui passe pour

pour être une des plus belles qu'il y ait en France, tant par la bonté et la quantité de ses eaux, que par son architecture. Elle est disposée en fer à cheval, et a soixante-douze pieds de circuit, sur deux pieds trois pouces de profondeur. Ses eaux se déchargent dans un bassin qui est à sept à huit pieds au-dessous, et qui a cinquante pieds de long. A l'extrémité de ce bassin est un pont de pierre, sous lequel passent les eaux, qui servent ensuite à faire tourner six moulins. France.

Sur les confins de l'Anjou et de la Touraine, on trouve le bourg de Fontevrault, lieu principalement connu par son abbaye. Ce fut l'an 1099, que Robert d'Arbrissel, natif du village de ce nom en Bretagne, entreprit cette grande institution, où des religieux étaient soumis à des religieuses, et avaient une femme pour supérieure.

A l'extrémité méridionale du Saumurois, est Mirebalais, petit pays où les blés et les pâturages sont abondans. Il est fameux par la force et la beauté de ses ânes et de ses mulets, dont la renommée était déjà établie au seizième siècle, comme on le voit dans les œuvres de Rabelais. Le seul lieu de ce canton qui mérite encore d'être

France.

nommé, est *Moncontour*, connu par la grande bataille que les catholiques y gagnèrent contre les calvinistes, le 3 octobre 1566.

A une petite distance de Moncontour, est *Loudun*, situé sur une montagne, près de la Dive, et qui peut bien être compté au nombre des jolies villes, quoiqu'elle n'offre aucun objet qui mérite une attention particulière.

Un homme trop fameux a rendu cette ville fort célèbre dans l'histoire. C'est *Urbain Grandier*, qui mérite qu'on le fasse connaître d'une manière particulière. Fils d'un notaire de Sablé dans le bas Maine, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint bientôt chanoine et curé de Loudun. Aux agrémens de la figure, il joignait les talens de l'esprit, et surtout celui de la chaire.

La plupart des auditeurs de Grandier lui donnèrent d'abord des applaudissemens, et les femmes, auxquelles il ne plaisait que trop, le recherchèrent. Fier de la faveur publique, il eut l'imprudence de braver ses ennemis et de les traiter avec hauteur. Mais ceux-ci préparèrent de loin leur vengeance. Le curé avait été directeur des Ursulines de Loudun, et s'il faut en croire le *mercure*

français, il n'avait brigué cet emploi que pour faire de cet asile de la pudeur, le centre de ses plaisirs. Ses galanteries furent dénoncées à l'official de Poitiers, qui le priva en 1629 de ses bénéfices, et le condamna à la retraite dans un séminaire. *Grandier* en appela comme d'abus au présidial de Poitiers, qui le déclara innocent. France.

Ce jugement ne fit qu'irriter la haine et la vengeance de ses ennemis. Ils lui suscitèrent, trois ans après, une affaire qui lui fut bien plus fatale. Le bruit se répandit parmi le peuple que les *ursulines de Loudun étaient possédées*. Quelques religieuses eurent d'abord des visions la nuit; elles en eurent bientôt le jour. Ce n'était dans leur maison que spectres et fantômes. Grandier se présentait à elles sous les plus horribles figures, et elles tombaient dans d'étranges convulsions. Le curé de Loudun se plaignit qu'on voulait le perdre, et prit des mesures pour se défendre. Ses ennemis, en effet, publièrent que c'était lui qui avait causé la possession par ses maléfices; et pour le perdre plus sûrement, ils le noircirent auprès du cardinal de Richelieu, en l'accusant d'être l'auteur de la misérable et plate satire publiée depuis peu contre lui

sous le titre de la *cordonnière de Loudun*.

France. Laubardemont, conseiller d'état, et créature du ministre, s'étant trouvé à Loudun, Mignon, alors directeur des ursulines, lui fit un long récit des troubles que Grandier, de concert avec le démon, excitait dans le couvent. Le cardinal chargea Laubardemont et douze juges des siéges voisins de Loudun extrêmement crédules, de faire au curé son procès. Grandier fut arrêté le 7 décembre 1633, et conduit à Angers. La question qu'on lui fit souffrir fut si cruelle, qu'elle lui fracassa les jambes au point que la moelle sortait des os.

Il est sans doute bien extraordinaire qu'on ait reçu en justice la déposition des diables, et que dans un procès criminel leur déposition ait servi de preuve. Mais ce fait, quoique bien étrange, n'en est pas moins vrai. Après avoir entendu *Astarot*, de l'ordre des Séraphins, chef des diables qui possédaient les ursulines, *Casas*, *Celsus*, *Acaos*, *Cedon*, *Asmodée*, de l'ordre des trônes; *Alex*, *Labulon*, *Nephthalim*, *Cham*, *Uriel*, *Achas*, de l'ordre des principautés, on condamna le malheureux curé à la peine du feu, comme coupable du crime de *magie et de posses-*

sion. Grandier fut condamné sur le témoignage constant et unanime du père du mensonge, il aima mieux mourir sans confession, que de se confesser à un des religieux de St. François, qu'on avait nommés pour l'assister, prétendant qu'ils étaient ses parties. France.

Grandier fut brûlé vif le 18 août 1634. On prétend qu'il endura ce supplice cruel avec autant de constance que de résignation. Le supplice de ce prêtre ne rétablit point l'ordre dans le couvent des ursulines; il fallut continuer long-temps les exorcismes; car quoiqu'*Asmodée, Amon et Gresis* se fussent retirés au premier ordre qu'on avait donné, il en était assez d'autres qui disputèrent le terrain tant qu'ils purent. Le père Surin, jésuite, homme consommé dans les voies de Dieu, avait été aux prises avec les diables après la mort de Grandier. On voit par la relation qu'il en fit, combien ils lui donnèrent de peine. Jamais ennemi ne s'est mieux défendu dans ses retranchemens. La prieure logeait *Leviatan*, qui avait choisi pour demeure la tête de cette fille. Il s'y défendit jusqu'au 5 novembre 1635. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, qu'il ne se fût repenti

France

plus d'une fois d'être venu faire la religieuse à Loudun, où il avait eu beaucoup à souffrir; mais il n'avait pas été le maître de s'en aller comme il était venu. *Balaam* prit congé de la compagnie le 29 du même mois; *Isaacarum*, le jour des Rois 1636. *Behemot* fut celui qui se maintint le plus long-temps dans son poste. Il tint bon jusqu'au 15 octobre 1637; mais il quitta la place après un vœu que fit la prieure, d'aller en pélerinage au tombeau de saint François de Sales.

Voilà en abrégé l'histoire de la possession de Loudun, que bien des gens ont regardée comme une pure momerie, et une affaire préparée de loin par Mignon et Barré son adjoint, pour perdre Grandier, faire parler d'eux, et attirer des aumônes au couvent qui était très-pauvre. Ils avancèrent que les diables se confondirent souvent, qu'ils manquèrent de parole, qu'ils savaient si peu de latin qu'ils répondaient tout de travers aux interrogations qu'on leur faisait, faute de les entendre; qu'ils faisaient même un grand nombre de solécismes, tant ils avaient mal retenu leur leçon. On ajoute que quelques filles séculières, qui avaient fait les possédées, avouèrent la fri-

ponnerie; quand elles virent qu'on ne parlait plus de leur donner des maris, ainsi qu'on le leur avait fait espérer. France.

Dans la partie de l'Anjou qui est au midi de la Loire, nous n'avons trouvé que le petit bourg d'*Aubigné* qui mérite d'être connu, parce qu'il rappelle le nom que portait la famille dont était madame de Maintenon. Une notice sur cette femme si célèbre ne sera point déplacée dans mon récit. La voici d'après les historiens de sa vie.

Françoise d'*Aubigné* parut dès sa naissance destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Elle naquit, en 1635, dans une prison de Niort en Poitou, où étaient Constant d'Aubigné, son père; et sa mère, Anne de Carvillac, fille du Gouverneur du château Trompette, à Bordeaux. A l'âge de trois ans elle fut emmenée en Amérique; laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, où elle fut près d'être dévorée par un serpent; ramenée orpheline à Paris à l'âge de douze ans, et élevée avec la plus grande dureté chez madame de Neuillant, sa parente. Scarron, né d'une famille ancienne dans la robe, et qui logeait auprès d'elle, lui proposa de payer sa dot, si elle voulait se faire religieuse,

France. ou de l'épouser, si elle voulait se marier. Mademoiselle d'Aubigné prit ce dernier parti, quoiqu'elle n'eût que seize ans, et que le poète burlesque fût perclus de tous ses membres. Aussi fut-elle plutôt son amie et sa compagne que son épouse.

Madame Scarron, devenue veuve, fut replongée dans la misère, et fit solliciter envain, pendant long-temps, auprès de Louis XIV, une pension dont son mari avait joui. Elle était sur-le-point de partir pour Lisbonne, où elle devait soigner l'éducation des enfans d'une princesse, qui avait été elle-même élevée à Paris; lorsqu'elle se fit présenter à madame de Montespan, maîtresse de Louis XIV. *Je ne veux point*, lui dit-elle, *me reprocher d'avoir quitté la France, sans en avoir vu la merveille.* La favorite flattée du compliment, lui dit qu'*il fallait rester en France*, et lui demanda un placet pour le roi. Lorsqu'elle le présenta au monarque, *Quoi*, s'écria-t-il, encore la veuve Scarron! *n'entendrai-je jamais parler d'autre chose.* — *En vérité, Sire*, répondit madame de *Montespan, il y a long-temps que vous ne devriez plus en entendre parler.* La pension fut accordée, et le voyage du Portugal rompu. Madame

Scarron, présentée aussi par madame de Montespan, fit ses remercimens au monarque; et l'on rapporte que Louis XIV lui dit: *Madame, je vous ai fait attendre long-temps, mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.* France.

Madame de Montespan voulant cacher la naissance des enfans qu'elle espérait avoir du roi, jeta les yeux sur madame Scarron pour lui confier son secret et l'éducation de ses enfans. Madame Scarron répondit à cette confiance; elle devint gouvernante des enfans de madame de Montespan. Louis XIV, qui ne pouvait souffrir les personnes qui montraient des prétentions à l'esprit, quoiqu'il en eût beaucoup lui-même, témoignait de l'éloignement pour la gouvernante; mais cela ne l'empêchait pas d'avoir une grande estime pour madame Scarron, puisqu'il ne balança pas à lui confier le duc du Maine, né avec un pied difforme, lorsqu'il fut question de le mener aux eaux de Balaruc.

Les lettres que la gouvernante eut occasion d'écrire au roi, effacèrent peu à peu les impressions désavantageuses que ce monarque avait prises sur elle; et après son retour, le petit duc du Maine acheva de le

France.

faire revenir de ses préventions. Le roi jouait souvent avec le jeune prince, content de l'air de bon sens qu'il mettait jusque dans ses jeux, et satisfait de la manière dont il répondait à ses questions. *Vous êtes bien raisonnable,* lui dit-il un jour:—*Il faut bien que je le sois*, répondit l'enfant : *j'ai une gouvernante qui est la raison même.*—*Allez*, reprit le roi, *lui dire que vous lui donnez cent mille francs pour vos dragées.* Elle profita de ce bienfait pour acheter la terre de Maintenon, dont elle prit le nom.

Louis XIV passa insensiblement de l'aversion à la confiance, et la confiance amena bientôt l'amitié. Placé, pour ainsi dire, entre le caractère inégal, bizarre, impérieux, de madame de Montespan, et l'aménité, le bon sens, l'esprit doux et conciliant de madame de Maintenon, il finit par rompre toute liaison avec la première, pour s'attacher sincèrement à la seconde, qu'il fit dame d'atour de madame la Dauphine. Ce monarque était alors dans un âge où il sentait le besoin d'adoucir les fatigues du gouvernement par les douceurs innocentes d'une vie privée, et d'avoir une compagne agréable, une confidente sûre dans le sein de laquelle il pût déposer ses peines et ses plai-

sirs. Le père de Lachaise, son confesseur, lui proposa de légitimer sa passion pour elle par les liens indissolubles d'un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'église. La bénédiction nuptiale fut donnée, vers la fin de 1685, par Harlay, archevêque de Paris, en présence du confesseur et de deux autres témoins. Louis XIV était dans sa quarante-huitième année, et madame de Maintenon dans sa cinquantième. France.

Ce mariage parut toujours problématique à la cour, malgré mille indices qui devaient le déceler. Madame de Maintenon entendait la messe dans une de ces tribunes qui semblaient n'être destinées que pour la famille royale. Elle s'habillait et se déshabillait devant le roi, qui l'appelait *madame* tout court. Il allait tous les jours chez elle après son dîné, avant et après son soupé; il y travaillait avec ses ministres, pendant qu'elle s'occupait à la lecture ou à quelque ouvrage de main, s'empressant peu de parler d'affaires d'état, paraissant quelquefois les ignorer, quoiqu'elles ne lui fussent point indifférentes, et rejetant ce qui avait la moindre apparence d'intrigue et de cabale. Cependant le public lui reproche d'avoir influé

France.

dans le choix du ministre Chamillard, et du général Marsin, ainsi que dans la disgrace de Vendome et de Catinat.

On peut dire que l'élévation de madame de Maintenon fut pour elle une espèce de retraite. Renfermée dans son appartement, elle se livrait à une société de deux ou trois dames retirées comme elle, encore les voyait-elle rarement. Son bonheur fut de peu de durée : c'est ce qu'elle dit depuis dans un épanchement de cœur : *j'étais née ambitieuse, je combattais ce penchant : quand des desirs que je n'avais plus furent remplis, je me crus heureuse; mais cette ivresse ne dura que trois semaines.* Asservie en effet aux volontés de Louis XIV, plus occupée de lui complaire que de le gouverner, cette servitude, dans un âge avancé, la rendit plus malheureuse que l'état d'indigence qu'elle avait éprouvé dans sa jeunesse. « que « ne puis-je, dit-elle dans une de ses lettres, « vous donner mon expérience ! que ne puis-« je vous faire voir l'ennui qui dévore les « grands, et la peine qu'ils ont à remplir « leurs journées ! ne voyez-vous pas que « je meurs de tristesse dans une fortune « qu'on aurait eu peine à imaginer ! j'ai été « jeune et jolie ; j'ai goûté des plaisirs, j'ai

» été aimée par tout. Dans un âge plus
» avancé, j'ai passé des années dans le com- France.
» merce de l'esprit; je suis venue à la faveur,
» et je vous proteste que tous ces états lais-
» sent un vuide affreux. » Terrible leçon pour les ambitieux.

Madame de Maintenon se montra modérée en tout, et principalement dans les jouissances de la fortune. Elle ne possédait que la terre dont elle portait le nom, et une pension de quarante-huit mille livres. Le roi lui disait souvent : *mais madame, vous n'avez rien à vous.* — *Sire*, répondait-elle, *il ne vous est pas permis de me rien donner.* Cependant elle n'oublia jamais ni ses amis ni les pauvres. *Ma place*, disait-elle, *a bien des côtés facheux, mais aussi elle me procure le plaisir de donner.* Elle influa sur la fortune de ses parens ; mais pas autant que l'aurait pu une personne parvenue au comble de la faveur. Son frère, le comte d'Aubigné, se plaignait sans cesse, elle lui donna plusieurs fois les conseils les plus sages. « On n'est malheureux que par sa « faute, lui écrivait-elle, ce sera toujours « mon texte et ma réponse à vos lamen- « tations. Songez, mon cher frère, aux « voyages d'Amérique, aux malheurs de

France. « notre père, aux malheurs de notre en-
« fance, à ceux de notre jeunesse, et vous
« bénirez la providence, au-lieu de murmu-
« rer contre la fortune. Il y a dix ans que
« nous étions bien éloignés l'un et l'autre
« du point où nous sommes aujourd'hui.
« Nos espérances étaient si peu de chose
« que nous bornions nos vœux à trois mille
« livres de rente; nous en avons à présent
« quatre fois plus, et nos souhaits ne se-
« raient pas encore remplis !... Vos inquié-
« tudes détruisent votre santé, que vous
« devriez conserver, quand ce ne serait que
« parce que je vous aime. Travaillez sur
« votre humeur; si vous pouvez la rendre
« moins bilieuse et moins sombre, ce sera
« un grand point de gagné. Ce n'est point
« l'ouvrage des réflexions seules, il y faut
« de l'exercice, de la dissipation, une vie
« unie et réglée. »

A la mort de Louis XIV, arrivée en 1715, madame de Maintenon se retira dans l'abbaye de Saint-Cyr, qu'elle avait fondée pour l'éducation et l'instruction gratuite de trois cents jeunes demoiselles qui devaient faire preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel. La veuve de Louis XIV y donna l'exemple de toutes les vertus, tantôt

instruisant les novices, tantôt partageant avec les maîtresses des classes les soins pénibles de l'éducation, assistant régulièrement à toutes les récréations, étant de tous les jeux, et en montrant elle-même. Cette femme illustre mourut en 1719, âgée de quatre-vingt-quatre ans, pleurée à Saint-Cyr, dont elle était la mère, et des pauvres, dont elle était bienfaitrice. On imprima ses lettres après sa mort. C'est un recueil très-précieux et qui mérite d'être lu avec attention. France.

Nous étions pressés d'arriver à Angers. Nous arrivâmes auparavant au port de cette ville, située sur la rive droite de la Loire, et qui n'est point remarquable par sa grandeur, puisqu'il ne renferme que mille habitans. C'est un des passages les plus importans qui soient sur ce fleuve. Le pont de pierre a plus de mille pas de longueur. Il est défendu par un château. Nos cosmographes du seizième siècle prétendirent que le pont de Cé devait s'appeler en latin *pons Cæsaris*, parce qu'il avait été bâti par César. Mais on a vérifié de nos jours que le pont que ce général fit construire sur la Loire, était à quelques lieues de là. C'est près de ce lieu que l'armée de la reine mère fut battue,

France. en 1620, par celle de Louis XIII, que commandait le maréchal de Créqui.

Au nord du pont de Cé est la ville d'Angers, capitale de tout l'Anjou, bâtie sur les deux rives de la Mayenne, un peu au-dessous de l'endroit où la Loire et la Sarthe se jettent dans cette rivière. Elle fut conquise par les Français, sous le règne de Childeric, qui poussa ses conquêtes jusqu'à l'Océan. Dans le neuvième siècle, elle obéissait à Robert le Fort, si connu pour être le chef de la troisième race de nos rois. Angers était alors la place d'armes des français, et leur servait de barrière contre les incursions des Normands et des Bretons.

Philippe-Auguste ayant pris et confisqué cette ville sur Jean Sansterre, roi d'Angleterre et comte d'Anjou, en fit démolir les murs; mais Saint-Louis, son petit-fils, étant parvenu à la couronne, les fit rétablir tels qu'on les voit aujourd'hui. Le château est sur un rocher, entouré de fossés à fond de cuve, taillés dans le roc, qui est escarpé du côté de la rivière qui coule au pied, et de laquelle on élève, avec une machine très-commode, toutes les munitions qui lui sont nécessaires. Il y a au pied une chaîne

que

que l'on tend à la tour *Guillot*, lorsqu'on veut fermer l'entrée de la rivière.

L'église cathédrale est surtout remarquable par les trois clochers qui s'élèvent sur son portail. Celui du milieu, n'étant appuyé que sur les deux autres, paraît comme suspendu en l'air. La voûte de l'église est haute, large, et d'une architecture hardie, n'étant soutenue par aucun pilier.

On compte à Angers, tant dans la ville que dans les faubourgs, environ trente-six mille ames. L'hôtel de ville, bâti pendant la mairie de Pierre Poyer, frère du chancelier de ce nom, est un assez bel édifice. Le cœur du bon roi Réné est dans l'église des cordeliers, et son corps à Aix en Provence, où il mourut en 1480.

Les rues de cette ville sont en général bien percées, ses places assez grandes; mais la plupart de ses maisons sont d'une architecture de mauvais goût. Et cette ville, que de loin on croirait moderne, est dépouillée de ce charme, quand on est entré dans ses murs. Elle reçoit cette perspective élégante de l'usage où l'on est d'y couvrir toutes les maisons en ardoises. Les nombreuses carrières de cette espèce de pierre, qui se trouvent dans les environs d'Angers,

France.

rendent ce genre de couverture plus facile et moins coûteux que tout autre.

Dans ce même canton, est la terre de *Vaujour*, ou plutôt la *Vallière*, érigée en duché-pairie sous ce dernier nom, pour Louise-Françoise de la Baume Leblanc de la *Vallière*, et de Marie-Anne, légitimée de France, sa fille, qui épousa dans la suite le prince de Conti, dont elle resta veuve. Cette maison de la *Baume*, originaire du Bourbonnais, est connue depuis plusieurs siècles.

Louise-Françoise de la Vallière était de cette maison. Elle fut élevée fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Dès ses premières années, elle se fit aimer et estimer à la cour par un caractère marqué de sagesse, de bonté, de douceur et de naïveté qui lui était comme naturel. Elle était vertueuse, mais elle avait un cœur extrêmement tendre et sensible. Cette jeune personne vit Louis XIV; elle l'aima avec transport, et ce monarque instruit de ses sentimens, lui donna tout son amour. Leur liaison fut secrète pendant deux ans. Tous les amusemens, toutes les fêtes galantes que donnait Louis XIV, la favorite

en était l'objet caché ; enfin leurs sentimens éclatèrent, et ce fut alors que la terre de Vaujour fut érigée en duché-pairie sous le nom de la Vallière. France.

La nouvelle duchesse n'aimait Louis XIV que pour lui-même. Aussi, la vit-on renfermée, pour ainsi dire, dans sa passion, ne se mêlant point des intrigues de la cour, où ne s'en mêlant que pour faire du bien. Elle n'oublia jamais, disent les historiens de sa vie, qu'elle faisait mal, mais elle espérait toujours de faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remercîment d'un pauvre religieux, qui lui dit, après en avoir reçu l'aumône: Ah! madame, *vous serez sauvée, car il n'est pas possible que Dieu laisse périr une personne qui donne si libéralement pour l'amour de lui.* Le célèbre Mignard la peignit dans ce temps-là. Elle voulut être représentée au milieu de madame de Blois et du comte de Vermandois, ses deux enfans, tenant elle-même un chalumeau à la main, d'où pend une bulle de savon, autour de laquelle est écrit: *Sic transit gloria mundi;* image naturelle de la vanité des passions des hommes et des faveurs des cours.

France.

L'inconstance du roi ramena tout à fait à Dieu la duchesse de la Vallière. Après avoir supporté avec une constance admirable le chagrin d'être témoin pendant long-temps du triomphe de madame de Montespan, sa rivale, elle se fit carmelite à Paris, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde. Ma mère*, dit-elle à la supérieure, en entrant dans cette maison, *j'ai fait un si mauvais usage de ma volonté! mais je viens la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre.* Rester constamment couverte d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue, toutes ces austérités ne rebutèrent point la délicatesse d'une femme accoutumée à une vie molle et voluptueuse. Un grand érysipèle à la jambe l'ayant fait beaucoup souffrir sans qu'elle en eût parlé, on lui fit des reproches de ce qu'elle portait si loin l'esprit de pénitence: *Je ne savais ce que c'était*, répondit-elle, *je n'y avais pas regardé.*

On n'a pas oublié sans doute, et on ne me blâmera peut-être pas de le répéter ici, que lorsqu'on lui annonça la mort du duc de Vermandois, son fils, elle répondit avec

un religieux courage : *je n'ai pas trop de larmes pour moi, et c'est sur moi-même que je dois pleurer.* Elle ajouta cette parole si souvent imprimée : *Il faut que je pleure la naissance de ce fils, encore plus que sa mort.* Elle vécut dans ces austérités de la vie la plus pénitente, depuis 1675 jusqu'en 1710, où elle mourut, laissant un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Réflexions sur la miséricorde de Dieu.* Le tableau de la Madeleine pénitente, l'un des chefs-d'œuvre de Lebrun, a été peint d'après cette femme célèbre. France.

La ville de la Flèche, la seconde ville de l'Anjou, est à son extrémité septentrionale sur la Loire. Elle est située sur un grand et beau vallon, dont les coteaux sont agréablement diversifiés par les vignes et les bois qui les embellissent. La Flèche était devenue le patrimoine d'Henri IV, qui l'affectionnait beaucoup. Vers la fin de sa vie, ce monarque donna le château avec le jardin et le parc pour en faire un collége, dont il confia l'administration aux Jésuites. Mais pour faire les corps-de-logis tels qu'ils sont aujourd'hui, il fallut acheter plus de trente maisons. Ce collége, commencé en 1603 et achevé en 1607, renferme

France.

dans son enceinte trois grandes cours, bordées de trois grands corps-de-logis carrés, avec deux grandes basses-cours, et tout cela de plein-pied. La première cour que l'on trouve en entrant, fut destinée pour les pères, la seconde pour les classes, et la troisième pour les pensionnaires. Le long des bâtimens du côté du jardin, est un beau canal d'eau vive qui vient de la Loire.

L'église de ce collége est grande, belle, et possède le cœur d'Henri IV et celui de Marie de Médicis, son épouse. Le corps-de-logis qui y répond, contient, d'un côté, une grande bibliothèque, et de l'autre, une salle magnifique qui sert aux exercices publics. On y voit aussi une galerie remplie de peintures qui représentent les principales actions de la vie d'Henri IV et la suite généalogique de ses ancêtres depuis St. Louis.

Ce collége a toujours été fourni de très-bons régens jusqu'à la dissolution de la société célèbre qui le dirigeait. Il a servi comme de théâtre à plusieurs grands écrivains de cette compagnie, qui y ont fait une bonne partie de leurs ouvrages. Parmi les personnages les plus illustres qui ont

été élevés dans cette maison, on distingue Descartes, le plus grand philosophe de son siècle. France.

Outre le collége on voit encore à la Flèche, un édifice qui en fait un des plus beaux ornemens. C'est le château que fit bâtir Henri IV pour Guillaume Fouques de la Varennes, son favori, né dans cette même ville, et qui s'était très-bien acquitté d'une commission infiniment délicate que lui avait donnée le monarque. Cette maison passe pour être, dans son espèce, la plus belle maison de particulier qu'il y ait en France; elle est bien bâtie et accompagnée d'eaux, de jardins, de prairies et d'un très-beau mail. Les meubles répondent à la magnificence de la maison, et sont dignes du prince qui les a donnés. On y admire surtout un magnifique service de vermeil, ciselé en perfection, et une tapisserie représentant l'histoire de Joseph, qui est admirable pour le dessin et la vivacité des couleurs.

J'ignore les détails particuliers et l'origine d'une ancienne cérémonie qui se fait à la Flèche, et qu'on appelle en Bretagne la *quintaine*. Le dimanche de la Trinité, de sept en sept ans, les bouchers et autres gens de certains métiers sont obligés d'aller

France.

en bateau rompre une perche contre un poteau qu'on plante dans la rivière.

En partant de Château-Gontier, où nous n'avons fait que passer, nous avons pris la route de la Bretagne. Le premier pays que nous ayons vu est celui connu sous la dénomination de *Pays-Nantais*. La Loire le divise en deux parties. Le climat y est sain, mais plus froid que chaud. Il y a beaucoup de landes, et les pâturages n'y sont bons que le long de la Loire. Outre le grand commerce que fait la ville de Nantes, celui que font les habitans consiste en bestiaux qu'ils nourrissent, en étoffes et toiles qu'ils fabriquent, en sels qu'ils tirent de leurs marais salans, en bois que leur fournissent leurs vastes et nombreuses forêts, et en eaux-de-vie qu'ils tirent de leurs vins, parce qu'ils ne sont pas très-bons à boire. Ces peuples furent soumis aux Romains dès le temps de la conquête des Gaules par Jules César; et à la décadence de l'empire, ils passèrent sous la domination des Francs. Bientôt ce pays suivit le sort de la Bretagne, et éprouva de grandes révolutions. Ils retournèrent sous la domination de la France, ainsi que tout le duché de Bretagne, par le mariage d'Anne, duchesse et héritière de Bretagne, avec

Charles VIII, et ensuite avec Louis XII.

France.

La ville de Nantes a été de tout temps appelée l'*Œil de la Bretagne*, à cause de la fertilité et de la beauté de ses environs. Elle est presque entièrement située sur le penchant d'une colline, sur la rive droite de la Loire.

Cette ville est du nombre de celles qui avaient un vaisseau pour armoiries. Elle a cela de commun avec trois des plus célèbres de l'univers, Athènes, Rome et Paris. On sait que chez les anciens Égyptiens, le navire était le symbole du commandement.

Dans le seizième siècle, Nantes était déjà une ville considérable, renfermant soixante mille habitans. On y en compte aujourd'hui plus de quatre-vingt mille. Elle était entourée de remparts, avec des fossés très-profonds. Ces belles murailles ont été abattues, afin qu'elles ne missent aucun obstacle à l'agrandissement de la ville, qui s'étend tous les jours. Elle est bien pavée, et a plusieurs belles places; plusieurs quartiers sont admirables par l'élégance et l'architecture de leurs maisons. On sait combien les villes commerçantes présentent, en général, de luxe intérieur.

Il y a dans cette ville plusieurs ponts,

France. et des quais très-remarquables par leur longueur. Ceux du faubourg le *Fosse*, surtout, sont magnifiques. Ces quais, en pierre de taille, avec un rang d'ormeaux qui règne d'un bout à l'autre; le coup-d'œil frappant de la Loire, couverte de navires et de bateaux de toute espèce; le riant aspect d'une belle et vaste campagne qui s'élève en amphithéâtre; les îles et les prairies qui s'étendent le long du fleuve; les ponts, au bout desquels on aperçoit, comme en perspective, une autre ville, font et feront toujours l'admiration des étrangers. Je ne suis point surpris que quelques-uns aient comparé cette perspective à la célèbre vue de Constantinople, dont l'heureuse situation est une des plus agréables et des plus avantageuses de l'univers.

Le château qui sert de citadelle à la ville, est situé sur les bords de la Loire, dont il n'est séparé que par des remparts et des fossés bien entretenus. C'est dans ce château que fut renfermé, durant la guerre de la fronde, le fameux coadjuteur de Paris, le cardinal de Retz. Il s'en évada au moyen d'une échelle de corde qui lui fut envoyée secrétement, et dont ils se servit pour descendre dans un bateau qui l'attendait au bas de son

appartement, qui donnait sur la Loire.

France.

L'église cathédrale est dans le goût gothique, la nef et les deux ailes collatérales sont d'une architecture hardie. On remarque dans cette église les tombeaux de plusieurs anciens ducs de Bretagne. Les plus beaux édifices modernes de Nantes sont l'hôtel-de-ville et le palais de la Chambre des comptes. Il n'est pas nécessaire de rappeler que c'est dans cette ville qu'Henri IV rendit, en 1598, ce fameux édit, qui permit aux protestans le libre exercice de leur religion en France, et que Louis XIV révoqua en 1685.

Le commerce de Nantes a toujours été considérable; mais il l'est bien davantage depuis la découverte de l'Amérique. Cette ville n'est qu'à environ dix lieues de la mer, et les vaisseaux du poids de plus de cent tonneaux ne peuvent remonter que jusqu'à Painbœuf, qui est à deux ou trois lieues de la mer, et à plus de sept de Nantes. C'est là qu'on charge les marchandises sur de plus petits bâtimens, qui les font remonter jusqu'à la ville. Mais les magasins, les manufactures, les maisons et les bureaux des négocians sont tous dans la ville, qui est aussi le vrai centre du commerce, qui in-

France.

térresse non-seulement toute la Bretagne, mais un grand nombre de provinces traversées par la Loire.

On pourrait à peine imaginer la quantité de denrées, de marchandises et d'ustensiles de toute espèce, que l'on fait passer de Nantes dans les îles et dans le continent de l'Amérique. Les vaisseaux en rapportent du sucre, de l'indigo, du coton, du tabac, etc.

Il y a toujours eu de grandes relations entre Nantes et les ports d'Espagne, particulièrement avec celui de Bilbao. Les Nantais y portent les productions de la France, et en tirent celles d'Espagne, surtout des laines. Ce n'est que depuis quelques années que l'on fait à Nantes quelques affaires avec les Portugais et les Hollandais. Mais le trafic avec les Anglais et les Irlandais y a été établi de tout temps. Les Nantais tirent de l'Angleterre de l'étain, du plomb et du charbon de terre; de l'Irlande, des suifs, du bœuf salé et des cuirs. Les commerçans des pays du Nord envoient à Nantes des bois de construction et de mâture, du goudron, des cordages, du fer et de l'acier. C'est par Nantes que la Bretagne reçoit toutes sortes de vins rouges et blancs, tant ceux qui se consomment dans la province, que ceux que

l'on transporte dans les pays étrangers, et même en Amérique. Ceux de Bordeaux et de Grave viennent à Nantes par mer; ceux de l'Anjou, de la Touraine, d'Orléans, et même de la Bourgogne, par la Loire, ou par charrois. France.

Les manufactures qui sont établies au dedans et aux environs de la ville, sont de belles et grandes raffineries de sucre, dont la matière est fournie par les vaisseaux nantais qui reviennent de l'Amérique; des toiles de coton, et différentes étoffes de la même matière, les unes peintes sur la toile même, les autres travaillées avec le coton teint. On fabrique aussi, près de Nantes, des toiles et des étoffes de fil de lin du cru de la Bretagne et des provinces voisines. On fait passer de Nantes à Paris, et dans l'intérieur de la France, des liqueurs de l'Amérique, et l'on en porte de France dans ce nouveau monde.

Ce que l'on appelle la *Traite des Nègres* n'était point encore en usage au seizième siècle; mais depuis que les Nantais s'y sont adonnés, plusieurs d'entre eux ont fait de grosses fortunes dans ce négoce inhumain. Indépendament du commerce journalier,

France.

il se tient tous les ans deux grandes foires franches à Nantes.

A sept lieues de Nantes, sur la rive droite de la Loire, est la petite ville d'Ancenis. Quoique ce fleuve soit encore à dix-sept lieues de son embouchure, c'est cependant dans cet endroit que l'on construisit autrefois d'assez gros vaisseaux que l'on faisait descendre à Nantes, pour les conduire jusqu'à la mer. Mais cela serait aujourd'hui impraticable, à cause de la quantité de bancs de sable qui se forment dans le lit de ce fleuve.

Entre l'embouchure de la Loire et celle de la Vilaine, assez près de la mer et du port du Croisic, on trouve *Guerrande*, petite ville fermée de murailles avec un château. Elle a soutenu quatre siéges, dont trois au quatorzième siècle. Bertrand Dugueselin la prit en 1373. Mais le connétable de Clisson fut obligé d'y renoncer en 1379. On compte dans cette petite ville environ deux mille habitans qui, dit-on, sont tous riches, à cause de la vente considérable des bestiaux, qui s'y fait tous les ans dans une grande foire au mois d'octobre. Il y a dans son territoire des marais salans, qui produisent chaque année jusqu'à cinquante-six

mille muids de sel, que les Anglais et les Hollandais viennent charger au Croisic. Ce dernier lieu n'est connu que par son port, et ne contient pas plus de quatre cents habitans. Les bâtimens qu'on y voit sont, pour la plupart des magasins de sel et des cabanes de matelots. France.

A une petite distance de ce lieu, est *Bourgneuf*, qui a une baie qui comprend neuf villages. Il est fameux par ses marais salans. La plus grande partie du sel qu'ils produisent est enlevée par les Hollandais et les nations du Nord. *Painbœuf*, un des ports de la Loire, sur la rive gauche de ce fleuve, n'est proprement qu'un amas d'hôtelleries et de cabarets pour les gens de marine. Les gros bâtimens chargés pour Nantes s'y arrêtent.

A quatre lieues de Nantes est la paroisse du *Pallet*, où naquit le fameux *Abailard*. Il était l'aîné de ses frères, et il leur sacrifia tous ses droits, pour se livrer entièrement à l'étude de la philosophie scolastique, qui était alors fort étendue. Son ambition démesurée était d'embarrasser par ses raisonnemens les esprits les plus subtils de l'Europe. Il se rendit à Paris auprès de Guillaume de Champeaux, archidiacre de

France. Notre-Dame, et le plus grand dialecticien de son temps. Après s'en être fait aimer, il s'en attira la haine par les avantages qu'il avait continuellement sur lui dans la dispute. Il s'en sépara pour aller ouvrir une école à Melun, où la cour faisait alors tous les ans un long séjour. Il fut ensuite à Corbeil, et enfin, retourna à Paris, où son nom devint si célèbre en peu de temps, que tous les jeunes étudians abandonnèrent leurs anciens maîtres, pour assister à ses leçons.

Abailard, non moins aimable que savant, plaisait autant aux femmes qu'il était aimé des hommes. Fulbert, chanoine de Paris, avait une nièce appelée Héloïse, qui joignait aux agrémens de l'esprit, et aux plus heureuses dispositions pour les sciences, tous les charmes de la figure. Abailard, épris de la plus vive passion pour elle, réussit à se mettre en pension chez son oncle, pour être plus à portée de donner des leçons à Héloïse, et parvint à se faire tendrement aimer de son élève. Leurs amours éclatèrent dans le public, et la jeune personne en portait déjà le fruit dans son sein, lorsqu'elle fut enlevée par Abailard et conduite en Bretagne, où elle accoucha d'un fils qu'on nomma

nomma Astrolabe. Le philosophe fit proposer à Fulbert d'épouser sa nièce, pourvu que leur mariage demeurât secret. L'oncle y consentit; mais à peine leur union fut-elle formée, que Fulbert crut devoir la divulguer, pour l'honneur d'Héloïse. Celle-ci eut la générosité de la nier avec serment, pensant que ce secret connu pourrait nuire à la gloire et à la réputation de son époux. Elle en fut la victime, par les mauvais traitemens que lui fit essuyer son oncle. Abailard enleva sa femme à son tyran, et la mit dans le monastère d'Argenteuil, où elle avait été élevée. Fulbert irrité, conçut le projet d'une vengeance atroce, et ne sut que trop bien l'exécuter. Il apposta des scélérats, qui entrèrent pendant la nuit dans la chambre d'Abailard, et qui eurent la barbarie de le priver de ce qui avait été la source de ses plaisirs. France.

Cet amant infortuné se retira dans l'abbaye de Saint-Denis près Paris, où il embrassa la vie monastique, en même temps qu'Héloïse, qui, âgée de vingt ans seulement, prit le voile à Argenteuil. Depuis ce moment, la vie d'Abailard fut un enchaînement de malheurs et de trayerses que lui suscitèrent les moines et ses ennemis, jaloux

France. de ses succès, ou que lui occasionnèrent quelques-uns de ses écrits, dans lesquels sa foi parut suspecte. Il profita de quelques jours de tranquillité pour bâtir, dans un désert, aux environs de Nogent-sur-Seine, une petite chapelle, qu'il mit sous l'invocation de la Trinité, et qu'il nomma *Paràclet*. Il la donna dans la suite à Héloïse, obligée avec ses compagnes, dont elle avait été élue prieure, de quitter le couvent d'Argenteuil. Enfin, après avoir dévoré l'amertume de mille nouveaux chagrins, après avoir couru les plus grands dangers de perdre la vie, par l'animosité implacable de ses ennemis; après avoir, pour ainsi dire, erré de maison en maison, le malheureux Abailard finit ses jours dans le monastère de Cluni, le 21 avril 1142, âgé de soixante-trois ans. L'abbé accompagna son corps au Paraclet, où il fut enterré, à la demande d'Héloïse, et comme il l'avait lui-même désiré. Elle lui survécut vingt-deux ans; et le tombeau de son cher époux lui servit de sépulture.

Dans le même village du *Pallet*, naquit *Michel Barrin*, marquis de la Galissonnière, célèbre par la victoire navale qu'il remporta sur l'amiral *Bing*, devant Minorque, en 1756, et que la France eut le mal-

heur de perdre cette même année, au retour de cette glorieuse expédition.

France.

Le pays qui est à l'occident de Nantes, renferme la ville de Vannes. Il y a une très-grande étendue de côtes, plusieurs ports, dont quelques-uns sont considérables, et d'assez grandes îles. Les peuples qui l'habitent sont, de tous ceux de la Bretagne, les plus anciennement connus, suivant nos vieux annalistes, dans les temps les plus reculés. Ils ont fait des émigrations par mer jusqu'en Italie; et suivant une ancienne tradition, c'est d'eux que les Vénitiens tirent leur origine. La baie du Morbihan est, comme les lagunes, semée d'une infinité de petites îles. L'ancien mot celtique ou breton *vanne*, signifie *pêche du poisson*. Il est naturel de croire que les habitans du Morbihan étant grands pêcheurs, prirent leur dénomination de leurs occupations journalières, et que les Gaulois, qui pénétrèrent en Italie jusque sur les bords de la mer Adriatique, à l'endroit où est aujourd'hui Venise, y ayant trouvé des peuples également pêcheurs, leur donnèrent le même nom.

Vannes jouit de grands avantages à cause de sa situation; elle n'est qu'à deux lieues

France.

de la mer, et y communique par la baie de Morbihan ; le flux et le reflux se fait sentir jusqu'auprès de la ville même. On voit arriver à Vannes, et en partir, des barques chargées de marchandises, mais non pas de gros bâtimens, parce que la navigation est trop difficile dans le Morbihan, qui est rempli d'îles. On transporte aussi par le même port beaucoup de fer, provenant des forges de la province. Mais la pêche des sardines, leur salaison et leur débit sont l'objet du plus grand commerce de cette côte, et l'occupation la plus ordinaire de ses habitans.

Sur la rive de la Vilaine est *Redon*, où l'on ne compte qu'environ mille habitans. Cette petite ville sert d'entrepôt pour tout le commerce qui se fait à Rennes. Le Morbihan est une baie formée par deux presqu'îles : celle de Rhuis et celle de Quiberon. L'intérieur renferme un petit archipel d'îles de différentes grandeurs, dont les principales sont celles d'*Ars*, et l'*Ile-au-Moine*. Il n'y a dans celle-ci que six villages, qui peuvent renfermer sept à huit cents habitans.

La presqu'île de Quiberon est opposée à celle de Rhuis, et enveloppe, comme elle, le Morbihan. Elle est longue et étroite, le terrain en est bas, et inondé dans les grandes

marées. On y voit deux petits ports, utiles aux barques des pêcheurs.

France.

Auray est un petit port de mer et une petite ville, qui, à proprement parler, n'a qu'une belle rue et un grand quai. Elle est principalement fameuse par la bataille qui se donna à ses portes en 1364. Il n'y a pas mille habitans.

La traversée d'Auray à *Hennebond* est considérable par mer. Mais la route par terre n'est pas bien longue; et c'est celle que j'ai prise de préférence. Cette ville d'Hennebond, loin d'être considérable, renferme à peine mille habitans. Il s'y fait cependant un assez grand commerce, parce que les habitans en sont riches. Cette ville est la patrie du *père Paul Pezron*, de l'ordre de Citeaux, avantageusement connu par plusieurs bons ouvrages, surtout par son antiquité des temps rétablie, et par son antiquité de la nation et de la langue des Celtes, appelés Gaulois par les Latins.

A deux lieues d'Hennebond, sur le bord de la mer, et à l'embouchure de la rivière de Blavet, est le port Louis, qui, à cause de cette situation, est devenu une forteresse et un port important. On a senti le prix de ce poste, qui rend maître d'une ri-

France.

vière très-profonde et assez large, qu'on peut regarder comme un port continué dans l'espace de plusieurs lieues, et dans lequel de gros vaisseaux peuvent se trouver à couvert.

Au fond de la baie du port Louis, et à l'embouchure de la rivière de Sèvre, dans celle de Blavet, est le port fameux de l'Orient, qui, il y a cent ans, n'était qu'un simple village. En 1666, la compagnie des Indes y fixa l'établissement de ses principaux magasins, et y forma des chantiers pour la construction de ses vaisseaux. Et depuis cette époque, ce faubourg est devenu insensiblement une ville entourée de murailles, assez grande et très-riche. On y compte environ quinze mille ames, quatre places publiques et trente rues, toutes très-longues, larges, bien percées, bien alignées et bien pavées. Il y a de grands magasins bâtis en pierre et couverts d'ardoises, de belles maisons, une corderie magnifique, et une mâture très-belle et très-commode.

Des vaisseaux considérables peuvent aborder à l'Orient, et s'y trouvent parfaitement à l'abri de tous les vents. Pour mettre le port à l'abri des entreprises de l'ennemi, on a construit depuis quelque temps une

enceinte de fortifications autour de la ville, dont la population augmente toujours, et que les effets précieux apportés des Indes rendent, dans certaines saisons, l'entrepôt du plus grand commerce. En prenant le moment des hautes marées, les gros bâtimens arrivent jusqu'au pied des magasins, et en sortent dans les mêmes circonstances. France.

De toutes les îles situées sur la côte de Bretagne, la seule intéressante est *Belle-Isle*, qui est à six lieues de Vannes et à trois lieues de Quiberon : elle a environ six lieues de longueur sur deux de largeur, et douze ou treize de tour. Elle est, en bonne partie, environnée de rochers, qui en défendent l'accès et y empêchent les descentes. La rade de Belle-Isle est très-bonne. Le climat de cette île est si doux et si égal, que les bestiaux passent l'hiver en rase campagne, sans être incommodés ; ils ne sont point veillés, parce qu'il n'y a point de loups. Chaque habitant reconnaît les siens à sa marque. On ne les garde et on ne les renferme qu'en été, pour qu'ils ne gâtent pas les biens de la terre. Cette douce température du climat y rend le sol si constamment fertile, que, de mémoire d'homme, la récolte n'a jamais manqué. D'ailleurs, les habitans fument leurs

France.

terres avec des herbes marines que la mer jette sur les plages, et que l'on appelle en Bretagne du *gucrmon*. On y recueille une grande quantité de froment et d'avoine; mais les pâturages y sont médiocres. Il n'y a guère d'autres bois que des broussailles. Cette île n'est peuplée que d'environ cinq mille habitans; la ville la plus considérable est le *Palais*, qui n'est habitée que par des pêcheurs et des commerçans en poissons et en grains.

Ce ne fut qu'en 1658 que Fouquet, surintendant des finances, acheta cette île du maréchal de Retz. Il la paya un million trois cent soixante-dix mille livres, sans compter quelques pots de vin. Louis XIV, en confirmant cette vente par des lettres patentes, déclara *que sa Majesté considérant combien il était nécessaire pour le bien de l'état que cette terre ne tombât point entre des mains étrangères, elle avait engagé et convié le sieur Fouquet, ministre d'état et sur-intendant des finances, à en faire l'acquisition, lui donnant d'ailleurs en propriété le gouvernement des châteaux et forteresses, voulant qu'il en nommât tous les officiers, etc.*

Cette belle acquisition contribua en par-

tie à la perte de Fouquet, par les établissemens et les fortifications qu'il y fit. Lorsqu'il fut arrêté, on se saisit de Belle-Isle, qui fut quelque temps entre les mains du roi. Elle fut ensuite adjugée à la veuve du surintendant pour ses reprises. A sa mort, son petit-fils en hérita, et parvint à en faire un échange avantageux avec Louis XV, sous la régence du duc d'Orléans, en obtenant plusieurs domaines en Normandie et en Languedoc. C'est par cet arrangement si essentiel à sa fortune, que le maréchal de Belle-Isle commença à se faire connaître. La suite de sa vie fut longue. Il continua de mettre dans les affaires dont il se chargea, la même activité qui lui avait si bien réussi dans la première, et ses talens furent secondés par un bonheur si marqué, que l'on peut dire que tous les événemens de de sa vie furent autant de phénomènes. France.

Nous n'étions pas fort éloignés de Quimper, ville située au confluent de l'Oder et de la petite rivière de Benaudet. Elle ne renferme que sept à huit mille habitans; elle est peu riche, peu commerçante, et son territoire est peu fertile. Mais ses pâturages sont excellens, et les chevaux que l'on y élève, quoique de la petite es-

France.

pèce, sont renommés pour leur nerveuse vélocité. La cathédrale est remarquable, mais plus par son ancienneté que par sa beauté.

Cette ville est la patrie du père *Jean Hardouin*, jésuite, ce savant aussi fameux par son génie paradoxal que par sa vaste érudition. Il prétendait que tous les livres anciens, tant ecclésiastiques que profanes, avaient été composés au treizième siècle par des moines. Il en exceptait seulement les ouvrages de Cicéron, l'histoire naturelle de Pline, les géorgiques de Virgile, les satires et les épîtres d'Horace, et quelques autres en petit nombre. Personne n'ignore cependant que nous avons des preuves incontestables de l'authenticité des livres anciens, et que d'ailleurs des ouvrages aussi parfaits que l'Énéide de Virgile, les odes d'Horace et mille autres n'ont pu être composés au treizième siècle, dont les écrivains connus n'avaient ni goût, ni littérature, ni style. Le père Hardouin développa son système dans sa *chronologie rétablie par les médailles*. Ses supérieurs le désavouèrent, le condamnèrent publiquement, et l'obligèrent à se rétracter. Il le fit, mais sans changer d'opinion. Il est certain que ce jé-

suite ne fut coupable que par les égaremens de l'esprit, puisqu'on sait qu'il avait de grands sentimens de religion, et qu'il se rendit recommandable par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il était né en 1645, et mourut en 1723. France.

La partie septentrionale du pays de Cornouailles, que nous parcourions, renferme la ville de St. Paul-de-Léon, située sur la mer, au fond d'une baie. Mais les gros bâtimens ne peuvent point mouiller dans son port, qui s'ensable tous les ans de plus en plus. Elle n'a de remarquable qu'une grande, fameuse et ancienne église. Son clocher passe pour être un des plus élevés et des plus beaux de toute l'Europe. L'architecture en est gothique, mais de ce gothique qui a quelque chose d'étonnant. Le célèbre maréchal de Vauban disait que c'était le morceau d'architecture le plus hardi qu'il eût jamais vu. On le nomme ici la tour du *diable*, non que dans ses ornemens tout n'y respire la piété et le catholicisme, mais parce qu'autrefois dans toute l'Europe, on donnait ce nom à tous les ouvrages extraordinaires de la nature et de l'art. En Asie, au contraire, on les appelait, et on les appelle encore, des ouvrages de Dieu. Au

France.

reste, la tradition du pays porte que cette superbe pyramide a été bâtie par les Anglais, dans le temps qu'ils étaient maîtres de la Bretagne. On a tâché de l'imiter en petit et fort grossièrement dans la plupart des clochers de la partie basse de cette province.

Sur la route de St. Paul-de-Léon à Brest, est la ville de *Landernau*, située dans un terroir agréable et fertile.

La ville de Brest ne s'annonce que comme une des plus célèbres communes de l'Europe. Tout est sauvage, tout est âpre dans ses environs, comme l'art qu'on y professe. Placé sur le revers d'une montagne dont la croupe s'abaisse vers le port, on n'aperçoit pas même Brest quand on arrive à ses portes du côté de la terre; mais la rade en a toujours été regardée comme une des plus belles que l'on connaisse. Elle pourrait contenir cinq cents vaisseaux de guerre. Le port, qui est un des plus magnifiques qu'il y ait au monde, est revêtu de deux superbes quais, et entouré de magasins où l'on trouve ce qui est nécessaire pour les armemens.

Ses remparts sont ceux d'une ville de guerre, c'est-à-dire, composés de bastions

unis par des courtines couvertes suivant les règles de la fortification, de leurs demi-lunes, et entourés d'un fossé sec et de leurs glacis. En entrant par la porte de Landernau, on voit deux rues larges et droites, les deux seules, pour ainsi dire, de cette commune qui y viennent aboutir diagonalement. Celle à gauche, qu'on nomme la rue de *Siam*, parce qu'elle fut habitée par les ambassadeurs de ce royaume d'Asie, que M. Constance, célèbre aventurier européen, et ministre du roi de Siam, avait envoyés à Louis XIV, conduit à une espèce de citadelle, assez mauvaise pour ses fortifications, mais bonne par sa position. Celle à droite, désignée sous le nom générique de Grande rue, conduit par une pente très-sensible jusqu'à la grille du port. A mesure que s'éloignent les deux lignes de l'angle aigu que forment ces deux rues en se joignant à la porte de Landernau, le terrain qui les sépare, quoique couvert de maisons, devient plus escarpé, ensorte que toutes les rues transversales, si l'on en excepte celle appelée la *Rampe*, et qui déjà est d'une roideur presqu'innaccessible aux voitures, sont autant d'escaliers qui ont cent jusqu'à

France.

France.

cent cinquante marches. Ce qui donne à cette ville une figure singulière.

Il n'y a qu'une place à Brest, elle est sur le terrain le plus élevé. Cette place, qui portait le nom de Champ de Bataille, est carrée, entourée d'arbres, assez spacieuse pour que deux bataillons y manœuvrent à l'aise. Cette place, dont les façades sont assez bien bâties, quoique composées de maisons irrégulières, communique au château par une rue de traverse, et au port par une rampe escarpée, et coupée de marches de distance en distance. Cette rue, ou pour mieux dire, cette échelle de pierre, conduit à un quai, appelé le quai Marchand, qui occupe l'intervalle qui se trouve entre le pied de la citadelle et l'entrée de l'arsenal de la marine.

C'est de ce quai marchand que l'on traverse le port, ou pour mieux me faire entendre, le canal où sont stationnés les vaisseaux de guerre qui ne sont pas en commission, pour passer au faubourg nommé Recouvrance, qui, comme Brest, s'élève en amphithéâtre sur le coteau opposé.

Ce canal est une espèce de bras de mer, plus étroit que ne l'est la Seine à Paris. Son

embouchure qui donne dans la rade commence au pied de la citadelle. Il s'enfonce en serpentant dans l'intérieur des terres, et a cela d'avantageux, que de son entrée même, il est impossible d'apercevoir, non-seulement aucun des vaisseaux qu'il renferme, mais encore aucun des bâtimens superbes, et des magasins immenses qui le bordent : en sorte qu'en supposant, ce qui est physiquement impossible, que des vaisseaux ennemis pussent pénétrer jusqu'à son entrée, ils n'aperçoivent pas encore des objets importans qu'ils auraient intérêt de détruire. France.

Tous les soirs, au coup de canon de retraite, on tend d'une rive à l'autre une forte chaîne qui ferme l'entrée de ce canal, et dès ce moment, il n'est plus possible à la plus petite chaloupe de pénétrer dans le port jusqu'au retour du jour, époque à laquelle un nouveau coup de canon annonce l'ouverture de cette chaîne que l'on a tendue la veille. L'entrée en est défendue, du côté de Brest, par la citadelle du château dont nous avons parlé, et qui s'élève sur un rocher à pic, et du côté de Recouvrance par deux batteries formidables, dont l'intérieur est à barbette. C'est là où sont placés les

France. signaux où l'on répéte ceux que l'on reçoit de l'entrée de la rade, autrement dite le *Goulet*, d'où l'on aperçoit tout ce qui se passe en pleine mer.

C'est dans toute la longueur de ce canal et dans le milieu de son courant, que reposent à la file et sur deux rangs, tous les vaisseaux de guerre quand ils sont désarmés. Fortement assujettis de l'avant et de l'arrière sur deux câbles, des tentes énormes, que l'on appelle *chemises*, les garantissent de l'intempérie des saisons, et de l'ardeur des rayons du soleil, qui, dans leur repos, auraient l'inconvénient de dessécher et de disjoindre les bois.

Les bâtiments que bordent les quais à droite et à gauche, surtout ceux qui sont construits du côté de Brest, sont d'une magnificence et d'une étendue étonnantes. C'est là que se trouvent la corderie, la voilerie, les magasins de mâture, d'agrés, d'ancres, etc., le *bagne* ou logement des forçats, l'hôpital de la marine, et un grand nombre d'autres édifices plus solides et plus superbes les uns que les autres. La corderie surtout est infiniment curieuse par sa surprenante longueur et le travail qu'on y fait. On conçoit avec peine avec quelle adresse

et

et quelle facilité on y tresse les plus gros câbles : et cependant le procédé est le même que celui qu'on emploie ailleurs pour les plus petites ficelles ; et ces câbles, dont plusieurs sont aussi gros que le corps d'un homme, ne sont qu'un énorme faisceau de ces ficelles rassemblées et enfilées ensemble, dont on compose de grosses cordes, qui sont à leur tour les ficelles dont se composent les câbles. France.

Les bassins, invention nouvelle, ne présentent pas à l'imagination des résultats moins admirables. Ces bassins sont des espèces de caisses de maçonnerie, de la grandeur des plus grands vaisseaux, et creusés en terre au-dessous du niveau de l'eau des hautes marées, c'est-à-dire, de vingt-cinq à trente pieds pour les côtes de l'Océan ; le fond de ces bassins ou caisses est disposé comme les chantiers, à la différence qu'il n'est point en pente comme ces derniers. Ces bassins n'ont qu'une ouverture dans le bout qui regarde la mer. Cette ouverture est fermée par une porte à deux battans, de la hauteur de tout le bassin, et présentant une forme demi-circulaire du côté de l'eau, pour présenter une résistance plus certaine. Cette porte roulant sur des gonds très-épais,

France. et plutôt formée de madriers que de planches, est si hermétiquement fermée, que l'eau n'y filtre pas à travers les joints des battans. Le bassin, dans toute la longueur, est couvert d'un toit en planches, à peu près dans la forme de certaines halles. Quand on veut y faire entrer un vaisseau, on attend l'heure de la basse mer. Alors on ouvre cette porte, et l'eau entre insensiblement; lorsque la mer est haute, on introduit le vaisseau dans le bassin; et lorsque le reflux a entraîné l'eau qui le remplissait, on referme la porte, le vaisseau se trouve à sec, et l'on travaille facilement aux réparations dont il a besoin. Cette manœuvre, comme on le voit, est parfaitement simple; il n'est point d'homme qui, la voyant, ne pût dire j'eusse inventé les bassins; mais c'est précisément la facilité de cette pensée qui prouve la difficulté.

La mâture est également au nombre des merveilles du port de Brest. Au moyen de cette mécanique, dont le procédé paraît avoir quelque analogie avec ces sortes de poids, qu'on appelle romaines, on enlève ou l'on place en très-peu de temps les mâts des plus gros vaisseaux.

Quant à la ville, elle est le premier dé-

partement de la marine. L'on y compte environ vingt-quatre mille habitans. On y voit toujours un grand nombre d'officiers généraux, de capitaines de vaisseaux, d'officiers subalternes et de gardes de la marine. France.

Au-delà de Brest, on trouve le Conquet, et la pointe dite *Saint-Mathieu*, c'est-à-dire la partie la plus occidentale de la France. C'est là que manque la terre, et c'est peut-être ce qui a déterminé à donner à ce cap le nom de *Finistère*.

Entre le château du Conquet et Brest, on voit le château de Berteaume, que l'on peut dire être véritablement imprenable. Il est fondé sur un rocher, ou plutôt sur deux pointes très-élevées au-dessus du niveau de la mer, dans sa plus grande hauteur. Ces pointes, baignées d'eau de tous les côtés, sont proprement des îles. La première est jointe à la Terre-Ferme par un pont; mais on ne grimpe tout au haut qu'à force d'escaliers et d'échelles. Les deux pointes du rocher ont entre elles une communication fort singulière. Elle se fait au moyen d'un bateau volant, qui est conduit sur deux cordes ou trailles, comme les bacs qui vont sur l'eau. Ainsi l'on voyage en l'air, ayant la mer à plusieurs centaines de toises au-

France.

dessous de soi. Ce voyage est effrayant sans être dangereux.

En entrant dans la rade de Brest, on voit à l'occident un petit archipel, composé de sept îles, qui ne sont presque que des rochers. La dernière et la principale est l'île d'Ouessant. Les côtes en sont très-escarpées et de difficile abord. Il était par conséquent inutile de la fortifier. Aussi s'est-on contenté d'y placer un fanal pour éclairer les vaisseaux sur cette côte, qui est dangereuse.

Cette île a environ une lieue et demie de longueur, sur une de largeur. Elle renferme deux églises assez grandes, et trois ou quatre petites chapelles. Les habitans sont au nombre de six ou sept cents, tous grands et bien faits, ne parlant que le bas breton, le plus inintelligible pour les Français. Ils n'ont aucune communication avec ceux du continent, aussi ne passent-ils pas pour être fort spirituels. Mais ils ont toutes les bonnes qualités qu'on peut attendre d'une nation ingénue et pure. Quelque-uns sont pêcheurs, les autres s'occupent à nourrir des moutons, dont la chair et la laine sont très-estimées, et à élever des chevaux qui, quoique petits, sont très-vigoureux.

Un auteur moderne ne s'est point écarté de la vérité, lorsqu'il a dit que les habitans de l'île d'Ouessant ont beaucoup d'usages qui indiquent l'antiquité la plus reculée. Par exemple, ils cuisent à la manière des anciens Hébreux, leur pain sous les cendres. Quoiqu'ils soient instruits dans la religion chrétienne, et qu'ils aient des prêtres et des églises, on peut dire qu'ils vivent dans une ignorance stupide. Il n'y a pas long-temps encore qu'ils avaient plusieurs statues de pierre, représentant les anciennes divinités du paganisme. Sur les représentations d'un évêque de Léon, on les a transportées dans un château voisin : les curieux pourraient les y trouver. France.

Les mariages, continue le même écrivain, ont cela de particulier, que les filles vont demander les garçons, et qu'elles font toutes les avances. Voici de quelle manière se fait la proposition de mariage. L'homme se couche, et la fille, accompagnée de ses parens, va le trouver. Elle porte avec elle du pain, du vin, un morceau de lard et quelques friandises. Si le jeune homme consent à l'épouser, il mange un morceau et boit un coup, et le mariage se termine peu après. Si la fille lui déplait, il le té-

moigne en refusant ce qu'elle lui apporte.

France. Au reste, la tradition du pays veut que cette île d'Ouessant ait autrefois tenu à la Terre-Ferme; et ce qui le ferait croire, c'est que durant les grands vents et dans les grandes marées, on découvre sur le rivage, du côté de la Terre-Ferme, des troncs d'arbres et des débris de maisons.

En suivant toujours cette côte, on arrive à la ville de Treguier, située à l'embouchure de deux petites rivières, au fond d'une baie très-longue, à deux lieues de la grande mer à l'entrée de la Manche. Le port est large et profond; de gros vaisseaux peuvent y mouiller en sûreté, et l'on prétend qu'il ne faudrait faire qu'une médiocre dépense pour le rendre un des plus beaux et des plus utiles de l'Océan. Le commerce qu'on y fait consiste dans le transport du blé et du chanvre. La ville ne contient d'ailleurs rien de curieux, elle n'a que deux mille cinq cents habitans.

Une rivière coupe la ville de Morlaix en deux parties. Quoiqu'elle soit à deux lieues de la pleine mer, le flux et le reflux s'y fait cependant sentir. Des vaisseaux assez considérables peuvent remonter jusqu'au milieu de la ville.

Sur le bord de la rivière qui forme le port, il y a un long et beau quai revêtu de pierres de taille, et dont une partie est ornée de portiques qui servent de bourse. France.

Le plus beau des édifices de cette ville est l'église de *Notre-Dame-de-la-Mur*. L'architecture en est singulière. La tour est surtout un bel ouvrage. Elle est carrée, et a cent vingt pieds de haut. Au-dessus s'élève une aiguille travaillée à jour, qui en a cent vingt-huit. Le nombre des habitans de Morlaix est de plus de vingt mille.

Nous avons trouvé la ville de St.-Brieux, située dans un fond environné de montagnes, qui lui dérobent la vue de la mer, quoiqu'elle n'en soit éloignée que d'une lieue. La ville n'est pas grande, mais elle est bien percée. Elle ne renferme qu'environ trois mille habitans. Le cabotage est fort en vigueur sur cette côte.

Non loin de Saint-Brieux est *Lamballe*. C'est une assez jolie ville, entourée de murailles, peuplée d'environ deux mille habitans. On y fait un assez grand commerce de bestiaux, et l'on y prépare le meilleur parchemin non-seulement de la Bretagne, mais de toute la France. Le fameux Fran-

France.

çois de Lanoue, surnommé *Bras-de-fer*. fut tué au siége de cette ville, l'an 1591.

Le voisinage de Saint-Malô nous appelait dans cette ville, également intéressante par sa situation pour le commerce et pour la défense de la côte de Bretagne : aussi est-elle devenue successivement considérable ; cependant elle ne renferme que neuf à dix mille habitans, son enceinte n'en pouvant contenir davantage ; mais les faubourgs sont grands et très-peuplés.

On a entendu dire que la ville de Saint-Malô était gardée par des chiens, et cela était vrai. On était dans l'usage de lâcher des dogues pendant la nuit sur ce qu'on appelle le *sillon* du château, et on les faisait rentrer le matin dans une petite cour au bas des tours. Ce genre de sûreté avait été imaginé pour éviter les surprises ; mais il était sujet à bien des inconvéniens. En basse marée, les chiens s'écartaient sur la plage découverte, et dévoraient dans les villages tout ce qui tombait sous leur dent meurtrière. Cette dangereuse garde, qui, dans les derniers temps n'avait plus que les contrebandiers pour objet, a été entièrement abolie.

Le port de cette ville passe pour être un des plus sûrs, mais il est de difficile accès, à cause des rochers qui l'environnent. Il est défendu par plusieurs forts, la plupart fondés sur des rochers en pleine mer. France.

Les rues de cette ville sont plus larges, les maisons mieux bâties, et les places plus vastes, depuis qu'elle a été bombardée deux fois par les Anglais, à la fin du dix-septième siècle. Le bombardement de 1633 retrace encore un affreux souvenir. Les Anglais voyant, dans les armateurs de Saint-Malo, les plus terribles ennemis de leur commerce, ne se proposèrent rien moins que de détruire cette ville, et construisirent, pour cet effet, une machine appelée à juste titre *machine infernale*. C'était un vaisseau d'environ trois cent cinquante tonneaux, ayant soixante-six pieds de quille. Il était maçonné en tout son contour avec de la brique, et avait, à fond de cale, plus de 100 barils de poudre, tout couverts de goudron, de soufre, de poix-résine, d'étoupes, de paille et de fagots. Sur ces matières, était un rang de grosses bordasses, percées à dessein de communiquer le feu. On avait encore mis trois cent cinquante carcasses, composées de grenades, de bou-

France.

lets, de chaînons, de canons, de pistolets chargés, le tout enveloppé dans des étoupes et dans de la toile goudronnée. Les vides que laissaient ces horribles carcasses, étaient remplis de gros morceaux de fer et de toutes sortes de matières combustibles. Ce vaisseau était ouvert par six endroits, comme par autant de bouches qui devaient vomir un feu terrible, capable de consumer les matières les plus dures.

L'escadre qui conduisait cette machine, parut à la vue de la ville, le 26 novembre. Toute la noblesse des environs y accourut pour la défendre, persuadée qu'on allait en faire le siège. C'était aussi ce que les Anglais avaient voulu faire croire, pour ensevelir plus de monde sous les ruines de la ville. Après bien des attaques simulées qui cachaient ce véritable dessein, le 30 du même mois, à l'entrée de la nuit, le vaisseau fatal s'avança à pleines voiles, et s'approcha de la muraille où il devait être attaché. Un coup de vent le détourna un peu de sa route, et le fit donner contre un rocher qu'il ne peut franchir. Le fond s'ouvrit, il fit eau, et l'ingénieur y mit le feu à tout hazard. La machine sauta en l'air avec un fracas si effroyable, que toutes

les maisons de la ville en furent ébranlées, les vitres furent cassées, et la terre trembla à trois lieues à la ronde. On voit encore à Saint-Malo, des gouttières sur lesquelles on trouva les corps des Anglais, que la machine y avait jetés. France.

On fait, à Saint-Malo, un commerce qui s'étend dans toute l'Europe, ainsi qu'aux Indes orientales et occidentales. Les Malouins envoient un grand nombre de barques aux grandes pêches de la baleine et de la morue. Cette ville est la patrie de Jacques Cartier, qui, en 1534, découvrit le Canada, et du célèbre *René Duguay-Trouin*, si connu par la prise de Rio-Janeiro, une des plus riches colonies du Brésil.

La ville de Dôle que nous n'avons fait que traverser, n'offre rien de curieux et de remarquable. C'est assez près et au fond de la rade de Cancale, que l'on voit le vallon du vieux château, qui a donné son nom au fameux connétable Bertrand Duguesclin.

La Vilaine a une partie de son cours dans ces cantons; c'est sur cette rivière qu'est située la ville de Rennes. Elle est divisée en ville haute et en ville basse. La ville basse occupe un sol plat et de ni-

France.

veau avec la rivière. Elle nous a paru devoir être sujette à des inondations fréquentes, et conséquemment désagréable à habiter.

La ville haute mérite en effet ce surnom, puisqu'elle est assise sur une hauteur. Bâtimens superbes, unité et magnificence d'architecture, places magnifiques, rues majestueuses et larges, tout semble réuni pour en faire un beau séjour. Cependant cette beauté même est le monument du plus funeste fléau, d'un incendie terrible, qui en 1720, détruisit cette ville de fond en comble. Huit cent cinquante maisons devenues la proie des flammes, ne laissèrent d'autres vestiges de leur existence, que des cendres, et beaucoup d'autres furent endommagées. Ce fut sur les immenses débris de cette partie détruite jusqu'en ses fondemens, que s'éleva cette ville dont nous avons admiré la majesté. Toutes les rues sont tirées au cordeau sur une largeur de vingt-six pieds.

Cette ville renferme environ vingt mille habitans; le palais où siégeait le parlement, l'hôtel-de-ville, la maison où logeait le gouverneur, et plusieurs autres bâtimens méritent l'attention du voyageur. Le palais occupe toute une façade de la plus belle

place de Rennes. Les dorures et les riches tapisseries ont été prodiguées pour décorer l'intérieur de cet édifice; presque tous les plafonds ont été peints par Jouvenet. On admire, surtout, celui de ses tableaux qui représente le mensonge démasqué. France.

Vitré, au nord-est de Rennes, n'en est pas fort éloignée; elle n'offre rien de curieux; mais il s'y fait, ainsi que dans ses environs, un grand commerce de toiles, de bas et de gants de fil.

La province où je suis entré, en sortant de la Bretagne, est le *Maine* qui a trente-cinq lieues de longueur, du levant au couchant, sur vingt-cinq de largeur du nord au midi. Quatre rivières assez belles, navigables en partie, et qui peuvent le devenir entièrement à peu de frais, arrosent le Maine. Ce sont la *Mayenne* qui prend sa source aux confins de la Normandie et se jette dans la Loire, la *Sarthe*, qui naît dans le Perche, et vient, après un assez long cours, se joindre à la Mayenne; le *Loir* et *l'Huisne*, qui ont aussi leur source dans le Perche, et vont se perdre dans la Sarthe.

Les productions du sol consistent en froment, seigle, orge, châtaignes et fruits

France.

des principales espèces. C'est dans cette province que l'on trouve des carrières de sable blanc, que l'on emploie pour la fabrication des cristaux. Le pays est agréablement coupé de coteaux pittoresques et de vallons agréables. Cependant il s'y trouve quelques landes, et ce passage de la nature sauvage à des sites riants et vivifiés, amuse le voyageur et chasse la monotonie des objets, la première et peut-être la plus pénible des fatigues.

Nous avons traversé, en quittant le Mans, cette forêt où un coup de soleil pensa perdre la France. Ce fut dans cette forêt, entre le Mans et Angers, que Charles VI devint fou. A deux lieues de cet endroit, nous nous sommes arrêtés avec quelque plaisir à *Mayenne*. Quoique ce ne soit pas une bien jolie ville, elle est située sur la rivière de même nom et contient environ six mille habitans.

En descendant vers la partie méridionale du bas Maine, je suis arrivé à la ville de *Laval*. Elle est située sur la rivière de Mayenne ; on croit qu'elle fut bâtie par Charles-le-Chauve, pour arrêter les courses des Bretons. Elle est fortifiée, entourée de murs à l'antique ; la population est d'envi-

ron dix-huit mille ames. On y voit plusieurs manufactures de toiles qui se blanchissent dans les prairies des environs; elles passent pour les plus belles du royaume, et il s'en fait un très-grand commerce. France.

On ne donne à Nogent-le-Rotrou, situé sur la rivière de l'Huisne, qu'on y passe sur deux ponts, que le titre de bourg, sans doute parce qu'il n'a jamais été fermé de murailles. Mais, si ce n'est qu'un bourg, c'est bien le plus grand et le plus considérable de la France.

La ville de *Mortagne*, située sur une colline, à quelque distance des sources de l'Huisne, est regardée comme la capitale du Perche. Elle renferme près de cinq mille habitans. Il se fait à Mortagne un grand commerce de fil et de toiles qu'on débite aux six foires qui s'y tiennent tous les ans. On y vend aussi beaucoup de chevaux ou plutôt de poulains.

A trois lieues nord de cette ville, et sur les confins de la Normandie est la fameuse abbaye de la *Trape*, ce lieu solitaire d'où l'on ne peut approcher sans être saisi d'une religieuse frayeur.

Nous nous rapprochions insensiblement du pays Chartrain, arrosé par le Loir et

France.

l'Eure ; le climat y est tempéré, mais un peu humide. Le sol y produit abondamment des blés qui sont le principal commerce des habitans. Il y a quelques vignobles, mais le vin qu'on y recueille n'est pas excellent.

Les commentaires de César nous apprennent que les premiers habitans du pays Chartrain ont été les *Carnutes*, peuples qui tenaient un rang considérable parmi les peuples gaulois.

La ville de *Chartres*, une des plus anciennes et peuplée d'environ dix mille ames, est située dans un terroir bien fertile, sur la rivière d'Eure, qui la divise en deux parties, dont la plus considérable s'élève sur le penchant d'une colline. Les rues en sont étroites, et il y a peu de beaux édifices.

L'église cathédrale, située à l'endroit le plus élevé de la ville, est bâtie de pierres de taille très-dures, qui certainement ont été amenées de fort loin. Elle est en-dehors soutenue d'arcs-boutans et de contre-forts, et en dedans, par de gros piliers et des arcades. Les ornemens d'architecture sont dans le goût gothique, mais très-bien travaillés. En général, le vaisseau est vaste, et le coup-d'œil en est noble et imposant.

L'église

L'Eglise entière a, en-dedans œuvre, soixante-neuf toises de longueur, la nef et les bas-côtés en ont environ seize de largeur, mais la croisée est du double plus large. Aux deux côtés de la porte principale, sont deux tours d'une prodigieuse hauteur, servant de clocher. Les vitrages de l'église sont estimés pour leurs peintures. Tout autour de la nef sont quarante chapelles magnifiques. France.

Mais ce qu'il y a de plus curieux et de plus vénérable, c'est l'église souterraine, qu'on prétend être la même grotte qu'habitaient autrefois les Druides. Elle est creusée exactement sous l'église supérieure, et a la même longueur que la nef et les bas côtés, c'est-à-dire, soixante-neuf toises de long et seize de large. Sans être tout-à-fait obscure, elle ne jouit que d'un demi-jour qui imprime le respect et inspire la dévotion.

En remontant dans l'église supérieure, et repassant au pied des clochers, on fait remarquer la plus grosse cloche, que l'on appelle la *Le Fèvre*, et qui a été donnée par la reine Anne de Bretagne, à la fin du quinzième siècle : voici pourquoi elle porte ce nom. Cette reine passant par Char-

France.

tres, entendit un enfant de chœur de la musique de la cathédrale, dont la voix et le chant la charmèrent. Elle pria les chanoines de lui céder ce jeune homme dont elle voulait faire un musicien de sa chambre. Ils y consentirent de bonne grâce, et la reine reconnaissante leur dit qu'elle ne prétendait pas qu'ils y perdissent; qu'ainsi au lieu d'une petite voix flutée, elle leur en donnerait une qui se ferait entendre à quatre lieues à la ronde. Elle leur tint parole, en faisant fondre la cloche qui porte le nom dont je viens de parler.

Vers l'orient, et à deux petites lieues de Chartres, est un hameau nommé *Bretigni*, que le plus grand nombre de nos historiens croient être le lieu où s'est conclu le fameux traité de ce nom, pour la délivrance du roi Jean. Quelques personnes assurent que dans une ferme qui fait partie de ce hameau, on voit encore, à l'extrémité des chambres occupées par le fermier, une salle où fut conclu ce traité, en 1360.

Tout le monde a entendu parler de ce proverbe trivial qui dit que le vin de Bretigny *fait danser les chèvres*. On ne sait point, si c'est en effet, le terroir de ce hameau

qui produit ce mauvais vin; mais on sait que ce proverbe est fondé sur ce qu'il y avait à Bretigny une famille de paysans qui s'appelaient *Chèvres*, et qui après avoir bien bu le dimanche du vin de leur crû, dansaient de toutes leurs forces. France.

En remontant de là vers le nord-est, on trouve deux belles terres principalement célèbres par le nom que portent les deux petites villes qui y sont situées. Ce sont *Espernon* et *Maintenon*. La première est située sur un coteau assez escarpé, qui en rend la situation un peu incommode; mais fort riante par l'aspect qu'elle lui donne, sur une agréable vallée arrosée par la petite rivière d'*Ouille*. Cette petite ville, entourée encore de murailles, renferme seulement près de mille habitans. On voit encore dans *Espernon* les restes d'un château qui fut bâti par Hugues Capet. Les Anglais s'en étant emparés sous le règne de Charles VI, s'y établirent et s'y défendirent longtemps. Quand ils furent forcés de l'abandonner, ils ne purent le détruire qu'en le minant. Cependant il en reste encore quelques ruines, sur lesquelles on remarque les armes d'Angleterre. La petite ville de *Maintenon*, qui n'est guère plus peuplée

France.

que celle d'Espernon, est située sur la rivière d'Eure, dans une vallée très-fertile.

La ville de *Châteaudun*, où nous avons fait un court séjour, a pris son nom de sa situation sur une hauteur, au pied de laquelle coule la petite rivière de Loir. On y compte environ cinq mille habitans: s'il faut en croire le proverbe qui dit, *Il est de Châteaudun, il entend à demi-mot*, ils ont une grande vivacité d'esprit.

Nous devons l'origine de nos vers alexandrins à un poète né à Châteaudun. C'est *Lambert Licors*: il mit avec Alexandre de Paris, l'histoire d'Alexandre le Grand en vers français de douze syllabes, qu'on a appelés pour cette raison, *alexandrins*.

Le père *Timoléon Cheminais*, jésuite, naquit aussi à Châteaudun, prédicateur à jamais célèbre, qui nous a laissé des sermons, écrits avec un naturel, une noblesse, et surtout une onction qu'on ne trouve peut-être dans aucun autre orateur chrétien.

Vendôme sur la Loire, est une ville peuplée d'environ six mille habitans. Il y a un assez grand nombre de manufactures, et l'on y fait des gants qui sont depuis longtemps en réputation. Les autres lieux du Vendômais ne méritent aucune attention.

Au reste, le poète *Ronsard*, si admiré, si honoré au seizième siècle, et à présent totalement oublié, était né dans ce pays, au château de la Poissonnière. France.

C'est dans un des plus agréables pays qu'il y ait en France, et sur la rive droite de la Loire, qu'est située la ville de Blois, séjour charmant, dont plusieurs de nos rois ont fait leurs délices. Ils y venaient souvent dans la belle saison. Plusieurs reines y sont accouchées, et l'on y faisait passer aux enfans de France leurs premières années par égard pour leur santé. L'ornement le plus remarquable de cette ville, est le château, dont un homme de l'art pourrait seul faire la description. Il est dans la plus belle situation, et tout y est de la plus grande magnificence. Ce qu'on admire le plus dans ce superbe édifice est le grand escalier, tout en l'air et décoré d'ornemens d'un grand goût.

Il y a peu de maisons royales où il se soit passé autant d'événemens intéresssans pour notre histoire que dans celle-ci. Le roi Louis XII y naquit en 1462. Les états du royaume s'y tinrent en 1576 et en 1588. Les reines Anne de Bretagne et Catherine de Médicis y sont mortes. Isabelle de Ba-

France.

vière et Marie de Médicis y ont été enfermées. On y montre encore le lieu où le fameux duc de Guise et le cardinal, son frère, furent assassinés. Gaston, frère de Louis XIII, mourut aussi, en 1660, dans ce château, qui faisait partie de son appanage.

Il paraît qu'il y a toujours eu à Blois un pont, qui, par sa situation, est destiné à faire un passage important sur la Loire. Celui qui existait dès l'an 1078, a été plusieurs fois renversé et rétabli, jusqu'à ce qu'au commencement du dix-huitième siècle on en ait fait un de onze arches, qui peut bien être mis au nombre des plus beaux qui existent. On voit au milieu une pyramide, admirable par la délicatesse de l'ouvrage, et par sa hauteur qui est de près de cent pieds.

On compte dans Blois près de dix mille habitans. Ils passent, depuis plus de deux cents ans, pour être les plus affables, les plus polis de la France, et même pour ceux des Français dont le langage est plus épuré. On ne remarque, en effet, même parmi le bas peuple, aucun accent, ni aucune de ces expressions grossières, si communes dans les autres provinces. L'horlogerie, la coutellerie, et surtout les dés à coudre

qu'on fait dans cette ville sont en grande réputation.

Les fruits de ces cantons sont excellens, et l'on prétend que les poires de *bon chrétien* en sont originaires. Dans ces mêmes environs, on trouve une terre absorbante, que l'on dit avoir en médecine les mêmes vertus que la fameuse terre qu'on tire de l'île de Lemnos, et qu'on appelle sigillée, parce qu'on l'apporte cachetée en Europe.

On a donné à la partie du Blaisois, qui est entre la Loire et le Cher, le nom de *Sologne*, mot qui a été connu à peu près dans le même temps que celui de *Beauce*. Les habitans passent pour être fins et rusés, sous les apparences de la simplicité et de la niaiserie. On connaît depuis long-temps cette expression proverbiale : *c'est un niais de Sologne, qui prend des sous pour des liards.*

Il n'y a dans la France aucun pays où les beaux châteaux, les belles terres, les agréables maisons de campagne, soient dans un aussi grand nombre que dans le Blaisois. Voici en abrégé les plus dignes de remarque.

Le château de *Chambord* est une ancienne maison royale à quatre lieues de Blois, au milieu d'une vaste forêt. Il est entouré d'un

France.

parc fermé de murailles, qui a sept lieues de tour, et qui est rempli de bêtes fauves. Les connaisseurs assurent que de tous les bâtimens gothiques qu'on voit en France, il n'y en a pas de plus beau que ce château, quoiqu'il ne soit point achevé. Quatre gros pavillons forment le corps de bâtiment, au milieu duquel est un escalier d'une structure singulière. Il est fait en coquille, percé à jour, et composé de deux montées au-dedans l'une de l'autre, pratiquées de telle sorte, qu'un grand nombre de personnes peuvent monter et descendre en même temps sans s'entrevoir, l'un des deux côtés étant dérobé par l'autre avec beaucoup d'art. Chaque montée a deux cent soixante-quatorze degrés, du haut desquels on voit jusqu'au bas de l'escalier par le trou du noyau. Ce château est enfermé par un large fossé et par des murailles de pierre de taille, avec quatre hautes tours rondes. Une grande cour tourne presque tout autour de cet édifice, dont l'intérieur répond parfaitement dans toutes ses parties aux beautés du dehors. On voit sur un carreau de vitre d'un cabinet, qui est près de la chapelle, cette rime écrite avec un diamant de la propre main de François I.er

Souvent femme varie :
Mal habil qui s'y fie.

C'est dans cette maison royale que mourut, en 1750, le célèbre maréchal de Saxe, à qui le roi en avait accordé la jouissance.

Le château *des Montils*, situé à l'extrémité de la forêt de Chambord, a été certainement une maison royale. On croit que Thibaut, comte de Champagne, le fit bâtir. Les comtes de la maison de Châtillon l'ont souvent habité depuis. Une comtesse de cette maison fonda tout auprès une maison de religieuses, qu'elle appela *Plaisance:* nom, dit un de nos historiens, toujours mal appliqué à un couvent de filles cloîtrées.

Le château de *Beauregard*, bâti à l'extrémité de la forêt de *Russo*, et à deux lieues de Blois, est l'ouvrage de Jean de Thiers, secrétaire d'état, qui mourut en 1559. La galerie d'en haut est ornée des portraits des hommes illustres qui ont paru dans l'église, à la cour, dans les armées et dans les universités, depuis le règne de Philippe de Valois jusqu'à celui de Louis XIV. Le carreau de cette galerie est façon d'Hollande, et représente une armée rangée en bataille, avec son général et ses officiers.

France. A la même distance de Blois, et sur le rivage de la Loire, est le château de *Menars*, avec un bourg. Il est sur un coteau au-dessus de deux terrasses, et l'on y arrive par deux avenues plantées de quatre rangs d'ormes, d'où l'on découvre, au-delà de la Loire, un pays dont l'étendue et les divers objets forment la plus belle perspective. On compte dans le bourg environ six cents personnes. La petite ville de *Mer*, qui en est voisine, en renferme un peu plus de deux mille. C'est la patrie du fameux *Pierre Jurieu*, ministre protestant, décrié par ses emportemens et ses chimères parmi ceux même de son parti.

Le Blaisois borne au midi l'Orléanais, à qui on donne environ seize lieues de longueur sur quatorze de largeur. Le climat y est tempéré et sain, le terroir arrosé par la Loire, le Loir et le canal d'Orléans, est uni et fertile en blés, en vins, en fruits, chanvres et pâturages.

Cette ville dut sa première splendeur à l'empereur Aurélien, dont elle porta longtemps le nom. Elle est située sur le penchant d'un coteau exposé au midi, au pied duquel coule la Loire, qu'on traverse sur un pont regardé comme un des plus beaux

monumens de ce genre. Cette ville est plus agréable qu'elle n'est belle : en général ses rues sont étroites, et si l'on en excepte celle qui conduit au pont, les édifices de toutes les autres sont d'un mauvais goût. Aussi le quartier de cette rue du pont est le plus fréquenté ; mais sa population et son commerce la rendent extrêmement vivante. Sa position sur la rive droite de la Loire, la fait communiquer d'un côté à la mer, tandis que de l'autre, par un canal ouvert à deux lieues de ses murs, elle peut facilement joindre la Seine. Elle se trouve ainsi l'entrepôt de toutes les marchandises des départemens du midi et de l'est de la France, qu'elle verse à Paris par le canal et par terre, ou dans Rouen par la Loire, dont elle reçoit en retour toutes les denrées de l'Amérique par Nantes, et toutes les productions de l'Orient. La chapellerie, la coutellerie, la bonneterie, la tannerie, occupent une infinité de bras dans cette ville. On y fabrique aussi des espèces de calottes de laine extrêmement fines, que l'on fait teindre en écarlate, et dont la destination est pour le Levant et pour la Turquie, où elles passent par Marseille. France.

Les faubourgs sont remplis de bâtimens

France. propres aux manufactures. On y compte jusqu'à vingt raffineries de sucre, et la manière de l'épurer a été perfectionnée à Orléans plus qu'ailleurs. Le vinaigre de cette ville est le meilleur de France; et ses confitures de *coing*, connues sous le nom de cotignac, sont depuis long-temps en réputation. L'époque où le commerce a commencé à fleurir ainsi à Orléans, est celle où les grands chemins qui communiquent à cette ville ont été réparés, où l'on a purgé la forêt voisine des voleurs qui l'infestaient, et où l'on a pris les plus grandes précautions pour prévenir les ravages de la Loire.

On entre par six portes principales dans Orléans. Les remparts commencèrent d'être plantés d'arbres par ordre de Catherine de Médicis qui l'avait eu pour douaire en 1566. Cette plantation très-soignée, forme une magnifique promenade autour de la ville. Elle renferme aujourd'hui, dit-on, plus de soixante mille habitans.

Il y a peu de vignobles en France aussi étendus et aussi considérables que ceux des environs; ils occupent dix à onze lieues de pays sur la rive droite de la Loire. C'est au milieu de ces vignobles que coule la charmante rivière du *Loiret*, dont la source

et le cours ont mérité de tout temps l'attention des voyageurs. La source n'est qu'à une lieue de la Loire, vis-à-vis d'Orléans, dans un endroit dont les agrémens naturels ont été augmentés par de belles habitations, des jardins et des bosquets. Cette rivière, très-large, et capable de porter bateau, est très-poissonneuse. Le Loiret ne gèle jamais, quelquefois il se déborde à cause de son voisinage avec la Loire, et ses débordemens sont alors fort dangereux. France.

En suivant la rive droite de la Loire, au sortir d'Orléans, est la petite ville de *Mehun*. Elle renferme environ quatre mille habitans. C'est la patrie de *Jean Clopinet*, surnommé de *Mehun*, continuateur du célèbre roman de *la Rose*, commencé par Guillaume *Deloris*.

Un peu plus bas, sur la même rive de la Loire, est *Beaugency*, nom dont on veut que la signification soit *bois-gentil* ou *joli bois*. Il y a sept à huit mille ames, et un pont sur la Loire, de vingt-huit arches. Le grand commerce qui s'y fait, consiste en eau-de-vie et en vin; celui qui croît dans ses environs est un des meilleurs de l'Orléanais.

C'est sans nous arrêter que nous sommes

France.

parvenus à *Etampes*, ville située sur une petite rivière qui la traverse, et qui s'appelle proprement *la Juine*, mais qui est plus connue sous le nom de rivière d'Étampes. Elle se jette dans la rivière d'Essonne, qui se perd dans la Seine, près de Corbeil. Cette rivière, dont l'eau est fort claire et très-froide, est étroite et très-profonde, et porte des bateaux sur lesquels on transporte à Paris les blés de la Beauce et de la Sologne. Elle est d'ailleurs très-poissonneuse et produit les meilleures écrevisses de France.

En descendant vers le sud-est d'Étampes, on trouve une petite ville, autrefois considérable, nommée *Beaune*. Nos anciens auteurs disent qu'elle appartenait au comte Roland, neveu de Charlemagne, et le héros du poème de l'Arioste : de là vient, disent-ils, qu'on l'appelle encore *Beaune-la-Rolande*. Ce paladin, soit qu'il l'eût conquise, soit qu'il en eût hérité, la donna, par une charte positive à l'abbaye de Saint-Denis, pour l'entretien de la chaussure et des souliers des moines, et promit en même temps de les défendre envers et contre tous au tranchant de son épée.

Au sud de Beaune est la ville de *Mon-*

targis, capitale du Gatinois. La première partie de son nom indique qu'elle est bâtie sur une montagne d'où on découvre un riche et immense horizon, des plaines et des coteaux fertiles, des prairies coupées de rivières et semées de villages, de hameaux, de châteaux, de maisons de campagne. Les murs sont presque de tous côtés entourés par la rivière de Loing, et la vallée est traversée par celle du Puiseaux, séparée en un grand nombre de branches ou canaux. On y compte sept à huit mille habitans. Le commerce qui s'y fait n'est pas absolument bien considérable. On y a établi depuis peu une belle manufacture de papier. France.

Au reste cette ville est la patrie de la fameuse dame *Guyon*, femme irréprochable sur les mœurs, et d'une piété très-tendre, mais ardente à répandre les erreurs du quiétisme, auxquelles elle était excessivement attachée. Elle nous a laissé plusieurs ouvrages sur la spiritualité et la vie mystique. Il y a beaucoup de feu et d'imagination, et plus encore de rêveries qui n'ont pu sortir que d'un cerveau entièrement dérangé.

La petite ville de *Châtillon-sur-Loing*, ainsi nommée parce qu'elle est sur la ri-

France.

vière de ce nom, est assise dans une vallée fertile; le château qui est à mi-côte et hors de la ville qu'il domine, est fameux pour avoir appartenu à l'amiral Coligni.

On connaissait, dans le seizième siècle, aux environs de Montargis, quelques antiquités qui sont incontestablement du temps des Romains. On en a découvert depuis bien d'autres dans ces mêmes cantons; mais il est impossible de déterminer précisément à quelle ville ces monumens ont appartenu.

Le premier lieu que l'on trouve en descendant du nord, est *Pouilli*, petite ville agréablement située sur la rive droite de la Loire. Le vin qui croît dans ses environs est très-estimé.

En suivant toujours la rive droite de la Loire, on arrive à Nevers. Cette ville est bâtie en amphithéâtre; les avenues en sont infiniment agréables et riantes. Si on aborde du côté de Moulins, une superbe levée bordée d'arbres, aboutit à un beau pont porté sur vingt arches, large, commode, garni de trottoirs de chaque côté pour la commodité des gens de pied, et par lequel on pénètre dans Nevers. L'arrivée du côté de Bourges ne présente pas un coup d'œil moins flatteur; peut-être même a-t-il plus de

de majesté, car ici la porte construite en arc de triomphe, semble promettre au voyageur une de ces villes somptueuses où les arts et les monumens jouissent de quelque splendeur. Cependant, Nevers, sans être au nombre des villes désagréables, ne tient pas ce qu'annoncent ses approches. Ses rues sont étroites, et l'architecture des maisons ne présente rien de piquant. Il y règne cependant de la vie et du mouvement. Quelques manufactures, entre autres celles de faïence, dont ses anciens ducs lui apportèrent la connaissance d'Italie, lui donnent un air d'activité commerçante, satisfaisant pour l'homme que la prospérité publique intéresse; enfin, c'est une ville sur les bords de la Loire, et elle partage les agrémens qu'offrent les rives de ce fleuve. France.

La place publique est assez belle, quoiqu'à mon avis la disposition des maisons qui ne s'y présentent que par le pignon, nuise au coup d'œil. Le chœur de la cathédrale étincèle vraîment de beauté, par la fraîcheur, la vivacité et la variété des couleurs, pour ainsi dire, prodiguées sur les vitraux. Il n'existe peut-être pas en France de temple où ces verres de couleurs soient mieux conservés et d'un plus beau choix.

France. Le bleu turquin, le jaune orangé, le pourpre, le rouge écarlate et beaucoup d'autres semblent s'y disputer d'éclat; et lorsque les rayons du soleil en traversant ces verres, portent la lumière dans l'intérieur, le plancher, les lambris, vos vêtemens, tout enfin ce qui vous entoure se colore de ces nuances brillantes; on croit errer au milieu de toutes les pierres précieuses que renferme l'Orient.

Adam Billaut, menuisier, connu dans la république des lettres sous le nom de *Maître Adam*, était de Nevers. Il devint poète dans sa boutique, sans aucune littérature, parce qu'il avait reçu de la nature un génie vraîment poétique. Toutes ses poésies roulent sur le vin, et sont pleines de feu. Cette belle chanson bachique si connue, *Aussitôt que la lumière a doré nos coteaux*, etc., est de lui. On dit que ce poète jouissait d'une pension que lui avait accordée Gaston, frère de Louis XIII.

Je ne dois pas oublier de dire qu'à deux lieues de Nevers, est le petit bourg de *Pougues*, peuplé de cinq ou six cents personnes. Il est situé au pied d'une montagne, où il y a une fontaine minérale très-renommée. Ses eaux sont froides, aigrelettes, et l'on pré-

tend qu'elles ressemblent fort, tant pour le goût que pour les qualités, à celles de Spa. C'est, dit-on, le roi Henri III qui a mis ces eaux à la mode, étant allé les prendre en 1586. France.

La ville de la Charité est aussi à peu de distance de Nevers. Son ancien nom est perdu, et celui qu'elle porte fait honneur aux sentimens d'humanité qui régnèrent sans doute dans une abbaye de bénédictins de l'ordre de Cluny, qui y était fondée. L'histoire rapporte que dans une année de disette cette abbaye maintint l'abondance dans cette ville, qui depuis en retint le nom de *charitas*, charité. Cette ville, avantageusement située sur la Loire, non loin du canal de Briare, et traversée par la route de Paris à Lyon, jouit d'un commerce très-brillant. Le ministre Choiseuil y avait singulièrement encouragé une manufacture de quincaillerie, dont les bâtimens, placés sur les bords du fleuve, présentent la plus riche apparence. L'usage introduit par le gouvernement, de distinguer tous les régimens de la ligne par des boutons numérotés, a donné à cette manufacture où ces boutons se travaillent, une importance majeure. C'est là aussi que se fabriquent, du moins en grande partie,

France.

les casques et les armes blanches. On voit en outre, dans ses environs, des forges nombreuses, et chaque année il s'exporte de la Charité pour des sommes considérables en fer et en acier. Les agrémens des villes croissent pour l'ordinaire avec leur opulence. La Charité renferme des maisons élégantes. Elle possède une promenade charmante, plantée dans une presqu'île à l'extrémité d'un faubourg, et que l'aspect de la rivière qui l'arrose rend délicieuse dans la belle saison. On traverse la Loire devant la Charité, sur un assez beau pont de pierre. Ce pont a beaucoup souffert du rigoureux hiver de 1789. Les glaces, dont le bris se fit tout à coup, fondirent avec impétuosité contre ce pont dont plusieurs arches furent considérablement endommagées, et la guere a plus d'une fois déployé ses fureurs sur cette ville intéressante.

En suivant la Loire, du côté de *Decise*, nous avons visité plusieurs mines de charbon de terre dont le produit fait une partie des richesses de ce pays. Ce charbon, dont nous dédaignons de nous servir pour nous chauffer, plus par délicatesse que par des raisons solides, est de la plus belle qualité, égal au moins à celui que l'on excave dans

les environs de Liège, mais bien supérieur à celui des départemens du nord. Il répand une chaleur douce, jette une flamine brillante, et n'exhale qu'une faible fumée, et bien moins d'odeur que ceux que nous venons de citer. En France, et surtout à Paris, on est prévenu contre ce chauffage, et on en donne pour raison, qu'en Flandres, il porte à la tête, et que dans le Brabant il occasionne dans les appartemens une sorte de poussière impalpable dont les meubles se trouvent à la longue noircis et rongés. Ces reproches sont peu fondés. Il incommode en Flandres, parce qu'on est dans l'usage de le brûler dans des poêles de fonte, dont la chaleur sèche doit nécessairement nuire à la santé. C'est le vice du vase et non de la matière qu'on y consume. Dans le Brabant, on prépare le charbon de terre avec une espèce de terre argileuse, et c'est cette terre qui, une fois calcinée, produit cette poussière dont on se plaint, et nullement le fossile qu'on y a amalgamé. Nous éprouverions que le charbon de terre ne produit aucun de ces effets, si nous prenions l'habitude d'en user dans ces espèces de cheminées ou réchauds dont on se sert en Hollande,

France.

France.

et dont l'élégance, la forme, le bronze et les porcelaines qui les décorent ajouteraient encore à la magnificence de nos appartemens; et certes, si l'on s'en sert de cette manière en Hollande, où l'on pousse la propreté à l'excès, et où on a tant de raisons d'éviter la poussière, non pas pour les meubles qui communément sont peu riches, mais pour la conservation des tableaux de grand prix que l'on y possède en grand nombre, nous pourrions bien nous montrer moins délicats sur l'usage de ce charbon, qui laisserait aux forêts le temps de se renouveler, et remédierait à la diminution du bois de chauffage, dont on commence à se ressentir dans toute la France.

La situation de *Decise* est bizarre et pittoresque. Ordinairement les îles que la nature a semées dans le lit des fleuves sont plates, et les plus élevées n'ont de bord que ce qu'il leur en faut pour échapper à l'inondation. Celle au contraire de Decise est située sur un rocher, une véritable montagne, et comme un de ses flancs est coupé à pic, quelques personnes ont présumé qu'elle avait été détachée du continent par la main des hommes. Il ne reste plus que des piles réunies d'un pont d'une longueur

prodigieuse qui traversait les deux bras de la Loire, et où venaient aboutir toutes les communications de l'ouest de la France avec la Bourgogne. Sur les débris de ces piles on a établi un pont de bois, dont l'usage est plus dangereux pour les voyageurs. France.

On trouve dans le *Morvant* qui fait partie du Nivernais, de belles carrières de marbre blanc veiné de noir. C'est un pays sec et montueux qui ne produit que du seigle, encore est-ce à force d'industrie et de culture ; mais il fournit des bois que l'on transporte en les flottant sur les rivières qui y prennent leur source, et dont la principale est l'Yonne. On y voit cependant un petit canton qui produit du bon vin. Il est près de *Château-Chinon*, la seule ville du Morvant qui mérite d'être connue. Elle est située sur la pointe d'une haute montagne, entourée d'autres montagnes couvertes de bois, et dont une plus élevée que la ville même, offre sur son sommet de vieilles masures, et des restes de bâtimens qu'on prétend avoir servi de chenil, du temps de César. C'est pour cela qu'on l'appelait *castellum canum*, château des chiens, d'où a été tiré le nom de Château-Chinon. Quoi qu'il en soit de cette étymologie, il n'est

France.

pas moins vrai que les ruines de monumens considérables qu'on y trouve, annoncent une grande ville qui existait du temps des Romains. Aujourd'hui elle est réduite à quinze cents habitans.

Enfin, la vallée d'Yonne est le canton le plus fertile du Nivernais. Les seules villes remarquables sont *Clamecy* et *Vézelay*. La première, située au confluent de la rivière d'Yonne et de celle de Beuvion, renferme trois à quatre mille habitans. L'Yonne commence à y porter bateau en certaines saisons de l'année.

Vézelay qui est à environ trois lieues de Clamecy, renferme à peu près le même nombre d'habitans. Cette ville est située sur une montagne escarpée, d'un accès assez difficile. En 1146, le pape Eugène III assembla à Vézelay un grand concile, dans lequel le célèbre St. Bernard prêcha la croisade. Le fameux *Théodore de Bèze*, ami de Calvin, un des plus savans défenseurs du calvinisme, ennemi juré de l'église romaine, et bon poète latin, était né à Vézelay en 1519. Il mourut à Genève en 1605. On voit près de cette ville une fontaine d'eau minérale, et une d'eau salée. Cette dernière est fort singulière et mérite l'attention des naturalistes et des physiciens.

L'Auxerrois est le premier pays de la Bourgogne que nous ayons vu en sortant du Nivernois. L'Yonne et la Cure l'arrosent. Les principales branches de son commerce sont les vins et les bois. Ce canton, autrefois couvert de forêts, est le premier terrain de la Gaule dans lequel on ait planté des vignes sous le règne de l'empereur Probus, au troisième siècle. France.

En descendant cette rivière de *Cure*, nous avons rejoint l'Yonne, dont le rivage nous a conduit à Auxerre. Pour aimer cette ville, il faut la voir et non pas l'habiter. Ses dehors sont délicieux, et son intérieur est désagréable. Elle ne possède que deux places publiques, étroites et mesquines, et n'a qu'une seule rue que l'on puisse citer. Ses églises font tout son luxe, et le palais de l'évêque est le seul monument remarquable. C'est le plus bel édifice épiscopal de toute la France.

Le commerce d'Auxerre est peu considérable, si l'on en excepte ses vins : ceux de Chablis, d'Irancy, de Coulanges, sont les plus renommés, et cette ville partage avec Tonnerre la réputation des meilleurs vignobles de la contrée. Le chœur de la cathédrale

France. est très-orné : on voyait à l'entrée de cette église une statue collossale de St. Christophe, de vingt-neuf pieds de haut et de seize de large, tenant dans sa main une colonne de pierre figurée en tronc d'arbre, de trente-deux pieds de haut. On a fait abattre ce colosse il n'y a pas long-temps.

Nous sommes descendus en passant, dans les fameuses grottes d'*Arcy*, qu'on voit à quelque distance du village de ce nom, situé sur la petite rivière de Cure. Elles ont une entrée étroite, et environ trois cents toises de longueur. Il y a des cintres qui forment plusieurs voûtes, du haut desquelles tombe une eau cristalline, qui se convertit en pierre fort brillante et très-dure, et forme des pointes ou culs-de-lampes de toutes grosseurs, et qui descendent en bas, les unes plus les autres moins. Entre ces congélations qui représentent une infinité d'objets différens, on en voit une bien digne de remarque. Elle est formée de cinq ou six tuyaux de cinq à six pieds de haut, et de huit à dix pouces de diamètre, creux par dedans, et alignés l'un près de l'autre, sans pourtant se toucher. Quand on frappe ces tuyaux avec un bâton, ils rendent des sons différens et fort agréa-

bles. C'est pour cela qu'on les appelle *les orgues*. A environ trente toises de cet endroit, on trouve un petit lac qui a cinq toises de large, sur quinze ou vingt de long, et dont l'eau est très-claire. Il est vraisemblablement formé par la partie de l'eau la plus légère qui tombe sans cesse goutte à goutte du haut des voûtes, lesquelles, en certains endroits paraissent avoir vingt pieds de hauteur, en d'autres vingt-cinq, dans quelques-uns jusqu'à trente. L'élévation, la largeur, la longueur de cette voûte, toute de pierre, forment un écho ou retentissement fort agréable, qui fait durer longtemps le bruit qu'on y fait, et qu'on entend rouler bien loin dans l'obscure profondeur de cette caverne. Dans un endroit de cette grotte, on trouve une espèce de salle, où la nature a formé un plafond d'une terre fort unie, couleur de café, et où paraissent milles chiffres bizarres, qui font un très-joli effet, de même que quelques figures de pierre, mal formées par les gouttes d'eau. On appelle cet endroit la *Salle du bal*. Si l'on va jusqu'au fond de la grotte, on trouvera parmi tant de jeux singuliers de la nature, une espèce de parquet en coquillages, larges chacun d'environ un pied et demi,

France.

France.

que le hazard s'est plu à former vers l'extrémité de cette caverne, dont le milieu est toujours rempli d'un millier de grosses chauve-souris.

Le lieu le plus considérable où nous nous soyons arrêtés, est *Semur*, ville située sur un rocher de granit rouge, susceptible de poli, comme le marbre. Elle est entourée par l'Armançon, qui coule dans un vallon fort étroit, et dont les bords sont très-escarpés du côté de la ville. On ne compte aujourd'hui dans Semur qu'environ sept à huit mille habitans. Cette ville était autrefois bien plus peuplée, mais elle souffrit beaucoup durant les guerres qu'allumèrent en France les factions d'Orléans et de Bourgogne, et fut d'ailleurs presque totalement réduite en cendres en 1478. Les environs de Semur sont fertiles en blé et en vins, et offrent une très-jolie forêt.

Au nord de Semur, est la petite ville de Montbard, située sur le penchant d'une montagne, et baignée par la rivière de Brenne. Cette ville est, dit-on, fort ancienne, et tire son nom des Bardes, espèce de Druides gaulois, qui rendaient leurs oracles en vers, et dont quelques-uns, suivant nos anciens auteurs, demeu-

raient sur cette montagne. Elle renferme environ deux mille cinq cents habitans. Le commerce qu'on y fait, consiste en gants de peau de chien. On trouve dans le rocher même sur lequel est située cette ville, des marbres de différentes couleurs. France.

En quittant ces lieux, *Avallon*, assis sur un rocher s'est offert à nos regards. Ce rocher est de pur granit, et il en est peu de susceptible d'un plus beau poli. Il ne faut pas conclure de là que le territoire de cette ville soit aride. Elle est entourée de pâturages et de terres fertiles en froment, en fourrages et en vins. Non loin de là, se trouvent de vastes forêts dont Paris tire une partie de son chauffage : on fait flotter ces bois sur la Cure, jusqu'à l'Yonne qui les verse à son tour dans la Seine.

Il est peu de paysages plus agréables que celui d'Avallon. Les bois agréablement parsemés et coupés de prairies riantes ; quelques jolies maisons répandues dans la plaine; le *Vosin* qui promène son onde fugitive et limpide à travers les saules argentés, des troupeaux errans sous la garde de la nature, au pied des collines ou sur les bords fleuris du ruisseau, tel est le cercle enchanteur dont Avallon est le centre.

France.

Dans son voisinage est *Saulieu*, ainsi appelé, selon nos anciens auteurs, des mots latins *locus solis*, lieu consacré au soleil. On dit même qu'on a trouvé en cet endroit, les restes de cet édifice, des médailles, et une petite statue d'Appollon, qui prouvent l'existence de ce temple. Il n'est pas étonnant que *Saulieu* ne soit pas une ville considérable, puisqu'elle a essuyé en différens tems des désastres de toute espèce. En 1559, les Anglais étant entrés en Bourgogne, la détruisirent presqu'entièrement. Au quinzième siècle, une troupe de bandits, la plupart soldats réformés, les uns nommés les *Routiers*, les autres, les *écorcheurs*, et les derniers, les *tard-venus*, encore plus méchans que les premiers, y firent de nouveaux ravagés. Pour comble de malheur, une peste horrible la ravagea en 1519, et vers la fin de ce même siècle, les *Reitres* ou *Allemands*, commandés par le prince de Deux-Ponts, y commirent les plus grands excès.

Sur la petite rivière d'*Ouche*, assez près de Chatillon, est le bourg de *Saint-Seine*, resserré entre deux montagnes, dans une situation très-désagréable.

C'est à une lieue et demie de ce bourg,

à cinquante pas du grand chemin de Dijon à Paris, que la Seine prend sa source, dans un lieu appelé le *Doui-de-Seine*, c'est-à-dire, *la Source-de-la-Seine*. La largeur de ce fleuve n'est d'abord que d'un pied, puis de deux et de trois, avec si peu de profondeur, qu'une motte de terre en arrêterait les eaux. A quatre-vingt pas de là, quatre fontaines viennent s'y jeter presque en droite ligne; et ensuite jusqu'à Chanceaux, il y en a un si grand nombre qui s'y joignent, qu'il semble, suivant l'expression d'un auteur, que la terre se saigne de toutes parts pour grossir la Seine. France.

Nous avons rejoint la grande route qui nous a conduits à Dijon. Les murs de cette ville sont beaux et ne sont interrompus que par la citadelle. Dijon a trois faubourgs, ornés d'avenues riantes et plantées d'arbres qui forment autant de cours. Le plus beau est sur la rive droite du chemin de Dijon à Auxonne. A l'extrémité de ce cours, est un parc entouré de murailles de trois côtés, et auquel la rivière d'Ouche sert de barrière. Il forme une promenade publique des plus agréables.

Les églises de cette ville sont remarquables et ne doivent pas échapper à l'at-

France. tention des voyageurs. La première et la plus ancienne est la cathédrale, qui est belle, ainsi que le palais épiscopal qui est à côté.

La seconde église de Dijon est celle de Saint-Benigne. Elle est grande, large, élevée et bien éclairée; l'architecture en est gothique, mais de bon goût en ce genre. Les chaires ou stales du chœur sont remarquables et singulières. Au milieu de la nef est une tombe où fut enterré, dit-on, un prince de la race des Jagellons, qui, après avoir été tiré de ce monastère pour être élevé sur le trône de Pologne, quitta cette couronne pour s'y retirer de nouveau, et ne voulut y avoir d'autre qualité que celle de frère convers.

On voit dans l'église Notre-Dame le monument d'un vœu fait par Philippepot, seigneur de Bourgogne, et l'un des premiers chevaliers de la Toison d'Or. Il était prisonnier chez les Turcs, et n'avait pas de quoi payer sa rançon. On crut le faire périr en l'obligeant à combattre dans l'arène un des lions des plus redoutables. Mais le chevalier invoqua Notre-Dame de *bon espoir*, tua le monstre, eut sa grâce et sa liberté. Revenu à Dijon, il plaça dans la chapelle dédiée à Notre-Dame, un tableau en forme d'*ex*

d'*ex voto*, qui représentait son combat contre le lion.

France.

Le commerce n'est pas très-florissant à Dijon. On y trouve cependant des tanneries, et l'on y fabrique quelques petites étoffes. Si cette ville était située sur les bords d'une rivière navigable, elle serait le centre du commerce des vins de Bourgogne, car les bons coteaux n'en sont pas éloignés. C'est presque à Dijon que commence cette fameuse côte qui s'étend jusqu'à Châlons, et sur laquelle croissent les vins les plus estimés. Les petites montagnes des environs produisent aussi des marbres de l'espèce de ceux qu'on appele *brèche*. Quelques-uns sont d'une couleur fort agréable: on y trouve aussi des pyrites brillantes, qui font croire qu'il peut y avoir des mines d'or et d'argent au fond de ces montagnes. Enfin tout ce canton est riche en curiosités d'histoire naturelle.

Il y a peu de villes en France qui aient produit, de nos jours, autant d'hommes de lettres célèbres que celle de Dijon. Tels sont l'illustre *Bossuet*, évêque de Meaux, dont le nom est au-dessus de tous les éloges; Bernard de la Monnaye, savant littérateur et poète agréable; Jean Bouhier, prési-

France.

dent à mortier du parlement de Dijon, avantageusement connu par un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence et de littérature; et Prosper-Jolyot de Crébillon, célèbre poète tragique.

A un quart de lieue de Dijon, et sur le chemin du village de Longuy est *Poussot*, petit endroit aux environs duquel des vignerons, qui travaillaient pour le compte d'un médecin de Dijon, nommé *Guénebeaud*, découvrirent, en 1598, le tombeau de Chindonax, grand prêtre des Druides. Ce tombeau était une grande pierre cylindrique, creusée dans la plus grande partie, et contenait une urne de verre, où étaient renfermées des cendres. Autour de cette pierre était une inscription en caractères grecs, qu'on a traduit ainsi: *Dans ce bocage dédié au dieu Mytra est renfermé le corps du grand prêtre Chindonax. Impies, éloignez-vous, et que les dieux sauveurs le gardent de dommage.* Le docteur *Guénebeaud* publia aussitôt cette découverte, avec un traité très-curieux sur les anciennes sépultures, imprimé en 1621. Il paraît que c'est avant l'arrivée de César dans les Gaules, que l'on doit fixer la mort et la sépulture de Chindonax; d'où il résulte, par son épi-

taphe même, que la langue grecque était usitée dans ce pays avant que les Romains y eussent pénétré. France.

Au reste, ce monument qui fit tant de bruit dans son temps, fut conservé pendant plusieurs années par les héritiers de Guénebeaud. Ils en firent, ensuite, présent au cardinal de Richelieu, qui ordonna qu'on transportât cette lourde masse à Paris. A la mort de ce ministre, Gaston, frère de Louis XIII, l'acheta. Depuis cette époque, qu'est devenu cet antique monument? On a dit qu'il se trouvait dans la basse-cour d'un curé des environs de Versailles: c'est un fait à vérifier.

Il y a encore, non loin de Dijon, un assez gros bourg; c'est Fontaine-Française, uniquement fameux par la bataille que le roi Henri IV gagna dans les environs, en 1595, sur le duc de Mayenne, bataille qui porta les derniers coups à la ligue.

Le terroir d'Auxonne est presque limitrophe de celui de Dijon, et traversé en partie par la Saône. Il n'est pas d'une grande étendue; mais jusqu'à ce que la Franche-Comté ait été entièrement assujettie à la France, ce pays a paru très-important, étant frontière de la domination espagnole, et

France.

la ville d'Auxonne était regardée comme une clef de la France.

On y entre par quatre portes ; au sortir du pont de la Saône, qui n'est que de bois, on trouve une longue et magnifique chaussée de pierre, qui est très-nécessaire pour l'abord de la ville, dans les cas d'inondation. Sa population est d'environ six mille ames.

C'est par Auxonne que l'on transporte une grande quantité de bois propre à la marine et à l'artillerie, des boulets et autres ouvrages de fer qui se travaillent dans les forges de Bourgogne et de Champagne. Ainsi, cette ville, étant un point central pour ces transports, a eu de grandes relations avec les corps d'artillerie. Il y a toujours eu de ces officiers en résidence, et l'on y a établi en différens temps des écoles propres à instruire ceux qui se destinent à cette partie du service militaire.

Au midi d'Auxonne est *St. Jean - Delone*, ville très-petite, mais située sur la Saône, dans un terrain gras et fertile en grains. Il n'y croit presque pas de vin, mais il y a de belles prairies, surtout le long de la rivière.

Nuits est à l'occident de St. Jean-Delone. Un côté de son territoire est semé de grains,

et rempli de prairies, de pâturages, de bois et de forêts, avec des forges et des mines de fer; l'autre côté est occupé par la suite d'un côteau chargé d'excellens vignobles, entre lesquels on distingue celui de la *Romanée*, celui du clos de *Vougeot*, et celui de *Vosne*. On prétend que les vins de *Nuits* ne sont en réputation que depuis cent ans, parce qu'ils guérirent Louis XIV d'une grande foiblesse d'estomac. France.

On ne compte pas plus de quatre mille habitans dans la ville de Nuits. A une lieue et demie de cette ville, est l'abbaye de Citeaux, située sur le ruisseau de *Vouge*, près d'une belle forêt, à deux lieues de la rive droite de la Saône. Voici ce qu'il y a de plus remarquable dans cette abbaye; l'église est très-belle et très-vaste; elle est remplie de tombeaux des fondateurs, et des ducs de Bourgogne de la première race; de sorte qu'il y a, dit-on, cinquante-six princes ou princesses qui y sont enterrés. A chaque pilier de la nef il y a des autels et de fort beaux tableaux.

Le réfectoire de cette abbaye est immense, ayant plus de cent vingt pieds de longueur. La grande salle qui a servi autrefois d'infirmerie est encore plus vaste. Il y a trois

France.

grands cloîtres, dans l'un desquels on a ménagé des cabinets, avec des pupitres sur lesquels les moines copiaient les anciens manuscrits. On voit encore plusieurs de ces copies dans la bibliothèque placée au-dessus de ce cloître.

La ville de *Beaune* est dans une situation des plus agréables et des plus riantes sur la rivière de Bougeone, qui prend sa source à cinq cents pas de là. Cette ville n'est pas grande, on n'y compte qu'environ six mille ames.

L'air qu'on respire à Beaune est très-pur et très-sain. Cette ville domine, d'un côté, sur une plaine fertile en blé et en pâturages, et coupée de bois qui servent à exploiter des mines de fer, et des forges qui sont dans le même territoire. De l'autre côté de la ville on voit ce fameux coteau sur lequel croissent les vins de Bourgogne, si renommés sous le nom de *Vollenai*, *Pomar*, *Chassagne*, *Beaune* même, tous vins rouges, et Mulsaut pour les vins blancs.

Dans le territoire de Beaune est le village de *Cossy-la-Colonne*, ainsi nommé d'un monument que l'on prétend être du temps même de Jules-César. Quelques auteurs croient que ce sont les débris d'un tem-

ple dédié à différentes divinités du paganisme sur lesquelles les sentimens sont partagés. On trouve autour de ce monument des fragmens de bas-reliefs et de statues. France.

Mais c'est à Autun que nous attendaient de plus belles ruines. Cette ville, suivant les meilleurs historiens, est l'ancienne *Bibracte*, capitale du pays des *Æduens*, dont parle César dans ses commentaires, à laquelle les Romains donnèrent par la suite le nom d'*Augustodunum*, c'est-à-dire, Montagne d'Auguste, en l'honneur de cet empereur. Constantin qui l'habita pendant quelque temps dans le quatrième siècle, voulut aussi lui donner le nom de *Flavia Æduorum*, mais il paraît que celui d'*Augustodunum* a prévalu, puisque c'est certainement de ce mot latin qu'est venu le nom français d'*Autun*.

Cette ville est située au haut d'une colline assez rapide, et au pied de trois montagnes encore plus élevées qui la couvrent de deux côtés; mais des deux autres, on jouit d'une très-belle vue. Il n'y a qu'une partie de ses anciennes murailles qui subsiste. La rivière d'*Arroux* baigne ses anciens murs, qui sont si solidement bâtis, et dont les pierres sont si égales et si unies,

France.

qu'on croirait que ces murs ne sont qu'un seul rocher continu. La ville a sept portes, dont deux sont antiques et conduisaient à plusieurs temples, dont on voit encore des restes dans des églises qui ont été bâties à leur place. L'un était dédié à *Janus*, l'autre à *Mars*; on croit qu'il y en avait aussi un consacré à *Minerve*. Enfin, on prétend montrer dans cet endroit les restes d'un amphithéâtre.

Entre les hommes illustres que cette ville a produits, celui qui mérite une remarque particulière, est le président *Jeannin*, né en 1540, d'un simple tanneur qui parvint cependant à être échevin. Il fit étudier son fils en droit sous le célèbre *Cujas*, qui le regardait comme son meilleur écolier. Il fut reçu avocat à l'âge de dix-huit ans, et à vingt, il était le conseil de la ville de Dijon et des Etats de Bourgogne. Il eut la gloire d'empêcher que le massacre de la Saint-Barthélemi n'eût lieu à Dijon, en faisant sentir l'injustice, l'horreur et le danger de cette action, au comte de Charny qui commandait pour le roi Charles IX dans la province. Henri IV l'admit dans son conseil, en fit même son confident le plus intime, le chargea de plusieurs négo-

ciations importantes, et le revêtit, à plusieurs reprises, du caractère de son ambassadeur. Une partie de ses dépêches sont imprimées, et offrent des modèles des plus sages raisonnemens. Le monarque sentait l'utilité d'avoir dans ses conseils un homme qui connût les formes et les lois, et dont la probité ne fût nullement suspecte. Jeannin lui fut surtout utile pendant la vie du chancelier de Chiverny, qui était plutôt courtisan que profond dans la connaissance des lois. Il mourut sous le règne de Louis XIII, en 1622. Ainsi, il avait vu sept rois de France occuper successivement le trône. Son tombeau se voit encore dans la cathédrale d'Autun. France.

A une petite demi-lieue de cette ville, est un ancien cimetière appelé le *Champ-des-Urnes*, où l'on trouve effectivement un grand nombre d'urnes et de sépulcres qui sont des pierres creusées comme des auges. Il y a des inscriptions sur quelques-unes, et l'on peut être fondé à croire qu'elles ont servi et à des payens et à des chrétiens.

Bourbon-Lancy n'est aussi qu'à une lieue de la Loire. Cette petite ville ne contient pas deux mille habitans. Les eaux minérales qu'elle renferme se prennent en bois-

France.

son et en bains. Elles étaient déjà en réputation du temps des Romains, ce que l'on reconnaît par les restes des édifices, des fontaines et des bains qu'on y voit encore. Le tour des bassins était de marbre blanc, et le pavé de marbre gris, les ornemens d'architecture de la même matière, et les statues de marbre blanc. Mais toutes ces constructions étaient dans le plus grand désordre, et abandonnées depuis long-temps, lorsque Henri III jugea à propos de les faire rétablir.

Il y a actuellement cinq bains, de deux desquels on a retiré des monumens antiques, très-beaux et très-précieux, entre autres, une statue entière, qui a été transportée au Louvre, et beaucoup de médailles d'or, d'argent et de bronze.

Les Romains ont construit une grande et belle chaussée qui conduisait d'Autun à Châlons, et dont on voit encore les débris en plusieurs endroits entre ces deux villes. C'est auprès de cette dernière ville que, suivant la prétention des Châlonais, Constantin eut au commencement du quatrième siècle, cette fameuse apparition d'une croix lumineuse au milieu des nuages, qui lui annonçait la victoire sur ses

compétiteurs à l'empire, s'il embrassait le christianisme. On compte à Châlons plus de douze mille habitans, et on y trouve quelques antiquités, restes d'un plus grand nombre qui ont été détruites lorsqu'on a achevé les fortifications pour défendre cette ville contre les ennemis. Elle est riche et commerçante. On s'occupe tous les jours de son embellissement : mais on éprouve dans cette ville une incommodité à laquelle on ne peut remédier. L'air n'y est pas tout-à-fait pur, et l'eau de la Saône qui y est si belle, et rend Châlons si commerçant, ayant un cours très-lent, n'est point potable. Il faut avoir recours à celle des puits et des citernes. D'ailleurs, la Saône inonde souvent Châlons et ses environs, et laisse un limon gras, dont les vapeurs ne sont pas salubres. Il est vrai que ce limon porte la plus grande fertilité dans les terres, aussi produisent-elles toute sorte de grains. On y voit de plus un côteau où l'on recueille des vins de la meilleure qualité.

France.

Dans les environs de Châlons est le village de *Mercurey*, fameux par ses bons vins. On y voit les restes d'un temple dédié à Mercure ; et il y a des médailles qui prouvent que ce temple a existé. Dans un

France.

autre village voisin nommé *Melicey*, on a trouvé une statue et des traces d'un temple dédié à la Fortune, des médailles de plusieurs empereurs et d'autres plus modernes.

Le bourg de Giory, à une lieue ouest de Châlons, est le plus beau de tout le Châlonnais. Il est entouré de murailles et de fossés, et a quatre rues, qui toutes aboutissent à une porte, et de l'autre à une place carrée, au milieu de laquelle est une jolie fontaine. Le Charolais, borné à l'orient par le Châlonnais, est plein de montagnes et de collines; on y trouve des cristaux détachés, des pierres brillantes et aisées à tailler, enfin des carrières de marbre ou jaspe ondé, d'une couleur très-agréable. Les sommets de toutes les montagnes étaient autrefois chargés de châteaux forts, mais Louis XI les fit presque tous démolir.

Nous n'avons fait que traverser Charoles, qui contient environ six mille habitans, pour nous rendre directement à Mâcon. Cette ville est sur le penchant d'une colline, au bord de la Saône, qui la termine dans toute sa largeur à l'orient. Elle n'est séparée de la Bresse que par un fleuve, sur lequel elle a un pont de pierre de treize arcades, long

de trois cents pas géométriques et large de six. France.

On entre dans cette ville par quatre portes, qui sont aux quatre expositions principales. Les rues y sont en général étroites et mal pavées, et il n'y a presque point de places publiques; on n'y compte que six à sept mille habitans. La cathédrale, rebâtie par Charlemagne, est étroite et sombre, mais les voûtes en sont très-exhaussées. Le seul édifice digne de remarque, est le palais principal, qui est vaste et beau. La fertilité du territoire du Mâconnais est fort inégale. Le vallon et les premiers coteaux qui règnent le long de la Saône, exposés à l'orient, sont fertiles, et produisent abondamment du vin de bonne qualité, et qui a du corps. Mais, lorsqu'on s'enfonce dans ce canton, et que l'on s'éloigne de la Saône, les montagnes s'élèvent, et le pays devient plus stérile.

La seconde ville du Mâconnais est *Tournus*, assez agréablement situé sur la même rive de la Saône, où se trouvent Mâcon et Châlons, à une égale distance, c'est-à-dire à cinq lieues de l'une et de l'autre. On n'y compte qu'environ dix-huit cents habitans. On voit dans l'église collégiale, le tombeau que le cardinal de *Labalue*, qui en était

France.

abbé, s'était fait construire de son vivant, et sans doute avant sa disgrace. Mais il n'y fut pas enterré, étant mort à la cour du pape, après être sorti de la cage de fer, où le cruel Louis XI l'avait fait enfermer.

La troisième ville du Mâconnais est *Cluni*, qui doit, comme celle de Tournus, sa fondation, son agrandissement et sa célèbrité à l'abbaye, chef d'ordre qu'elle renfermait. Cette ville est située au nord-ouest de Mâcon, sur la petite route de *Grone*, dans un vallon, entre deux montagnes. L'enceinte est plus étendue que la ville n'est peuplée; on n'y compte pas deux mille cinq cents habitans.

La population de cette ville était bien plus considérable, quand les papes et les rois se rendaient à l'envi à l'abbaye de Cluni. En 1243, le pape Innocent IV, au sortir du concile général de Lyon, vint la visiter et y célébra la messe, assisté de douze cardinaux, deux patriarches, trois archevêques et deux abbés, généraux d'ordre, Cluni et Citeaux. Le roi Saint-Louis, la reine sa mère, Baudouin, comte de Flandres et empereur de Constantinople, trois fils de rois, le duc de Bourgogne, six comtes du premier rang, et plusieurs autres seigneurs y

assistèrent, sans qu'on fût obligé de déloger aucun des moines, qui étaient alors au nombre de quatre cents. Mais, encore une fois, la ville étoit alors plus peuplée, et les bâtimens même de l'abbaye plus étendus qu'ils ne le sont aujourd'hui. Il n'y a plus dans ce lieu d'autre commerce que celui des gants et du fil. Le monument le plus remarquable de cette abbaye est l'église, parce qu'elle a cinq cent cinquante-cinq pieds de longueur sur cent vingt de largeur. France.

Je ne cite *Marcigny*, que parce que cette petite ville a produit un homme de lettres, très-savant dans les langues arabe et turque, c'est *André du Ryer*, à qui nous devons trois ouvrages estimés : une *grammaire turque*; la traduction de *Gulistan*, ou *l'empire des roses*, composé par *Sadi*, prince des poètes turcs et persans, et l'*alcoran*.

Les petits pays que j'ai parcourus, après avoir quitté le Mâconnais, sont la Bresse, le Bugey et le pays de Gex. La Bresse peut avoir treize lieues de longueur et autant de largeur. Le nom qu'elle porte, lui vient d'une grande forêt qui couvrait tout le pays, et qu'on appelait *Brecia*. On y a trouvé des inscriptions qui prouvent que les

France.

Romains y avaient fait des établissemens assez considérables.

La Bresse est arrosée par trois rivières principales, qui sont la Saône, le Rhône et l'Ain. On la divise en haute et basse. La haute, est assez montagneuse et couverte de bois et de vignobles, dont les vins ne sont pas fort estimés.

La basse Bresse, est au contraire un pays humide et marécageux, surtout le long de la Saône. Il produit beaucoup de seigle, mais peu de froment. On y cultive aussi du chanvre, dont une partie passe au dehors; le reste sert à faire des toiles, qui sont pour le pays un objet de commerce.

La ville de *Bourg*, capitale du pays, n'était devenue considérable que depuis qu'elle était sous la domination de la France. Sa situation est agréable; elle est partie en plaine, et partie sur des coteaux garnis de vignes. On voit d'un côté les rives de la Saône, et de l'autre les hautes montagnes de St.-Claude. Comme cette ville n'est pas sur une grande route, le commerce n'y est pas considérable.

A une demi-lieue de cette ville, on trouve l'église de *Brou*, qui a paru toujours si digne de la curiosité des grands connaisseurs, que les

les plus habiles architectes se sont souvent détournés de leur route pour aller l'examiner. Le clocher en est très-élevé, ayant deux cent cinquante pieds de haut, et le portail est chargé de figures parfaitement sculptées. L'intérieur est d'une grandeur médiocre, mais la beauté de l'architecture y rend tout riant et agréable. Les formes du chœur offrent un ouvrage fini avec toute la délicatesse possible ; les statues surtout, qui en font la séparation ; sont admirables. Ce sont les anciens patriarches et prophètes représentés dans leur saint enthousiasme. Leurs attitudes prouvent que le sculpteur avait une imagination vive, et un grand génie, soutenu d'un goût exquis. France.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce chœur, ce sont les trois mausolées de la duchesse Marguerite de Bourbon, du duc Philibert son fils, et de la duchesse Marguerite d'Autriche, épouse de celui-ci. Le tombeau du milieu est celui du prince, dont la statue est si bien finie, qu'on doute qu'il y en ait une plus belle en Europe. Les gentils hommes qui portent les armes de ce prince, et qui sont autour du lit de parade, sont comparables aux antiques du meilleur goût. Le tombeau de Marguerite de Bour-

France. bon est à droite de celui de son fils. On voit au bas de ce monument des pleureuses, dont les figures sont très-estimées, et du fini le plus précieux. Le mausolée de Marguerite d'Autriche est à gauche de celui du prince son époux; et l'on regarde comme ce qu'il y a de plus parfait en sculpture, les deux pleureuses qui sont aux pieds de cette princesse. Outre ces tombeaux, le piédestal d'une statue de St. André est très-estimé : il est à jour, et d'une délicatesse surprenante, par rapport au poids de la statue dont il est chargé.

La petite ville de *Pont-de-Vesle*, sur la rivière de ce nom, au nord-ouest de Bourg, n'est entourée de murailles que depuis 1352. C'est une terre considérable. Au nord de Bourg est la petite ville de Montrevel, particulièrement connue par ses seigneurs.

Coligny, surnommé *le Neuf*, n'est qu'un village, et a un château, domaine des anciens seigneurs de ce nom, qui ont été très-puissans dans la Bresse. Cette maison était connue depuis l'an 1086. La branche aînée, dont était le fameux amiral de Coligny, finit en la personne du second duc de Chatillon-sur-Loir, mort en 1657.

Enfin, en tirant vers le sud-est de Bourg,

on arrive à *Pont-Dain*, ville très-médiocre, située sur la rivière de ce nom, et sur les confins du Bugey. On y voit un beau château, dans une position très-agréable, et où l'air est très-pur. Les comtes et premiers ducs de Savoie s'y plaisaient beaucoup, et les duchesses venaient ordinairement y faire leurs couches. France.

Le Bugey est, pour ainsi dire, une presqu'île, dont toute la partie occidentale est bornée par la rivière d'Ain, qui la sépare de la Bresse. Les parties méridionale et orientale sont bordées par le Rhône, dont le cours marque les limites du Dauphiné et de la Savoie. Le côté septentrional, le seul qui ne soit pas absolument entouré d'eau, est fermé par des montagnes, dont la plus considérable s'appelle le *Credo*.

La ville de *Belley* est à l'extrêmité méridionale de ce pays, et à deux petites lieues du Rhône, sur une hauteur d'où l'on peut voir cette rivière, et découvrir les eaux du lac du Bourguet, qui est encore plus avancé dans la Savoie, et qui fournit du poisson délicieux. Les collines voisines de la ville sont couvertes de vignes, et les vallons qui sont au-dessous, remplis de

France.

bonnes prairies. Aussi le terrain y est partout fertile et productif.

La ville de *Seyssel*, regardée comme la seconde de Bugey, est dans une agréable situation, à l'extrémité orientale de cette petite province, sur les limites de la Savoie. Le Rhône qui la traverse, et qu'on y passe sur un pont, commence en cet endroit à être navigable. La dernière ville du Bugey est *Nantua*, située au nord, entre deux montagnes, et à l'extrémité d'un lac où l'on pêche de bon poisson, et surtout d'excellentes truites.

Le pays de *Gex* est séparé du Bugey et de la Franche-Comté par les montagnes de Saint-Claude et de Credo. Le lac de Genève et le Rhône le séparent du pays de Vaud, appartenant au canton de Berne, ainsi que de Genève et des états de Savoie. Ce fleuve n'y est point navigable, le fond, pendant tout son cours, étant hérissé de rochers, si bien que ce n'est, à proprement parler, qu'un torrent rapide. Il y a même près du fort de l'Ecluse un endroit où il s'enfonce tellement par dessous les rochers, qu'on peut le traverser à pied sec en sautant d'un rocher à l'autre.

Ce pays a environ sept lieues de longueur

sur sept de largeur; il renferme une seule ville qui est *Gex*, et vingt-cinq à trente mille habitans. C'est un grand vallon fertile qui produit d'excellentes denrées de toute espèce. La partie la plus montagneuse est remplie de bons pâturages où l'on élève beaucoup de bestiaux, et où l'on fait des fromages que l'on prétend être aussi bons que ces fromages de Suisse, connus sous le nom de *gruyères*. Aussi est-ce là le principal objet du commerce que l'on fait dans ce pays. On compte qu'il y a plus de deux mille vaches, qui vont passer sept mois de l'année dans les pâturages qui croissent sur les montagnes les moins arides. France

La première ville que j'ai trouvée sur ma route, après être sorti du pays de Gex, est celle de Saint-Claude, située entre des montagnes, sur le bord de la petite rivière de Lison. Ses environs n'offrent que des rochers stériles. Le territoire qui en dépend est d'une assez grande étendue, et offre sur ses frontières au nord-ouest des objets propres à satisfaire le voyageur curieux d'antiquités romaines: ce sont le village de *Moirans*, les deux petits hameaux de *Villers*, et le petit lac d'*Antre*, ainsi appelé parce qu'il a sa source dans une caverne. On y

France.

trouve des monumens et des ruines considérables, d'après lesquels on reconnaît qu'il y avait autrefois, en cet endroit, une ville très-grande qui renfermait plusieurs temples. On a reconnu que l'un d'eux avait été dédié au dieu Mars, surnommé Auguste, et l'autre du côté de la campagne, au dieu Pan, révéré dans ces cantons, à cause des pâturages dans lesquels on nourrit des bestiaux. Quelques inscriptions, des débris d'architecture, de pavés en mosaïque, de marbre précieux, prouvent que ce lieu était considérable, et qu'il a été habité en partie par une légion romaine, originaire de l'Afrique.

En montant vers le nord, on arrive à la ville de *Lons-le-Saunier*. Le surnom de Saunier vient de ce qu'il y avait autrefois des salines: mais elles ont été épuisées et ne produisent presque rien. Le nombre de ses habitans ne se monte pas à deux mille.

La petite ville de *Baume-les-Mōines*, ainsi nommée par opposition à celle de *Baume-les-Dames*, est à deux lieues de Lons-le-Saunier, près de la source de la petite rivière de Seille, dans un pays affreux, entre deux rochers arides et élevés. Elle ne renferme pas mille habitans.

La ville de *Pontarlier* est située sur le

Doubs, non loin des frontières de la Suisse. Elle ne consiste qu'en une seule rue : mais cette rue est belle, grande, bien alignée, et composée de maisons en pierres de taille, uniformément bâties, et d'une architecture élégante. Jadis cette ville n'était couverte qu'en *clayons*, espèce de petites planches qu'ailleurs on nomme *mérin*; mais réduite deux fois en cendres, d'abord en 1736, et une autre fois depuis, on a renoncé à une couverture d'un usage si dangereux, et l'on y a substitué les tuiles, après avoir long-temps cherché dans les environs une terre propre à les manufacturer. Une muraille antique est la seule défense de Pontarlier : mais à l'entrée du passage de la Suisse, on a construit, sur un rocher presque inaccessible, un fort, que l'on nomme *Château-de-Joux*, et c'est ce château qui protège le passage. France.

Mais de toutes les villes de cette partie de la Franche-Comté, la plus considérable est *Salins*, située dans une vallée fertile, sur la petite rivière de *Furieuse*, qui a sa source dans la ville même. On croit assez généralement que ce nom lui vient des salines qui y sont, et que ces sources salées ont été connues des Romains. Ces salines

France.

sont un objet de curiosité, bien digne d'arrêter tous les voyageurs. La grande saline est entourée de murailles, et fortifiée de tours, de sorte qu'elle ressemble à une citadelle. Les puits d'eau salée, dans les galeries souterraines qui ont leur entrée au milieu de cette enceinte, et qui s'étendent sous la ville de Salins; les chaudières immenses dans lesquelles on fait bouillir et évaporer l'eau salée; les ateliers des ouvriers qui recueillent ce sel, le pétrissent, le font sécher, en font des pains dont ils remplissent des tonneaux et des magasins; l'ordre admirable qui règne dans la distribution des travaux, dans les envois, et la comptabilité des salines, tout cela mérite qu'on l'examine, et en quelque façon qu'on l'étudie. La petite saline se gouverne comme la grande, mais les eaux de ses sources ne sont pas si abondantes. Comme ces salines consument une grande quantité de bois, on a obligé les propriétaires des forêts voisines à fournir leur bois à un prix que les fermiers fixent eux-mêmes.

La ville de *Dôle* est si avantageusement et si agréablement située, dans un canton fertile, que tous nos anciens auteurs nomment communément le canton dont elle est

entourée le *Val-d'Amour*. Elle est baignée par les eaux de la rivière de Doubs, sur les bords de laquelle on ramasse en cet endroit des paillettes d'or. Franco.

Il n'est pas douteux que cette ville de Dôle, appelée par Ptoleméé *Dola Sequanorum*, ne fût connue du temps des Romains, puisque les anciens historiens ne manquent pas d'en parler. Mais indépendamment de ce témoignage assez authentique, les monumens qu'on trouve à ses portes et dans son enceinte, prouvent bien qu'elle était considérable du temps des premiers empereurs. Ces monumens sont des restes d'arcs de triomphes, de temples, d'aqueducs et d'un amphithéâtre, où l'on se rendait par une rue qui porte encore aujourd'hui le nom de rue des Arènes. On y conserve un très-grand nombre d'inscriptions qui constatent cette antiquité. La ville de Dôle renferme environ cinq mille habitans. Elle est, en général, bien bâtie. Il y a surtout deux belles rues ornées de belles maisons. Ses environs sont renommés par deux belles carrières de marbre, dont la première est au petit village de *Sampans*, à une lieue de la ville. Le marbre en est couleur de rose, veiné de blanc, et prenant aisément le poli: il est

France.

recherché. Un peu plus loin, est l'autre carrière de marbre pourpré, moins beau et moins agréable à l'œil que le premier. Tous deux ont un grand débit.

Besançon, capitale de la Franche-Comté, était jadis une ville libre et impériale. César qui la nomme dans ses commentaires, en parle comme d'une des plus fortes places de la Gaule. Aussi s'y est-il plusieurs fois renfermé avec ses troupes. Elle est, par sa situation, parfaitement sûre, étant entourée de la rivière du Doubs de tous les côtés, excepté dans un espace de six cents pas, qui est fermé par une haute montagne dont le pied touche des deux côtés à la rivière.

Cette ville, devenue métropole, lorsque la Franche-Comté fut érigée en province romaine, devint bientôt si riche, qu'on la nommait quelquefois *Chrysopolis*, c'est-à-dire, ville d'or. Ce n'est qu'après plusieurs irruptions des Barbares, qui la ruinèrent à différentes reprises, qu'elle perdit beaucoup de son éclat. Mais l'avantage de sa situation lui fit toujours regagner une partie de sa considération. On y aperçoit des restes magnifiques de son ancienne splendeur.

Fort près de la ville, sont les ruines d'un amphithéâtre qui pouvait contenir plusieurs

milliers de spectateurs, et qui par conséquent ne pouvait convenir qu'à une grande ville. On y voit aussi celles d'un arc de triomphe élevé en l'honneur de l'empereur Aurélien. France.

On prétend montrer encore dans l'enceinte et au dehors de Besançon, des ruines de quatre temples différens, dédiés aux quatre principales divinités, Mars, Vénus, Apollon et Mercure, qui étaient honorées par les Romains dans les Gaules. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne creuse jamais, soit dans la ville, soit dans les environs, sans trouver des restes de pavés de mosaïque, de pierres et de marbres chargés d'inscriptions, des statues de marbre ou de bronze, entières ou mutilées, des têtes de divinités païennes; enfin, des médailles des différens temps de l'empire romain.

Mais presque tous les monumens antiques, découverts dans Besançon et autour de cette ville, ont été placés partie dans la bibliothèque de l'abbaye de St. Vincent, où on les voit encore, partie dans le palais du cardinal de Granvelle.

Dans l'état présent de Besançon, on appelle la Cité, la partie qui était connue du temps des Romains, et qui a pour en-

France. ceinte la rivière de Doubs. Cette même cité est jointe à la ville basse par un beau pont de pierre, au milieu duquel on a élevé un bel arc de triomphe.

On compte dans cette ville environ dix-huit mille habitans. L'église cathédrale renferme des reliques fameuses, parmi lesquelles est le St. Suaire, qui y est honoré avec tant d'éclat. C'est un linceuil long de huit pieds et large de quatre, tissu de lin terrestre, sur lequel sont imprimés, en couleur jaune, le corps, les jambes, les bras et les traits du visage de Jésus-Christ. On prétend que ce saint suaire a été tiré autrefois du saint sépulchre, et porté à Constantinople, où il était conservé avec respect.

Les plus beaux bâtimens de Besançon sont l'hôtel-de-ville, la maison du gouverneur et l'hôtel de Granvelle. Les greniers publics qu'on a élevés dans ces derniers temps, méritent d'être vus. Cette ville a aussi cinq belles fontaines, ornées de statues, et une belle promenade publique: c'est un lieu planté de plusieurs allées d'arbres très-hauts, autour duquel règnent les remparts de la ville, pareillement ornés de tilleuls très-élevés.

Les montagnes qui environnent Besan-

çon sont fécondes en curiosités d'histoire naturelle, en coquilles pétrifiées, surtout en cornes-d'ammon, etc. On y trouve des carrières de marbre parfaitement noir, et d'autres veinées de blanc. La grotte d'*Aussel* est une curiosité d'un genre connu ailleurs. France.

A cette occasion, je ne peux m'empêcher de raconter, d'après un historien moderne, ce qui, dans ce siècle-ci, est arrivé à un intendant de la province de Franche-Comté, qui, comme le dit ce même historien, pouvait être un grand magistrat, un bon administrateur, mais qui était certainement un mauvais physicien. Cet intendant entendit parler des grottes d'*Aussel*, voulut les voir, les vit en effet, et en fut émerveillé. A son retour de ce petit voyage, il fit part de son enthousiasme à plusieurs dames, tant étrangères que du pays, qui soupaient chez lui. Toutes témoignèrent de la curiosité, mais furent retenues, parce qu'il avait assuré que ce n'était pas sans peine qu'il était arrivé à la grotte, à travers les rochers, les ronces et les pierres. *Mesdames*, leur dit l'intendant, *j'ai quelqu'autorité dans le pays, et si vous voulez prendre jour pour le voyage d'Aussel, je vous promets*

France.

de vous y faire parvenir sans embarras et sans difficulté.

En effet M. l'intendant donne des ordres, pour que, sous peu de jours, on ait fait sauter les rochers, on ait écarté les ronces et les épines, on ait élargi l'entrée de la grotte. Tous ces travaux furent exécutés avec autant de zèle que de diligence, et la compagnie se rendit avec facilité au jour et au lieu convenus à la grotte d'*Aussel*. Mais, quel fut l'étonnement de nos voyageurs, lorsqu'ils ne virent ni les colonnes tant admirées, ni le spectacle brillant qui avait séduit M. l'intendant. Le soleil s'étant fait sentir jusqu'à l'ouverture, et l'air extérieur ayant pénétré dans la grotte, toutes les congelations étaient fondues. Le haut ne présentait plus qu'un rocher pelé, et le bas qu'une mare d'une assez vilaine eau.

Il a fallu depuis remettre cette grotte dans son ancien état, pour concevoir l'espérance de revoir ces beautés qui avaient été si long-temps à se former, ou du moins pour pénétrer plus loin dans la grotte, afin de retrouver les stalactites anciennes.

Les grands chemins qui aboutissent à Gray, sont si beaux et si bien plantés, qu'on peut les regarder comme autant de

promenades. Les environs sont remplis de curiosités et de singularités d'histoire naturelle. Une partie de ce territoire est fertile, le reste est montueux et aride. Mais l'on y trouve en récompense des mines de fer et des forges. On compte dans cette ville de Gray près de cinq mille habitans. A ses portes, et tout le long de la Saône, sont de belles plaines assez fertiles, même des prairies et des pâturages : aussi est-ce un excellent quartier pour la cavalerie. France.

Après avoir parcouru assez rapidement toute la Franche-Comté, j'ai voulu voir *Mulhausen*, qui ne dépend de la France que depuis peu de temps ; car auparavant elle était entièrement libre et alliée des cantons suisses. Quoique cette ville ne soit pas fort grande, elle est fort peuplée à proportion de son étendue. Ses principales fortifications consistent dans la solidité de ses murailles, et en ce qu'elle est entourée de tous côtés de trois fossés d'eau vive. Lors du changement de religion, la ville de Mulhausen embrassa celle des cantons suisses, ses alliés. C'est la seule de l'Alsace où cette religion soit dominante.

En suivant le cours du Rhin et de l'Ill, nous entrâmes dans la haute Alsace, et nous

France. arrivâmes à Colmar. C'est une ville agréable, joliment bâtie; mais de peu d'étendue. Les petites rivières de *Freiche* et de *Leuck*, dont les eaux se répandent dans les rues, y entretiennent la propreté et la salubrité. Sans renfermer de ces fortunes prodigieuses, dont l'opulence fait quelquefois l'éclat et la satire des grandes villes, Colmar ne contient que des habitans aisés. Le territoire qu'elle occupe, l'un des plus fertiles de la France, contribue à y entretenir cette abondance des objets de première nécessité, infiniment préférable au luxe que l'on voit ailleurs à côté de la misère. Des fabriques de tabac, de toiles peintes et de faïence, ajoutent encore les bienfaits de l'industrie aux ressources inépuisables de la nature. Ses édifices sont rians, ses rues bien percées, ses dehors enchanteurs, et les vivres excellens et peu chers.

En descendant vers le sud-est, on trouve la petite ville de *Neuf-Brisach*, place considérable et très-forte. Elle a été fortifiée par le célèbre Vauban, qui en a fait la place la plus régulière qu'il y ait en France. L'inégalité du terrain n'a mis aucun obstacle à l'exécution des plans et des projets de cet habile ingénieur. La place, qui est au milieu de

de la ville même, est plantée d'arbres, et offre un aspect agréable. On y arrive par quatre rues, qui répondent chacune à autant de portes. France.

Keisersberg fut bâtie en même temps que Colmar, à deux lieues de laquelle elle est située, sur une hauteur, dans la contrée de l'Alsace la plus fertile en vin. Il y a au pied des Vosges un petit canton qui comprend deux vallées. La petite ville de Sainte-Marie-aux-Mines, a emprunté son nom de ce qu'effectivement on trouve dans ces deux vallées, non-seulement des mines de fer, mais encore d'argent, de cuivre et de plomb. Auprès de ces mines il y a des manufactures de fer-blanc d'un grand produit. Les immenses forêts qui se trouvent tant sur les montagnes des Vosges que dans les vallées de l'Alsace, qui sont au pied, fournissent abondamment de quoi entretenir les nombreuses forges de ce canton.

La dernière ville que l'on trouve dans la haute Alsace, en s'avançant vers Strasbourg, est *Schelestat*, qui était la troisième des dix villes impériales de la province. Elle est sur la rivière d'Ill, qui la traverse, et fournit de l'eau à ses fossés. Cette ville n'est pas

France.

grande ; mais elle est jolie, et renferme environ cinq mille habitans.

La basse Alsace est, sans contredit, la partie la plus étendue, la plus riche et la plus belle de toute la province : c'est là aussi qu'est bâtie la capitale.

On entre dans Strasbourg par neuf portes. Cette ville renferme aujourd'hui près de cinquante mille habitans. Il s'en faut bien que la population y ait jamais été aussi nombreuse. Les maisons particulières étaient presque toutes de bois, aujourd'hui elles sont presque toutes de pierre. On n'y voyait anciennement qu'un petit nombre de rues larges, actuellement il y en a un plus grand nombre.

La principale église de cette ville a toujours été la cathédrale, qui fut fondée sous le règne de Dagobert. Il ne reste plus rien de cette construction : mais on prétend que le chœur est du temps de Charlemagne. La nef fut parfaitement rétablie au troisième siècle, ainsi que le portail ; à l'exception du clocher, qui ne fut fini que vers le milieu du quatrième siècle, et la belle horloge qu'on y admire encore, fut finie en 1574.

Les quatre hôpitaux qu'on voit dans cette ville méritent d'être remarqués. Le premier

est celui des bourgeois. Il est ancien, mais riche et magnifique à certains égards. On admire le bel ordre qui règne dans l'administration et le service. On y goûte, dit-on, du vin gardé et enregistré même sur les registres de la ville depuis plus d'un siècle : on y conserve aussi des grains depuis plus de cent trente ans, et dont on fait quelquefois du pain, pour en faire goûter par curiosité à des personnes de distinction. Le second hôpital, est l'hôpital militaire. Les deux autres sont ceux des orphelins et des enfans trouvés, aussi bien soignés que les premiers. France.

Entre les bâtimens civils de la ville, on en trouve d'anciens, et beaucoup plus de modernes. Ces derniers ne subsistent que depuis la conquête. Du nombre des autres, est l'arsenal, qui du temps que la ville était libre et impériale, méritait déjà l'attention des voyageurs. Il y a à Strasbourg des manufactures considérables dont le commerce est très-étendu. Les dehors de la ville sont agréables, et embellis par un grand nombre de maisons de campagne et de belles promenades. Celle que l'on appelle l'*Arbre-vert*, est remarquable, en ce qu'on peut placer à l'ombre de cet arbre plus de vingt

France.

tables à quatre couverts chacune. Plus de cent personnes peuvent y être commodément, et y danser même en rond à la manière du pays.

Le costume des femmes Strasbourgeoises est singulier. D'abord, il paraît ridicule; mais bientôt l'œil s'y fait, et l'on croit y trouver quelque grâce. La propreté en fait les premiers charmes. Les filles seules y portent des tresses. Une fois mariées, elles n'en ont plus le droit. Je ne sais par quelles raisons ces tresses sont un emblême de la virginité; mais il n'est pas sans exemple que les filles en corps aient coupé les tresses de quelques-unes de leurs camarades convaincues de faiblesses. Les femmes luthériennes semblent avoir adopté le noir pour leur couleur favorite.

La ville d'*Haguenau*, située au nord de Strasbourg, sur la rivière de Motter, qui la traverse, a une origine ancienne, puisqu'elle reconnaît pour son fondateur l'empereur Frédéric, dit *Barberousse*. Elle était une des dix villes libres et impériales de l'Alsace. Cette ville ne renferme pas trois mille habitans. Depuis le traité de Munster, les Autrichiens l'ont assiégée deux fois. Le dernier siège qu'ils en firent en 1705,

fut marqué par un événement aussi hardi que singulier. Au bout de neuf jours de tranchée ouverte, le gouverneur de cette ville trouva le secret de s'évader avec sa garnison : les ennemis, après sa fuite, y entrèrent sans obstacle ; mais peu de jours après, l'habile gouverneur, revenant lui-même sur ses pas avec sa garnison renforcée, les assiégea à son tour, et força près de trois mille hommes qui s'y trouvaient, à se rendre prisonniers de guerre. France.

La ville de *Weissembourg*, située à l'extrémité septentrionale de l'Alsace, sur la rivière de *Lauter* qui la traverse, ne renferme pas aujourd'hui plus de treize cents habitans. La faiblesse de ses fortifications a été cause qu'elle a été souvent pillée et ravagée pendant les guerres. Les vins des environs sont assez bons, et font l'objet du plus grand commerce de cette ville.

La dernière des dix villes impériales qui composaient la préfecture d'Haguenau, est *Landau*. Elle est à quatre lieues du Rhin, dans une plaine fertile, et ne contient qu'environ quatre mille habitans, dont la moitié sont luthériens, et l'autre moitié catholiques.

La grande considération dont jouit actuellement cette ville, vient de ses fortifi-

France.

cations. Louis XIV s'en étant emparé en 1673, chargea Vauban de la fortifier, et cet ingénieur en fit une des plus fortes places de l'Europe.

Villers, *Obernheim*, *Rosheim*, n'ont rien offert de piquant à notre curiosité, que quelques manufactures d'armes blanches. Leur territoire nous a paru riche en pâturages, et l'on y voit de nombreux troupeaux.

Le climat n'est pas également sain dans [illegible]s cantons. Le fort Louis est sujet à des vapeurs fébrifères qui rendent cette garnison funeste aux troupes. Les eaux minérales de *Soulz* ont quelque réputation. Ce petit bourg possède une mine de bitume extrêmement féconde, dont on doit la découverte à un naturaliste. La blancheur des eaux d'une fontaine le frappa : il en soupçonna la cause, et fit creuser aux environs. Le succès récompensa ses soins, et la mine fut trouvée.

La petite ville de *Saverne*, située à six lieues de Strasbourg, au pied des montagnes des Vosges, sur la rivière de *Soor*, dans un pays fertile en vin et fort agréable, était le principal domaine des évêques de Strasbourg. Ils y avaient un magnifique

palais. Ce château est entouré de fossés revêtus, qui ont six à sept toises de largeur, sur quinze de profondeur. L'architecture, la sculpture, les peintures, les ameublemens, tout y est de la plus grande magnificence. Au bas du château est un grand et beau jardin qui se prolonge le long de la rivière de Soor, l'espace d'environ une lieue. Il est rempli de vergers, de très-belles allées, de cabinets de verdure très-curieux, de statues de la plus grande beauté, de ponts volans, pour communiquer à travers les canaux qui y sont bien ménagés, de lacs et d'étangs fort poissonneux, et bordés d'ailleurs par de belles maisons de campagne et des villages fort agréables. France.

Le premier pays que j'aie été à portée de voir, en sortant de l'Alsace, est la Lorraine. La surface de ce pays est mêlée de plaines, de coteaux et de montagnes, dont les principales sont celles des Vosges, qui s'étendent depuis l'Alsace jusqu'aux confins de la Champagne. L'air y est généralement un peu épais, cependant bon et pur, mais presque par-tout plus froid que chaud, et toujours en proportion de la distance des Vosges, couvertes de neige une grande partie de l'année. Ces montagnes sont remar-

France.

quables par des bois de toute espèce, et par des pâturages où l'on nourrit beaucoup de bestiaux. Le terroir des plaines et des coteaux est fertile en grains, en fruits et en assez bons vins. Tout le pays, au reste, est peuplé de gibier, et les rivières, ainsi que les étangs abondent en excellent poisson.

Le bailliage le plus septentrional de cette partie de la Lorraine, qu'on appele *Allemande*, est celui de *Schauenbourg*, qui tire son nom d'un château ruiné, dont on aperçoit encore quelques restes sur une montagne, au milieu des bois et des broussailles. Ce bailliage, où le français n'est presque entendu nulle part, est, de tout côté, frontière de différens pays de l'Empire. Il ne renferme d'ailleurs aucun lieu remarquable. Le terrain, arrosé seulement de quelques ruisseaux, est partout sec, stérile, sauvage et montagneux.

Le bailliage de *Bousonville* est divisé en deux parties par la rivière de Sarre. Il ne renferme que des villages. La Sarre traverse en entier le bailliage de Sarguemines. Il est fertile en grains, mais la plus grande partie est en bois et en pâturages. Depuis quelques années on s'y est familiarisé avec la langue française. A deux ou trois lieues

de Sarguemines est un village près duquel on trouve des vestiges d'un camp romain et des médailles. France.

Le bailliage de *Bitche* ne tient à la Lorraine que par celui de Sarguemines, et confine à la basse Alsace et au duché des Deux-Ponts, communiquant à ces divers cantons par de belles chaussées nouvellement faites; on y trouve beaucoup de forêts. Il produit d'excellentes pommes de terre qui font la nourriture ordinaire des habitans.

Bitche est peu considérable. On voit hors des murs, auprès d'une tuilerie, une grosse pierre, appelée la *Main-du-Prince*, et sur laquelle effectivement est l'empreinte d'une main; à cent pas plus loin on voit une autre grosse pierre qui représente un corps d'homme. La tradition du pays veut que ce soient les monumens de l'aventure funeste d'un prince qui fut dévoré en cet endroit par les bêtes féroces.

La petite ville de *Marsal* est située au milieu d'un grand marais qui la défend, mais qui en rend l'air malsain. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est le briquetage qui est au fond du marais, sur lequel cette ville est bâtie. On le trouve à dix ou douze toises, en quelques endroits, et plus bas en bien

France.

d'autres, en s'enfonçant dans les bourbes du marais. Ce briquetage est un lit de briques cuites qui ont été posées à plat, sans mortier ni chaux, et sans autre liaison que la vase, qui s'est tellement insinuée entre ces briques, que ce n'est plus qu'une masse très-dure, et presque aussi ferme qu'une voûte. Par succession de temps, il s'est formé un second marais sur ce briquetage, qui paraît avoir été construit très-anciennement pour consolider ce terrain marécageux. Cet ouvrage et les marais, au travers desquels coule la rivière de Seille, s'étendent plus de cent mille toises autour de Marsal.

Les salines de cette contrée sont un des grands avantages de son territoire. Celles de *Dieuse*, de *Vic*, de *Château-Salins*, sont les plus renommées. Le procédé pour faire le sel n'est pas le même partout. Ici, à l'aide d'une pompe que des chevaux font mouvoir, l'eau monte des puits profonds où la nature a caché les sources d'eau salée. Elle tombe dans un réservoir, d'où elle coule dans une sorte de cuve, sous laquelle brûle, pendant vingt-quatre heures, un grand feu, à raison de dix cordes de bois pour six pouces d'eau. Dans d'autres endroits, le sel se fait dans des bâtimens longs, disposés en forme

de halles. Dans le bas est un réservoir, au-dessus est un plancher percé à jour; au-dessus du plancher on entasse des fagots jusqu'au toit du bâtiment. L'eau, élevée à cette hauteur au moyen des pompes, tombe sur ces fagots, et filtre à travers : l'air fait évaporer l'eau douce, et le sel tombe dans le réservoir. France.

Le bailliage le plus étendu de ce pays est celui de Saint-Diez. Cette ville est située dans un vallon agréable et fertile sur les bords de la Meurthe. Ses pâturages passent pour être excellens, et ses environs sont rians. La cathédrale de Saint-Diez est d'une antiquité imposante et respectable.

Le bailliage de *Bruyères*, qui touche, du côté de l'orient, à celui dont je viens de parler, n'est pas d'une grande étendue. Le chef-lieu n'est qu'une petite ville. Le village de *Champs* en est éloigné d'une demi-lieue. On prétend que Charlemagne et son fils Louis le Débonnaire y avaient un palais, et y venaient souvent chasser. Plusieurs chartes et diplomes de ces temps-là en sont datés.

Le bailliage d'Epinal y confine du côté de l'orient. La ville de ce nom est la ville la plus considérable et la plus commerçante des Vosges. Cependant on n'y compte pas

France.

trois mille habitans. La Moselle la traverse. Au sud du bailliage d'Epinal est celui de Remiremont, c'est le plus étendu du pays des Vosges, et un des plus vastes de toute la Touraine. La Meselle qui y prend sa source, y reçoit la Vologne et plusieurs grands ruisseaux. La ville de Remiremont, située sur la rive gauche de la Moselle, au milieu des montagnes dont le vallon est fertile, n'est pas bien grande, et doit son origine à son abbaye de chanoinesses.

A l'extrémité septentrionale du bailliage, est la terre de *Fontenois*, qui appartenait à la maison de Croy, et l'on voit encore sur les cheminées du château : *J'aime qui m'aime, vive Croy.*

On remarque enfin dans ce bailliage trois endroits fameux par leurs eaux minérales. Le premier est Plombières, à deux lieues de Remiremont ; il est situé au milieu des montagnes, dans un pays sauvage et agreste, qui présente pourtant quelques points de vue agréables. Les différentes sources de ces eaux sont distinguées en chaudes, froides et savonneuses. Ces qualités les rendent propres à guérir différentes sortes de maladies, ce qui fait qu'elles sont très-fréquentées.

Le second lieu connu par ses eaux est

le bourg de *Bain*, à trois lieues de *Plombières*. Ces eaux avaient été long-temps abandonnées. Quand on a voulu recommencer à en faire usage et travailler à dégager la source, on a trouvé des traces d'antiquité, qui ne laissent aucun lieu de douter qu'elle n'ait été connue des Romains du temps d'Auguste. France.

A sept lieues de Plombières, et à cinq de Remiremont est le village de *Bussang*, dont les eaux ont une certaine réputation; mais on les prend peu sur les lieux; on les transporte à Plombières même, où on les boit à la fin de chaque saison des eaux, parce qu'elles sont laxatives et purgatives.

Au nord est le bailliage de *Mirecourt:* cette ville, située sur la rivière du Melon, doit, dit-on, s'appeler en latin, *Mons-Mercurii*, parce qu'il y avait anciennement un temple dédié à Mercure, mais on n'en voit aucun reste. Elle est petite, assez mal bâtie, et n'offre aucun monument digne de fixer l'attention. Ses environs sont assez cultivés. Son commerce consiste en dentelles, mais principalement en violons et en ces sortes d'orgues à cylindre que les montreurs de lanternes magiques font entendre pendant les nuits. Le nombre prodigieux de violons qui sortent des factures de Mire-

court, n'en prouve pas la bonne qualité. Ils sont sans réputation parmi les virtuoses, et l'Italie, à cet égard, a conservé la prépondérance sur la France.

France.

En se promenant dans Mirecourt, l'après-dînée, on croirait que cette ville n'est habitée que par des femmes. Elles sont toutes à leur porte, occupées à tresser leurs dentelles sur des coussins; tandis que les hommes, dans l'intérieur des maisons, travaillent à la facture des instrumens de musique. Cette habitude donne à cette ville une physionomie particulière. C'est dans un village de ce voisinage, nommé *Chamagne*, que naquit Claude Gelée, fameux peintre, connu sous le nom de *Claude Lorrain*, qui a excellé dans le paysage.

Le bailliage de *Lunéville*, situé à l'orient de ce dernier, est d'une grande étendue, et traversé par quatre rivières qui sont la Mortagne, la Meurthe, la Verouse et le Saron. On prétend que cette ville est fort ancienne, et qu'elle tire son nom d'un temple de Diane, ou la Lune, qui était placée sur la montagne de Léomont, à peu de distance de Lunéville: on ne voit aucune trace de cet édifice; mais on trouve à Léomont et aux environs, des médailles qui semblent

l'indiquer, et l'on montre encore une fontaine qu'on dit avoir été consacrée à Diane. L'église en était obscure et mal bâtie, lorsqu'en 1745, elle fut démolie et replacée au centre de la ville. L'édifice moderne est vaste et bien bâti, On y voit la sépulture de l'illustre marquise du Châtelet, morte à Lunéville en 1749. France.

Le bailliage de Nanci, dont le district était autrefois bien plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui, est traversé par la Meurthe, resserré entre la Seille et la Moselle. La ville de Nanci, qui en est le chef-lieu, est la capitale de la Lorraine. Elle est située sur la Meurthe, au pied d'une montagne, dans une plaine agréable et fertile, à dix lieues de Metz. Cette ville est au rang des belles cités de l'empire. C'est sous le règne de Léopold, et pendant le séjour que le roi Stanislas a fait en Lorraine, qu'elle a pris le degré de splendeur où on la voit aujourd'hui.

Ce que l'on appelle la Ville vieille, est un amas confus de maisons sans goût et sans achitecture, séparées par des rues étroites, tortueuses et malsaines. C'est cependant dans ce quartier que la majeure

France.

partie des seigneurs lorrains avaient leurs hôtels.

Tout ce qu'on appelle Ville neuve à Nancy, est magnifique: les rues et les places y sont surtout de la plus grande majesté. Rien n'est plus élégant, plus frais, plus flatteur à l'œil que l'espèce de rue appelée la Carrière, qu'une allée d'arbres ombrage, que des bâtimens d'architecture uniforme prolongent, qu'un arc de triomphe ouvre, que l'hôtel du gouvernement termine, et d'où l'on sort par deux colonnades, dont l'une communique à la ville vieille, et l'autre à une promenade dite la Pepinière, la plus belle que l'on puisse trouver dans l'enceinte d'une ville.

La place royale est d'une beauté plus sévère: la maison commune, l'un des plus beaux édifices qu'il y ait en France, occupe l'une des faces. Les deux façades latérales, coupées dans leur centre par deux rues immenses, dont les extrémités aboutissent à deux portes de la ville, bâties en arc de triomphe, forment quatre pavillons carrés. L'hôtel des douanes, celui de l'intendance, celui de la comédie, et le quatrième, occupé par des particuliers, composent ces deux faces latérales. La face opposée à la maison

maison commune, est formée de maisons uniformes, mais plus basses, pour laisser voir dans toute sa grâce l'arc de triomphe dont nous avons déjà parlé, qui communique à la Carrière. Quatre grilles, du dessin le plus noble, accompagnées de fontaines en bronze et en rocailles, forment les quatre angles. France.

Les casernes sont magnifiques, l'hôpital est beau, les portes dites *Royale*, *Stainville*, *Ste.-Catherine* et *St.-Pierre* sont d'un beau style. Les autres édifices, tels que les églises, par exemple, n'ont rien de remarquable. Nanci n'est pas du nombre des villes anciennes. Avant le douzième siècle elle n'était pas connue. Elle tire son origine première d'un château appartenant à un seigneur nommé *Dragon*, et acquis par un duc de Lorraine. Successivement quelques maisons s'élevèrent autour de la maison des ducs; ils firent bâtir sur la Meurthe un pont que l'on voit encore, et qui ouvrit les communications avec la Lorraine allemande; et insensiblement une ville se forma. La nécessité de repousser la guerre la fit fortifier plusieurs fois, et plusieurs fois aussi la nécessité de conclure la paix, la fit démanteler: aujourd'hui il ne

France. lui reste plus pour défense que deux mauvaises tours, appelées citadelles. Toute la ville neuve, et principalement le faubourg Saint-Pierre, qui est d'une étendue immense, sont de la création de Stanislas. C'est au bout de ce faubourg, qu'on voit, dans une église, le mausolée de ce roi. C'est un chef-d'œuvre de Girardon.

A trois quarts de lieues de Nanci, est la *Malgrange*, qui était un petit château ou maison de plaisance, qu'avait fait bâtir Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, et première femme du duc de Lorraine. Comme elle persista toujours dans la religion protestante, on la lui laissa exercer librement dans cette retraite, qu'elle avait nommée *Sans-Souci*. En 1711, le duc Léopold y fit bâtir un château plus considérable, mais qui n'a pas été achevé. Le roi Stanislas en a fait élever un autre en 1738, d'une médiocre grandeur et très-agréable, d'autant plus que la situation en est charmante.

Le bailliage de *Commercy*, borné à l'occident par le duché de Bar, est traversé par la Meuse. Le pays en général est riche. Il y a de grandes forêts, des étangs poissonneux, des forges.

La ville de *Commercy* tire son nom de

commarchia, c'est-à-dire, *marche frontière*, parce qu'effectivement elle est entre la Lorraine et le Barrois, sur la rive gauche de la Meuse, dont le canal vient baigner les murs de la ville et du château. A la mort de Léopold, arrivée en 1729, Commercy fut assigné à la duchesse douairière, sa veuve, sœur du duc d'Orléans, régent du royaume de France, pour lui servir de douaire et d'habitation. Cette princesse jouit en toute souveraineté de Commercy, dont elle augmenta et embellit encore le château, ainsi que la ville. Elle mourut en 1744: et le roi Stanislas en ayant alors pris possession, acheva de faire un lieu de délices du château haut et des environs. France.

Je ne fais ici mention du petit bourg de *Vignot*, fermé de murailles, et situé au pied d'un coteau, à droite de la Meuse, que parce qu'il a donné naissance à Thiriat, qui construisit la fameuse digue du siège de la Rochelle.

La ville de *Pont-à-Mousson*, située sur la Moselle, tire son nom d'un pont qu'elle a sur cette rivière, et de la montagne de Mousson, qui la domine. Dans son état le plus florissant, elle contenait jusqu'à seize mille habitans, mais elle n'en a pas à présent

France.

la moitié. Du reste elle a encore ses anciennes murailles, flanquées de tours; mais à cela près, elle n'a jamais été bien forte, elle n'a pas été exposée à être rasée, comme tant d'autres villes de la Lorraine.

La montagne de *Mousson* paraît avoir été fameuse dans l'antiquité. Plusieurs médailles, et quelques autres monumens que l'on trouve encore sur cette montagne très-élevée, et d'où l'on a une très-belle vue, prouvent qu'il y avait autrefois un temple dédié à Jupiter. Depuis cette époque, il y a eu une forteresse, dont on voit encore les ruines.

Non loin de Pont-à-Mousson coulent trois fontaines d'eaux minérales, qu'on a cherché, en différens temps, à mettre en vogue. Mais elles ne sont utiles qu'aux gens du pays, qui en boivent pour se guérir des fièvres intermittentes.

Le duché de Bar faisait partie de la Lorraine. L'air y est un peu froid et épais, mais bon. C'est un pays mêlé de montagnes, de collines et de plaines. Il y a beaucoup de bois, et d'excellens pâturages. Il renferme aussi, en divers endroits, des mines de fer et d'autres métaux.

Bar-le-Duc est une jolie ville, qui s'élève

en amphithéâtre, et est arrosée par l'*Orney*, petite rivière qui descend de la Champagne. Elle est peuplée d'environ huit mille habitans. Des vestiges de monumens prouvent que les Romains ont été maîtres de ce pays. Si dans les conquêtes de Clovis il n'est point fait mention de Bar, c'est qu'il n'existait pas, puisqu'il ne date que de l'origine de la troisième race. Les confitures de Bar-le-Duc sont un grand article de commerce de cette ville. C'est une de ces branches de l'industrie que l'Europe doit à la découverte du sucre. Avant celle de l'Amérique, on ne faisait usage que du miel.

France.

La ville du Barrois, la plus considérable après la capitale, est *Ligny*. Elle est agréablement située dans un beau vallon, sur la rive gauche de l'Ornain, bien bâtie, bien percée, entourée de murs, et renfermant près de deux mille habitans. L'église de Ligny offre un grand nombre d'anciens monumens des seigneurs de Luxembourg, entre autres ceux d'Antoine de Luxembourg et de Marguerite de Savoie, son épouse, dont les figures sont d'albâtre et très-belles. Le grand maréchal de Luxembourg y est inhumé.

A un quart de lieue de Bar-le-Duc est le

France. village de Longeville, qui donne son nom à un canton de vignes dont le vin est très-estimé.

Naix, à une lieue de Ligny, n'est à présent qu'un village. C'était, du temps des Romains, une ville considérable, nommée *Nasium*. Elle est marquée sur tous les anciens itinéraires. Quand on fouille aux environs, on y trouve des médailles, des statues et d'autres monumens d'antiquité romaine.

Nous n'avons quitté Bar-le-Duc que pour nous rendre à *Saint-Mihiel*. Cette ville est située sur la rive gauche de la Meuse, dans un vallon environné de montagnes. Elle a cinq à six mille habitans. Son territoire est fertile en grains, en fourrages, et même en vins.

En sortant de ce bailliage, du côté du nord-est, on entre dans celui de *Bricy*, dont le chef-lieu, situé dans une gorge, entre plusieurs coteaux, est une ville ancienne, mais actuellement peu considérable. Il y a un château, autour duquel on prétend voir les traces d'un ancien camp romain.

Nous n'étions pas éloignés de Metz, où nous voulions faire quelque séjour. Les principales rivières qui arrosent tout le pays des trois évêchés sont la Meuse, la Moselle,

la Meurthe, l'Orne, la Sarre, la Seille, etc. Le climat y est, en général, assez tempéré, mais plus froid que chaud, surtout vers le nord, du côté des Ardennes. On fait monter le nombre des habitans de cette petite province à deux cent quarante ou cinquante mille. France.

Metz est comptée parmi les plus anciennes villes de l'Europe. C'est une des villes, suivant *Tacite*, dans lesquelles les troupes romaines se réfugièrent, lorsqu'elles eurent été repoussées par les Bataves, que commandait un général, nommé *Civilis*, c'était au premier siècle de l'ère chrétienne. Quelque temps après, les soldats de Vitellius massacrèrent quatre mille habitans de cette ville, ce qui suppose qu'elle était grande et peuplée. Il est dit dans la notice de l'empire, écrite à la fin du troisième siècle, qu'elle contenait des manufactures d'armes et d'habits propres aux troupes romaines, ainsi qu'un lieu d'exercice pour les jeunes soldats; ce qui prouve qu'il y avait habituellement des légions qui y campaient et y logeaient.

Cette ville était, au temps dont je parle, entourée de bonnes et fortes murailles, et avait sept portes. Au milieu de son enceinte

France. était un temple dédié à Jupiter. Des inscriptions trouvées de nos jours, prouvent aussi qu'il y avait un temple dédié au dieu Sylvain, un autre à Apollon, un autre à Diane, un autre enfin dédié aux grandes Déesses ou Déesses mères.

On attribue à Drusus, neveu d'Auguste, la construction d'un superbe aqueduc dont on voit encore des débris à deux lieues de là, dans un endroit nommé le *Pont-de-Joui*. Les arches avaient soixante pieds de haut, et cet aqueduc, parcourant un espace de terrain de trois lieues, portait dans Metz les eaux de Gorze.

On a trouvé aussi à Metz des restes de thermes ou bains publics, et de nos jours on s'est convaincu qu'il y avait eu autrefois un amphithéâtre. Plusieurs inscriptions et épitaphes ne laissent non plus aucun lieu de douter qu'il n'y eût dans cette ville des magistrats de toute espèce, décemvirs, tribuns, prêteurs, préfets, etc.

Toutes les anciennes chroniques rapportent qu'en l'année 1374, la ville de Metz fut affligée d'une maladie épidémique d'une espèce singulière. On l'appelait communément la *danse de St.-Jean*. Ceux qui étaient attaqués de cette frénésie, se mettaient

tout à coup à danser violemment, et voulaient forcer les autres à en faire autant. On vit alors, dit la chronique de Metz, certains vers, qu'on attribue à Lemaire, toutes sortes de gens danser : France.

Le prêtre en faisant son service,
Le juge séant en justice,
Le laboureur en son labeur,
Dansaient, sautaient, mais en douleur.
Fût-ce en dormant, fût-ce en veillant,
Fût-ce le pauvre ou le vaillant,
Ou plus ou moins à l'aventure,
Grand fut le mal des créatures.
Dans la ville il y eut des danseurs,
Tant grands que petits, quinze cents.

Comme la ville était en interdit, bien des gens crurent que c'était une possession du démon. Je ne dois pas oublier de dire ici qu'en 1436, parut à Metz une fille ou femme, qui prétendait être la fameuse pucelle Jeanne d'Arc, que l'on croyait généralement avoir été brûlée à Rouen. La réalité de cette apparition est un problême historique, non encore éclairci. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette pucelle, vraie ou prétendue, épousa quelques années après un chevalier nommé *Robert des Armoises*, avec lequel elle vint demeurer à Metz.

Cette ville, peuplée d'environ trente-six

France.

mille habitans, peut être regardée comme une ville de la France du second ordre. On y entre par sept portes, qui existaient déjà il y a deux cents ans. Au seizième siècle, la ville était déjà une place très-forte, puisqu'elle résista à une grosse armée, commandée par Charles-Quint. Mais indépendamment de la citadelle, qui a été bâtie en 1562, il y a depuis 1730, une ville neuve entourée de fortifications : elle renferme de nouvelles églises, d'assez beaux bâtimens, qui servent de casernes et de magasins, et un hôpital militaire.

La cathédrale de Metz ne fut finie, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, qu'en 1521. Elle a trois cent soixante treize pieds de longueur, et cent trente-trois de hauteur, et cinquante de largeur. Tout l'édifice est soutenu par trente-quatre colonnes, de neuf pieds de diamètre : l'architecture, quoique gothique, en est belle et délicate. La voûte du chœur, surtout, passe pour être un morceau hardi. L'église est fort claire, quoique les vitrages soient peints. L'une des deux tours achevée en 1381, est toute de pierre, bien sculptée et percée à jour. Elle a trois cent soixante-treize pieds de haut.

Parmi les édifices modernes de Metz, on

admire celui du gouvernement, qui est vaste, noble et avantageusement situé. Le jardin qu'on nomme communément *Jardin Bouflers*, est public. Il y a d'ailleurs dans cette ville des promenades, les remparts étant bien plantés, ainsi que l'esplanade. L'intendance, bâtie en 1739, et la salle des spectacles, commencée en 1750, méritent l'attention des voyageurs. France.

Le pays ou frontières de la *Sarre*, à quelques lieues de Metz, ne contient d'intéressant que les deux villes de *Sarrebourg* et de *Sarre-Louis*. La rivière de Sarre, qui prend sa source dans les montagnes des Vosges, sur les frontières d'Alsace, a un assez long cours dans la Lorraine, sans offrir sur ses bords aucun lieu remarquable, jusqu'à ce qu'on arrive à Sarrebourg, où elle n'est même pas encore navigable.

Au sortir de cette ville, cette rivière passe dans la Lorraine allemande, à *Fenestrange*, à *Sarthe*, où elle commence à être navigable, et arrive enfin à Sarre-Louis. Cette dernière place n'existait pas au seizième siècle, car Louis XIV n'en fit jeter les fondemens qu'en 1680. Elle fut achevée en quatre ou cinq ans. Les premières

France. fortifications en furent dirigées par Choisy, habile ingénieur. On prétend que Louis XIV lui donna carte blanche, pour qu'il rendît cette place aussi forte qu'il serait possible, Choisy remplit parfaitement les vues du monarque. Le célèbre Vauban ne put qu'ajouter quelques nouvelles pièces à celles qui rendaient déjà cette place redoutable. Elle est entourée d'un double fossé, et l'on peut même établir une inondation par-delà.

Le Luxembourg français n'appartient à la France que depuis le traité des Pyrénées. Le principal endroit de ce canton est Thionville, petite ville sur le bord de la Moselle. La beauté de sa situation invita les rois d'Austrasie à y faire souvent leur séjour dans un château dont il ne reste plus de vestiges. On y passe la Moselle sur un pont, à la tête duquel est un ouvrage à corne qui en défend l'entrée. Ce pont est de charpente sur des piles de pierre, parmi lesquelles il y en a qui sont éloignées de soixante pieds l'une de l'autre. On faisait venir des montagnes des Vosges des poutres de sapin de cette longueur; mais la difficulté d'en trouver, et celle de les faire transporter, firent imaginer le secret de faire des poutres de cette longueur de trois pièces de chêne. Ce

pont mérite l'attention de ceux qui se connaissent en mécanique. France.

Montmédi, sur la rivière de Chier, est une place formée de deux différentes villes, la haute et la basse. Les dedans sont des plus irréguliers, les rues étroites et mal alignées. L'enceinte est composée d'une muraille et de huit bastions qui sont du chevalier Deville. Elle est entourée d'un fossé, où sont placées six-demi-lunes, entre lesquelles on en trouve quelques-unes d'une bonne construction, et de l'invention du maréchal de Vauban.

La petite ville de Longwy fut assurée à la France par les traités de Nimègue et de Riswick. Louis XIV la fit fortifier par le maréchal de Vauban, qui en fit une place très-forte. Les rues sont droites et larges, et la place d'armes est entourée de beaux bâtimens relatifs au service militaire. Dans le milieu est un puits d'une extrême profondeur, qui fournit de l'eau à la garnison et aux habitans. Ces derniers sont au nombre de quinze cents seulement, et font quelque commerce fondé sur quelques manufactures de chapeaux et de bonneterie.

En revenant sur nos pas, nous avons vu Verdun, ville assise sur la Meuse qui la

traverse. Les îles que forme ce fleuve rendent ses dehors charmans ; elle est ancienne, et quoiqu'elle soit jolie, elle offre peu de monumens qui méritent l'attention du voyageur. Mais on a trouvé dans les villages voisins, sur la Meuse, des vestiges d'un camp romain, des sépulcres antiques, des médailles des empereurs Antonin, Marc-Aurele, Posthume, Carus et Probus : enfin, des statues de divinités payennes, particulièrement de Sylvain, dieu des forêts, et de Priape, dieu des jardins.

France.

On compte actuellement dans la ville de Verdun plus de huit mille habitans. L'ancienne enceinte est composée de fortes murailles, renforcées de grosses tours. Le maréchal de Vauban augmenta les fortifications, tant de la ville que de la citadelle, et rendit l'une et l'autre assez fortes. Mais ces fortifications sont aujourd'hui fort négligées; les remparts plantés d'arbres, sont du moins une belle promenade.

L'acte par lequel les enfans de Louis le Débonnaire partagèrent la monarchie française, se passa à Verdun, et rend cette ville célèbre dans l'histoire. Son commerce consiste dans quelques manufactures d'étoffes, principalement de serges, qui ont assez de

réputation. Mais ce qui est encore plus renommé, ce sont les confitures, les dragées et surtout les anis, dont il se fait des envois considérables dans toute l'Europe. Le territoire des environs produit une si grande quantité de vin, qu'on en recueille plus de vingt-cinq mille mesures; mais la consommation s'en fait dans le pays. France.

Toul nous a présenté le même intérêt: c'est une jolie ville, située sur la Moselle, dans un vallon aussi agréable que fertile. Ceux qui lui donnent pour fondateur *Tullus Hostilius*, roi de Rome, ont été égarés par la ressemblance de nom et le désir de reculer l'antiquité de cette ville. Il est cependant très-certain qu'elle était, du temps de César, la capitale des *Leuci*, peuples Belges, dont le pays était vaste et étendu. Elle est nommée *Tullo Leucorum*, dans la notice des villes de l'empire, composée sous Honorius.

Pendant tout le temps qu'elle resta sous la domination des Romains, elle fut régie par des préteurs, gouverneurs ou préfets. Tout ce que l'on peut dire, c'est que Toul est au nombre des villes dont l'origine s'est perdue dans la nuit des temps. Elle n'a point de monumens dignes de fixer l'atten-

France.

tion des voyageurs. Sa cathédrale est gothique, vaste, mais sans ornement, ni majesté. C'est un énorme amas de pierres, et voilà tout. Au reste, on y compte en tout environ six mille habitans. Le commerce y consiste principalement en toiles.

Une petite partie du Toulois touche à la Champagne, et c'est par là que je suis entré dans cette dernière province. La première ville de Champagne, dont César fasse mention dans ses commentaires, c'est Langres; ce grand conquérant l'assiégea et la prit. Dès qu'elle lui fut soumise, il la traita bien; et l'on a trouvé au dix-septième siècle, une statue de marbre blanc que les Langrois lui firent ériger. A l'exemple de Langres, Reims se rendit au vainqueur. Les Romains firent de ces deux villes deux points d'appui qui leur aidèrent à conquérir le reste des Gaules. Ils y joignirent ensuite Troyes et Châlons; ce furent là les premières métropoles.

Quand les Barbares voulurent, à leur tour, chasser les Romains des Gaules, ce fut aussi par la Champagne qu'ils y pénétrèrent. Il se donna plusieurs batailles, dont l'une près de Langres, sous le règne de Constantin, et dans laquelle les Allemands

mands et les Bourguignons furent repoussés.

France.

Quoique le climat de la Champagne soit un peu plus froid que tempéré, on peut cependant dire, qu'en général, il est doux. Le terrain uni offre de vastes plaines, et quelques montagnes seulement qui sont peu considérables. Il est très-abondant en bois, en pâturages, et en excellens vins rouges et blancs. On prétend que les meilleures vignes, surtout celles de la délicieuse côte de Rheims, sont originaires de l'Hermitage, en Dauphiné; le cardinal de Tournon ayant fait présent aux habitans de cette ville, de plusieurs milliers de ceps de ce plant.

Les Champenois sont doux, civils, laborieux, bons soldats. Les accuser d'être simples, c'est confondre, bien à tort, la simplicité avec la franchise, la candeur et la bonté de caractère.

Ce pays a d'autant plus besoin de communications faciles, que la qualité des productions qui pourraient l'enrichir est pesante et d'un transport difficile et dispendieux. Des bois de la plus belle et de la meilleure qualité, des mines de fer considérables, et des carrières d'où l'on extrait un nombre prodigieux de meules de mou-

France.

lins, voilà ce qui ferait entrer des sommes immenses dans son sein, si l'on ouvrait des canaux qui fissent parvenir, les uns aux villes, et les autres dans les parties de la France où l'on est forcé de se les procurer à grands frais, sans aucun avantage pour le sol qui les fournit, puisque les dépenses du transport absorbent les deux tiers du bénéfice.

On y recueille également d'excellens grains, des chanvres, des pois, des laines, des vins; mais ceux du Bassigni, où nous sommes entrés, sont de la moindre qualité. Chaumont en est le chef-lieu. Cette ville est peu ancienne. Elle fut d'abord une maison de plaisance des anciens comtes de Champagne, et portait le nom de *Haute-Feuille*. Louis XII la fit entourer de murailles; François I.er et Henri II y ajoutèrent quelques bastions et un large fossé. Mais, de toutes ces défenses, il ne reste plus que quelques ruines, et Chaumont est maintenant une ville ouverte.

Située sur une hauteur, entre la petite rivière de la Suize et la Marne, elle se présente agréablement à l'œil, et se dessine en amphithéâtre sur le penchant de la colline. Ses rues sont étroites, et elle n'est

pas agréablement bâtie; mais elle jouit d'un air pur et salubre, et ses dehors sont rians. Peu d'édifices s'y présentent à la curiosité, si l'on en excepte l'église des Carmélites, dont le portail serait plus remarquable, s'il était moins surchargé d'ornemens. Son commerce consiste surtout en toiles qui jouissent d'une sorte de célébrité. On y fabrique aussi beaucoup de gants de laine et de fil, de la bonneterie de tout genre. Il se tient tous les ans à Chaumont, ainsi que dans toutes les autres villes de la Champagne, plusieurs foires qui étaient autrefois en si grand nombre, que l'on disait proverbialement d'un homme : *Il connaît toutes les foires de Champagne*, pour exprimer qu'il savait tout ce qu'on peut savoir.

France.

A quelques lieues de Chaumont, et sur les frontières du Toulois, est la petite ville de Vaucouleurs, remarquable par sa situation sur la Meuse, dans une charmante vallée parsemée de fleurs, dont elle tire son nom. La principale occupation des habitans est d'élever des bestiaux dans les belles prairies des environs. C'est la patrie de Delisle, père du savant géographe de ce nom, et du

célèbre astronome, qui a été en Russie fonder un observatoire.

France.

Nous avons fait peu de séjour à Chaumont, et Langres nous promettait plus d'observations à faire. L'origine de celle-ci se perd dans la nuit des temps. Les murailles et les fortifications les plus anciennes que l'on voit à Langres, sont du quatorzième siècle. On lit encore sur un vieux boulevard, situé près de la porte *Saint-Forjeu*, ces quatre vers :

L'an mil trois cent deux et soixante
On fit la muraille présente,
Pour la doutance de la guerre
Entre la France et l'Angleterre.

Langres est bâtie sur une éminence, et jouit de l'air le plus pur. Le peuple de cette ville est actif et industrieux; il a perfectionné la coutellerie, et les ciseaux de Langres sont renommés.

L'église nous a surpris par la beauté et la singularité de son architecture; son élévation est prodigieuse; le vaisseau est immense, mais l'on y désirerait avec raison plus de jour; c'est le défaut de presque toutes les églises gothiques. L'architecture du chœur est très-belle, mais très-an-

cienne et très-singulière. On croit que les colonnes sont des restes d'un temple païen, qui avait été élevé en cette endroit. Ces colonnes, de deux pieds de diamètre, dont les fuseaux supportent une frise en feuillages, offrent un groupe d'architecture, dont la hardiesse étonne et charme tout-à-la-fois. Sous un tombeau de bronze qui est devant le grand autel, ont été enterrés, dit-on, les corps de trois compagnons de Daniel, miraculeusement préservés du feu de la fournaise ardente où les avait fait jeter Nabuchodonosor, et envoyés, ajoute-t-on, au comte de Langres, l'an 490, par Enon l'Isaurien, empereur de Constantinople. C'est ce que nous apprend l'épitaphe de ces trois Israélites, gravée sur un pilier à côté de ce grand autel. Une lampe et deux chandeliers d'argent, d'une grandeur extraordinaire, sont garnis de cierges, qui brûlent jour et nuit devant ce tombeau. France.

A six lieues de Langres, et environ deux de la source de la Meuse, sont les fameuses eaux minérales de *Bourbonne-les-Bains*: on prétend qu'elles étaient connues du temps des Romains, et l'on a déterré une inscription qui semble l'indiquer. Ces eaux sont sulfureures, bitumineuses et ferrugineuses;

France.

elles sont très-chaudes à leur source ; on les prend tant en boisson qu'en bain et douche. Elles sont excellentes pour dissiper les suites de la paralysie, et donner du ressort et du jeu aux fibres.

Nous avons vu Joinville, ville où naquit le Sire de Joinville, dont les écrits sont si intéressans par leur candeur, leur bonhommie et leur naïve vérité. Elle est située sur la rivière de Marne, qui coule au pied d'une hauteur, sur laquelle est le vaste et magnifique château où les ducs de Guise se plaisaient beaucoup, et qu'ils venaient souvent habiter. C'est, dit-on, dans ce château que fut conclue, en 1584, la fameuse ligue qui mit la France à deux doigts de sa perte.

Cette ville renferme environ quatre mille habitans. Son territoire est fertile en assez bon vin. On y fabrique des serges et des toiles ; mais la production la plus considérable consiste en mines de fer, qui donnent de l'ouvrage à un grand nombre de forges.

La ville la plus remarquable après Joinville est celle de *Vassi*. Elle est principalement connue par le fameux massacre qui s'y fit, en 1561, entre les gens du duc de Guise, qui revenaient de Joinville, et les

calvinistes qui tenaient leur prêche. Ce fut le signal de la guerre civile. France.

On ne se doutait pas pendant le cours des seizième et dix-septième siècles, qu'il y avait, à l'extrémité de l'élection de Vitri, et sur les frontières de celle de Joinville, une ancienne ville, bâtie par les Gaulois, occupée par les Romains depuis qu'ils furent maîtres des Gaules; décorée par ceux-ci de nouveaux bâtimens, et à laquelle aboutissaient de grands chemins qui conduisaient dans les différentes parties de la Gaule celtique et de la Belgique. Ce n'est qu'en 1772 que M. *Grignon*, maître des forges à Baiyard, fit cette découverte en faisant travailler sur une montagne appelée le *Catelet*, située fort près de la Marne, et dominant sur un lieu que l'on nomme *Gourson*. Les gens du pays lui dirent qu'il avait existé autrefois une ville qui portait le nom de Gorse, et plus anciennement encore, une autre ville, où tout au moins un château, dont on voyait quelques traces au haut de la montagne. M. Grignon ayant fait ces premières découvertes, les communiqua à l'académie des belles-lettres, qui jugea qu'elles devaient être suivies.

Le gouvernement ordonna qu'on fît, en

France.

cet endroit, des fouilles très-considérables; ce qui fut exécuté dans l'étendue de près de cinq mille toises carrées. Ces fouilles ne furent pas, à beaucoup près, aussi profondes que les fameuses fouilles d'*Herculanum*; mais il en résulta à peu près les mêmes connaissances, c'est-à-dire, celles de onze rues, bien alignées et bien bâties, et qui avaient quinze à vingt pieds de largeur, ainsi que celles de plusieurs places, de huit temples et de bains publics assez vastes, puisqu'ils étaient supportés par cent quarante-quatre piliers. La plus grande partie de ces monumens étaient ruinés; mais on trouva dans quatre-vingt-dix maisons des meubles et des ustensiles de toute espèce, à l'usage des Gaulois et des Romains. Il y avait aussi des marbres précieux, restes d'anciennes mosaïques; des statues, des divinités payennes, enfin beaucoup de médailles d'argent, de grand et petit bronze des empereurs romains, depuis César jusqu'à Constantin. Mais on n'y trouva aucun monument du temps du christianisme.

Le plan, les dessins et les gravures de ces fouilles, ayant été envoyés à Paris, ainsi qu'une partie de leur produit, ont été le sujet de plusieurs dissertations, dans lesquelles

on examinait quelle pouvait être cette ancienne ville. On s'est d'abord imaginé que ce pouvait être la fameuse *Alexiæ*, dont César avait fait le siége. Mais tout prouve que cette assertion est fausse, puisqu'on sait que Gengentorix se renferma dans *Alise*, avec une garnison de quatre-vingt mille hommes, outre les habitans. D'ailleurs un si grand nombre d'hommes ne tiendrait pas sur le plateau du *Catelet*, qui n'a que deux mille deux cents pieds de longueur, sur seize cents de largeur. France.

Il est bien plus vraisemblable que cette ville est *Noviomagus Vadicassium*, dont parle Ptolomée, puisque les peuples des environs étaient les Vadicasses, dont la ville de Vassy passe aujourd'hui pour avoir été la capitale. Mais était-ce un simple château ou une ville? Il paraît constant que c'était une ville, vu son étendue, les temples et les bains publics qui s'y trouvent. Mais quand fut-elle construite par les Gaulois? à quelle époque les Romains s'en emparèrent-ils? dans quel temps fut-elle détruite ou abandonnée? c'est ce que tous les historiens nous laissent ignorer. On peut seulement conjecturer qu'elle fut ruinée peu après le règne de Constantin. Apparemment qu'elle fut la proie des Bar-

France.

bares, lors de leurs premières irruptions dans les Gaules, au quatrième siècle.

Il paraît que *Bar-sur-Aube* où nous nous sommes rendus en quittant Joinville, était, dans le quatorzième siècle, une ville riche et commerçante. Il y avait quatre grands quartiers pour les marchands de différentes nations, et les Juifs y avaient un canton séparé et une synagogue.

Cette ville, qui renferme environ quatre mille habitans, est entourée de murailles, et a eu autrefois des fortifications considérables. Sa situation est sur la rivière d'Aube, au pied d'une montagne, sur laquelle on voit les ruines d'un ancien château, qu'on dit avoir été détruit par les Vandales; mais lorsqu'on est monté au sommet le plus escarpé, on trouve encore d'autres ruines, et la tradition du pays veut que ce soit celle d'une ville, nommée *Florence*, qui existait du temps des Romains, alors maîtres du pays.

C'est dans les environs qu'est située l'abbaye de Clairvaux, sur la rivière d'Aube. Elle fut fondée en 1115, dans un désert affreux, que l'on appelait le Val-d'Absinthe. Saint-Bernard en fut le premier abbé, y ayant été envoyé par l'abbé de Citeaux, avec

douze moines, qui défrichèrent ce lieu épouvantable, après y avoir bâti d'abord de petites huttes ou cellules séparées, et une chapelle en bois, qui sont devenues par la suite un magnifique monastère, et une superbe église. Cependant, en entrant dans cette vallée, au milieu des montagnes et des bois, on éprouve encore une horreur religieuse qui rappelle son premier état. France.

Le réfectoire est d'une très-grande étendue, et, à cette occasion, je ne dois pas oublier la fameuse tonne ou cuve de Clairvaux; elle est dans le goût de ce qu'on appelle en Allemagne *foudre*. C'est un bâtiment plutôt qu'un tonneau; car il contient plus de huit cents muids de vin, qui sont conduits de quatre grands pressoirs par des canaux pratiqués à cet effet. Indépendamment de cette énorme tonne, il y en a quatre autres qui contiennent depuis cent jusqu'à quatre cents tonneaux.

En faisant un léger détour, nous avons pris le chemin qui nous a conduits à Tonnerre, si connu par la quantité de vin qu'on recueille dans son territoire. Dans un de ses faubourgs, on voit une source d'eau si abondante, qu'à vingt toises de là, on la passe sur un pont de pierre de deux arches:

France.

elle fait tourner plusieurs moulins et se jette dans l'Armançon.

Le beau château d'*Ancy-le-Franc*, bâti au seizième siècle, par Antoine de Clermont-Tonnerre, est à trois lieues de cette ville. On y voit des peintures à fresque de *Nicolo*, peintre italien, élève du *Primarice*, qui, sous François I.er, travailla long-temps au château de Fontainebleau.

A moins de deux lieues de Tonnerre, est la petite ville de Chablis, située dans un canton renommé à cause de la bonté de ses vins blancs.

A quelque distance, du côte de la Champagne propre, sont trois bourgs, appelés Ricey, considérables et fertiles, et peuplés ensemble de plus de deux mille habitans, presque tous vignerons. Au reste, ces habitans sont vêtus d'une manière différente de celle des Bourguignons et des Champenois leurs voisins. Il y a aussi dans leur langage des différences remarquables; car, quoique le fond soit français, indépendamment de ce qu'on appelle le patois des Bourguignons ou des Champenois, ils usent de certaines expressions tout à fait inconnues dans le reste du pays. On croit que ces mots sont allemands ou bavarois,

et l'on prétend que vers l'an 800, une colonie d'Allemands vint s'établir dans ce canton, qu'ils trouvèrent d'autant plus agréable, que les environs de Ricey ressemblent beaucoup au pays de Ricey, qui est montueux, mais fertile. France.

Nous n'étions pas éloignés de Sens. Les peuples et le pays Sénonois sont très-anciens. Les habitans de cette partie des Gaules eurent la plus grande part aux conquêtes des Gaulois en Grèce et en Italie. Ils furent jusqu'aux portes de Rome même vers l'an 388 avant J. C., s'emparèrent de cette ville, et la livrèrent aux flammes et au pillage. Les Sénonois qui étaient restés dans les Gaules, donnèrent bien de la peine à César, lorsque celui-ci entreprit la conquête de leur pays. Il fut obligé d'assiéger leur ville; ce ne fut qu'après un long siége, dans lequel César lui-même pensa être pris par les assiégés, que la ville capitula.

De nos jours on a trouvé à Sens des inscriptions qui prouvent qu'il y avait un temple dédié à Vesta; un autre en l'honneur d'Auguste, avec des prêtres ou flamines pour les desservir. On voit aussi, à une petite distance des murs, les restes d'un amphithéâtre.

France.

Cette ville de Sens est située au confluent des rivières d'Yonne et de Vanne. Cette dernière remplit d'eau les fossés de la ville, et fournit presqu'à toutes les rues de petits ruisseaux qui les lavent et servent aux habitans pour différens usages. La cathédrale est très-ancienne. Depuis deux cents ans on a fait de grands embellissemens dans l'intérieur de cette église.

Cette ville pourrait être assez commerçante, étant située, comme je l'ai déjà dit, sur l'Yonne qui va se jeter dans la Seine, et étant arrosée par la petite rivière de Vanne, qui pourrait servir à des manufactures.

En partant de Sens, nous avons parcouru la basse Champagne, où l'on ne compte que deux villes, Troyes et Châlons. Les murailles de Troyes sont simples. On prétend qu'elle contenait autrefois cinquante mille ames; il n'en reste plus que quinze mille.

La rareté des pierres de construction, et la mauvaise qualité de celles que l'on trouve dans ses environs, trop friables pour qu'on les puisse mettre en œuvre, ont privé Troyes des beaux monumens dont les villes tirent leur éclat. Elle est entièrement construite en bois. L'ordonnance de ses maisons, dont en

général les étages augmentent de saillies extérieures, à mesure qu'ils se multiplient, redouble l'obscurité des rues, beaucoup trop étroites pour la voie publique; et cet inconvénient donne un coup d'œil désagréable à cette grande ville.

Les églises de Saint-Urbain et de Saint-Jean sont les seules qui méritent quelque attention; la première, par une délicatesse rare dans son architecture gothique; la seconde, par un superbe tableau de Mignard, placé sur le maître autel.

Le peuple est nombreux à Troyes; il est laborieux et peu riche. Quoique son commerce soit peu considérable aujourdhui, il fut long-temps beaucoup plus florissant que nous ne le voyons. Les comtes de Champagne y firent presque constamment leur séjour, et leur présence y concentrait plus de luxe, et conséquemment plus d'industrie individuelle. Cela ne prouve pas qu'elle fût plus riche, mais simplement qu'elle jouissait de plus d'éclat. Un de ces comtes, pour la commodité des manufactures, y fit construire ces canaux par où l'eau de la Seine circule avec facilité. Cette eau de la Seine, si bonne à boire à Paris, n'a pas ici la même propriété, et ce défaut d'eaux salubres,

France.

n'est pas un des moindres inconvéniens de sa situation. Les eaux de puits y sont mauvaises, d'une crudité qui les rend même dangereuses, et dont le vice est l'origine des humeurs froides, assez communes dans ce pays-ci. Si les eaux de la Seine n'y sont pas aussi saines qu'ailleurs, elles y ont une propriété heureuse, celle de dégorger parfaitement les étoffes, et d'être excellentes pour la teinture des laines, des soies et des fils, et de tanner les cuirs aussi bien que ceux d'Hongrie. La majeure partie de ses manufactures consiste maintenant en toiles de coton de tous les genres, et en fabriques d'épingles dont elle fait un très-grand débit. Les vins que fournit son territoire, quoique d'une qualité moindre que ceux des autres cantons de la Champagne, ne sont pas sans estime. Ses fruits et ses légumes jouissent aussi d'une sorte de réputation.

En sortant de Troyes, nous avons été porter une offrande sur le tombeau de cet homme célèbre dont le Paraclet renferme les restes, et où les souvenirs de la tendresse furent les fondateurs de l'asile de la piété. Telle fut l'origine de cette abbaye, où le tombeau de l'amante et de l'amant se voit encore. Le monument qu'on y remarque,

marque, est placé sur le mausolée d'Abailard. Il est du temps même de cet homme célèbre, et la grossièreté du ciseau ne laisse aucun doute à cet égard. Ce sont trois figures informes taillées dans le même bloc, et qu'Abailard avait fait faire pour rendre sensible l'idée qu'il se faisait de la Trinité. C'est sous le sarcophage qui sert de piédestal à ces figures, que reposent les cendres d'Abailard. L'épitaphe qu'on ne lit plus que difficilement, est de Pierre le Vénérable. A côté de ce tombeau, une simple pierre sépulchrale couvre les restes d'Héloïse, et plus d'une ame sensible est venue répandre des larmes sur ces restes inanimés. France.

Nogent-sur-Seine est assez près du Paraclet. C'est une petite ville, dans toute la force du terme. C'est là que la Seine commence à être navigable.

En tournant à notre droite et regagnant les rivages de l'Aube, nous avons traversé un pays assez aride, pour nous rendre à Châlons. Cette ville, située sur la Marne, tire son nom des champs longs ou campagnes vastes qui l'entourent. Quoique grande, elle est mal bâtie, ses rues sont étroites; beaucoup de ses maisons sont en bois et les places sont peu régulières. Il y a cependant

France. quelques édifices publics dignes d'attention, et sa maison-de-ville ne manque ni de goût ni de grâce. Mais ce qui flatte vraîment l'œil de l'étranger, c'est une promenade, la plus belle peut-être que possède aucune ville de France. On la nomme le *Jard*. Les allées en sont magnifiques pour la longueur et la beauté des arbres. Le dessin des différens quinconces, élégant et varié, et le soin qu'on apporte à son entretien, ajoute un charme au plaisir que l'on goûte à la parcourir. Le Nau et la Marne l'embellissent encore, et leur onde fugitive n'abandonne qu'à regret ce lieu dont la fraîcheur et la teinte romantique rappellent ce que la fable nous décrit des jardins des féeries.

On voyait encore, au seizième siècle, dans cette promenade du Jard, une chaire de pierre de taille, dans laquelle on prétend que prêcha, environ l'an 1246, St. Bernard, devant le pape Eugène III, le roi Louis le jeune et une multitude infinie de peuple; et cette prédication détermina le monarque à partir pour la croisade. Ce monument fut détruit en 1681, au grand regret des habitans de Châlons.

La cathédrale est gothique, mais grande et passablement claire. Le jubé est su-

perbe, le chœur et le grand autel sont ornés de marbres de différentes couleurs, qui font un très-bel effet. France.

Cette ville renferme douze à treize mille habitans. Son commerce est assez considérable en toiles de lin et de chanvre, en étamines et en serges : mais ce sont surtout ses tanneries qui occupent un grand nombre d'ouvriers.

Non loin de Châlons, en parcourant les plaines dont la monotonie répand dans l'ame une mélancolie involontaire, nous arrivâmes au village de Fimes, où nous apprîmes qu'il avait été le berceau de la fameuse Lecouvreur. Nous avons continué notre route jusqu'à *Vitri-le-Français*. Cette ville, rebâtie par François Ier., est carrée ; ses rues sont larges, ses places agréables, ses bâtimens publics d'un assez bon style, et ses maisons assez uniformes. Elle n'est pas extrêmement peuplée. Il y a cependant quelques manufactures. Ses environs sont charmans.

Cette route nous a conduits à *Rheims*, située sur la rivière de Vesle, et certainement une des plus anciennes villes des Gaules, où l'on voit des monumens très-dignes de la curiosité et de l'attention des voyageurs. La plus précieuse de ces

France. antiquités est auprès de la porte de Mars: c'est un arc de triomphe presque entier encore, qui, s'il n'est pas du temps de César, est au moins de celui de Julien. Les colonnes et les bas-reliefs qu'on y remarque sont très-estimés, quoiqu'il paraisse qu'ils aient été faits de différens morceaux plus anciens, et que l'ensemble n'en soit pas bien régulier. Les ruines d'un amphithéâtre et le tombeau de *Jovin*, général de la cavalerie romaine, ne déparent point, par leur antique majesté, l'élégance plus moderne des édifices de Rheims. Il y a de belles promenades, ainsi que de belles fontaines dont l'eau est amenée par des aqueducs construits aux frais de M. Godinot, chanoine de la cathédrale, dont le nom n'est pas assez connu, et mérite la reconnaissance de la postérité.

Nous avons vu ce portail de Rheims tant vanté, et qui mérite effectivement de l'être par sa hardiesse et la bizarrerie de son architecture. C'est un des morceaux gothiques les plus estimés. La rose en vitrage que l'on voit au-dessus des trois portes colossales par où l'on entre dans l'édifice, paraît incroyable par l'extrême délicatesse de sa découpure. L'art a été de placer l'objet à une distance

assez élevée pour cet effet; car, de près, les pierres qui composent cette découpure paraissent et sont véritablement des masses énormes. France.

L'église de *St.-Remi* est belle et grande, mais obscure. On y voit le magnifique tombeau de St. Remi, aux deux côtés sont enterrés, dit-on, le roi Carloman, frère de Charlemagne, et deux rois descendans de cet empereur. Un effet d'équilibre nous a amusés un instant. C'est un pilier de l'église St.-Nicaise, qu'un mouvement sensible d'oscillation ébranle, lorsqu'on sonne une certaine cloche que l'on nomme la *Charlotte*.

Cette ville contient vingt-cinq mille ames; ses rues sont larges. Il s'y fait un assez grand commerce qui consiste principalement dans ses vins et dans le produit des nombreuses manufactures qui y sont établies.

En quittant Rheims, nous avons vu Épernai, Dormans et Sezanne, petites villes jolies, assez gaies, et dont les vins délicieux font l'unique richesse. Un savant du dixième siècle a rendu Épernai célèbre : ce fut Flodoard, l'historien de la Champagne, estimé par les savans pour la fidélité des faits et des dates.

C'est à Épernai que se trouve la côte la

France. plus fameuse de Champagne : c'est sur cette côte que se trouvent les vins d'*Aï*, d'*Hauvillers*, de *Pierry*, etc. Henri IV fit le siége de cette ville pendant la ligue, et y perdit un de ses plus grands capitaines, le maréchal de Biron, père de celui qu'il fit décapiter : ils examinaient ensemble les travaux du siége : Henri IV s'appuyait sur l'épaule de Biron. Un coup de canon emporte le maréchal de Biron, et le bon Henri IV de dire : *Ventre saingris, je l'ai échappé belle.* Biron justifia sa devise, *moriar, sed in armis.*

Épernai fut donné aux ducs de Bouillon, comme Dormans le fut au comte de Broglio, par Louis IV. Dormans est plutôt un joli bourg qu'une ville. Charles V, surnommé le Sage, eut le bon esprit d'y chercher le mérite dans les deux fils d'un procureur. Ils prirent le nom de Dormans, de leur ville natale. L'aîné et le cadet furent chanceliers de France, mais l'aîné fut de plus cardinal.

Vertus, que nous avons vu en quittant Dormans, est une petite ville très-ancienne : nous avons été à quelques centaines de pas de ce lieu, examiner, sur une éminence, des ruines d'un vieux château dont l'épais-

seur et l'élévation des pans de murailles encore debout, ne laissent pas douter que ce ne fût une place importante. Mais à qui appartenait-elle ? qui l'avait fait bâtir ? c'est ce que l'histoire laisse ignorer, et ce que la tradition, par ses contes absurdes et ses variantes éternelles, ne laisse pas même soupçonner. France.

Nous avons vu également *Sainte-Menehould*. Sa position, qui la rendait frontière de la Lorraine; son rocher, sur lequel était situé son château, et qui domine sur les environs, et le génie de ses habitans, tourné du côté des armes, l'ont rendue célèbre dans les annales de la guerre. Elle a soutenu sept siéges, et n'a subi que trois fois le joug des vainqueurs. C'est devant Sainte-Menehould, que Louis XIV fit ses premières armes sous le maréchal de Plessis-Pralin, et c'est par la brêche que son canon avait faite à la ville, qu'il entra dans sa première conquête et dans la route de ses actions héroïques. La philosophie a détourné les yeux des hommes célèbres que cette ville ou son territoire a produits; mais l'impartialité de l'histoire veut qu'on répare l'injustice et qu'on les cite avec éloge, quand la célébrité qu'ils ont acquise est le fruit

France.

des services qu'ils ont rendus aux lettres : tels sont Gerson et Mabillon.

Sainte-Menehould, rebâtie presque à neuf depuis un fameux incendie qu'elle essuya, intéresse par cet air de fraîcheur. Son commerce consiste en fers. Les bois qui l'entourent et le voisinage de la forêt d'Argonne, en facilitent la fusion, et l'on y fait une quantité considérable de bombes et de boulets.

Pour achever de visiter la Champagne, nous avons pris la route de Saint-Dizier, située sur la Marne qui n'y est pas encore navigable. On voit que c'était autrefois une place de guerre considérable, et sa situation est favorable pour cela. Charles-Quint l'assiégea en personne en 1544, et ne la prit qu'après six semaines de tranchée ouverte. On y compte environ cinq mille habitans. Les environs sont remplis de bois : il y a beaucoup de forges, et le commerce consiste en fer et en fonte, que l'on transporte à Paris.

Cette ville est voisine du *Rhételois*, pays qui n'est pas en général fertile et qui confine avec la forêt des Ardennes et les bois de la Thiérache. La ville principale a cinq mille habitans. Elle était autrefois très-forte,

mais se trouvant actuellement à l'abri de tous les côtés, les fortifications en ont été négligées. France.

Fort près de cette ville était le village de *Sorbon*, à présent ruiné. C'était la patrie de *Robert Sorbon*, fondateur, à Paris, du collége qui porte son nom. Il vivait sous le règne de Saint-Louis. Le lieu le plus proche de Rhétel est le bourg d'*Attigny*, fameux dans notre histoire, parce que les rois de la première et de la seconde race y avaient une maison de chasse et de plaisance qu'ils habitaient souvent.

La petite ville de *Doncheri*, que nous avons vue en allant à Mézières, est située sur la Meuse. Elle passait pour être de quelque importance avant que Sedan appartînt à la France.

Mézières est aussi sur la Meuse, dans l'endroit où cette rivière commence à être assez considérable, et dans une anse qu'elle forme, de sorte qu'on peut dire que cette ville est dans une presqu'île, l'eau de la Meuse entrant dans les fossés qui couvrent le seul front que présente la place du côté de la terre. Elle a été de tout temps fortifiée, et elle l'est encore suivant le système du chevallier *Deville*, qui était fameux avant

France.

le maréchal de Vauban. Cette ville est petite et assez jolie. Elle n'est séparée de Charleville que par la Meuse.

Mézières est une école célèbre de génie; elle a peu de commerce, malgré le voisinage de la Meuse.

Sedan est la ville la plus considérable et la plus riche de tout ce pays. Elle est située sur les bords de la Meuse. Ses environs ne sont pas extrêmement fertiles, si l'on en excepte quelques pâturages. En fait de monumens, elle n'offre rien à la curiosité que l'arsenal de son vieux château, où l'on conserve des armes de plusieurs *chevaliers* qui se sont fait un nom dans la guerre. Elle est de peu d'étendue. Ses bâtimens même n'annoncent pas l'opulence que ses manufactures de drap apportent dans ses murs. Les plus estimés sont les draps noirs, qui tirent leur nom de *Pagnon*, de la maison qui les fabrique. Ils méritent leur réputation, et ce sont en ce genre de couleur, les plus beaux de l'Europe. Les blancs sont ceux dont les officiers des troupes de ligne usent le plus pour leurs uniformes. Cependant, en général, les draps de Sedan ont une certaine sécheresse qui les rend moins agréables à

l'œil et au tact que les draps de Louviers, et laisse présumer que leur usage n'est pas aussi bon. Le plus grand général qu'ait eu la France, était de Sedan, et ce général, c'est Turenne. France.

La vue de Rocroy nous a extrêmement intéressé. C'est près de cette ville que s'est donnée cette fameuse bataille que le prince de Condé gagna à l'âge de vingt-deux ans. Louis XIII venait de mourir, et François de *Mello*, gouverneur des Pays-Bas, se promettait de grands succès à la faveur de la consternation, où cet événement devait, selon lui, jeter les Français. Il mit donc le siège devant Rocroy, ayant sous lui le comte de *Fuentes*. Condé qui ne portait encore que le nom d'Enghien, se résolut à l'attaquer. Le maréchal de Gassion, plein d'expérience et vieilli dans les combats, n'était point de cet avis. Il s'appuyait de l'infériorité de l'armée française, et du risque que l'on courait, si la bataille se perdait, d'ouvrir la porte du royaume aux ennemis; et si ce malheur nous arrive, que deviendrons-nous, disait-il au jeune prince: Je ne m'en mets point en peine, répondit d'Enghien, parce que je serai mort auparavant. On dit que ce héros dor-

France.

mit si bien la veille de la bataille, qu'il fallut le réveiller pour la donner.

Rocroy, dont la première victoire de Condé a pris le nom, n'a rien de remarquable : *Charleville* est plus importante. Cette jolie ville, bâtie en face de Mézières, n'en est séparée que par la Meuse, qui, dans cet endroit, forme un coude, ou pour mieux dire, une péninsule dont la gorge est fort étroite. Une allée plantée de grands arbres conduit d'une ville à l'autre. Les bâtimens de Charleville sont uniformes, les rues sont tirées au cordeau, et la place belle, vaste et carrée.

En face de Charleville, est un rocher assez élevé, appelé, je ne sais trop pourquoi, le *Mont-Olympe*. Assurément, ce ne fut pas le séjour des dieux; Hébé ni Cythérée n'ont jamais approché des Ardennes : Vulcain a trop de temples dans ce canton; il y eut jadis un château sur le Mont-Olympe. Le duc de Nevers et de Mantoue était souverain du rocher; mais le roi de France était maître des portes et des murailles du château : plaisante souveraineté qu'avait là le duc de Mantoue!

A quelques lieues de là, nous avons vu les deux Givet et Charlemont, qui, dans

l'exacte vérité, ne font à eux trois qu'une ville et sa citadelle. La Meuse coupe Givet en deux parties, que l'on nomme dans le pays, le grand et le petit Givet, mais que la géographie distingue par les noms de Saint-Hilaire et de Notre-Dame. Cette ville n'a presqu'aucun commerce. L'aridité de son territoire en est en partie cause, et le séjour d'une garnison nombreuse, dans une aussi petite enceinte, achève de la livrer à cette inertie que donne ordinairement le militaire aux lieux où il domine.

La seule chose dont les yeux soient frappés à Givet, c'est la beauté du sang. Il est aussi rare d'y rencontrer une femme laide, qu'il est souvent difficile ailleurs d'en trouver une jolie. Le seul monument qui mérite d'être vu, ce sont les casernes, édifice superbe. Bâtis au pied du rocher de Charlemont, la Meuse lave leurs murs et contribue à leur salubrité.

Charlemont a été bâtie par Charles-Quint, et fut cédée à la France par le traité de Nimègue. Sa situation sur un rocher à pic, la rend plus forte encore que n'ont pu faire toutes les ressources de l'art. Souvent au mois d'avril la neige y tombe encore avec abondance. C'est au voisinage des Ardennes,

France. aux montagnes assez escarpées où le lit de la Meuse se trouve encaissé, qu'il doit cette intempérie des saisons : l'air cependant y est salubre. On y vit à bon marché, les légumes et le gibier y sont bons : c'est le pays surtout des excellens moutons.

Nous n'avons pas voulu quitter ces cantons sans voir Bouillon. Cette ville n'est qu'un village jeté, pour ainsi dire, au fond d'un précipice : elle a pour défense un château placé sur un rocher presque inaccessible. Il y avait une imprimerie célèbre que l'on a vendue depuis plusieurs années.

N'oublions pas de citer le village de *Rumigny*, qui a donné le jour à un de nos plus celèbres astronomes, l'abbé de la Caille. Ce grand homme, infatigable dans ses travaux, que quelques-uns de nous ont vu dans leur enfance, puisque la mort le ravit aux sciences en 1762, a fait faire dans ce siècle un grand pas à la géographie céleste. L'amour de l'astronomie lui fit entreprendre, à travers les dangers des mers, le voyage du cap de Bonne-Espérance; et ce fut là que, dans un court espace de deux ans, il détermina la position de neuf mille huit cents étoiles jusqu'alors inconnues. Élève de Cassini, collègue de Thuri, un cœur

honnête, une probité sans tache, un caractère aimable, firent dévorer à l'envie la douleur qu'elle ressent du mérite d'un homme qui n'a pour prôneurs que la modestie et la simplicité de ses mœurs. France.

Au sud-ouest de Charlemont est *Philippeville*. C'est une petite ville, mais une des plus fortes de la Flandre française. La ville est jolie ; elle est distribuée en plusieurs rues tirées au cordeau, assez larges, bien pavées, et qui aboutissent toutes à une grande place pentagonale un peu irrégulière.

Avesnes est située sur la rivière d'Haspre, sur la lisière de la forêt des Ardennes, si célèbre par les fictions des romanciers, et les miracles de St. Hubert. Vauban en réparant les fortifications de cette petite ville, en a fait une place tenable. On entre dans cette ville par trois portes ; mais l'œil n'est guère flatté quand on la parcourt. Elle renferme environ deux mille cinq cents habitans.

Landrecy n'est pas éloignée d'Avesnes : nous avons parcouru avec intérêt cette petite ville, que l'humiliation de Charles-Quint a rendue célèbre. Elle est située sur la rive droite de la Sambre, dans une plaine

France. basse et unie. Si on monte vers le nord, et que l'on suive le cours de la Sambre, on remarque la ville de *Maubeuge*, place très-forte et aussi bien fortifiée qu'elle ait pu l'être sur un terrain si inégal. Au reste, le terroir des environs de Maubeuge est gras, fertile et abondant en grains, bois, pâturages, bestiaux, fruits, gibier, et en tout ce qui peut rendre la vie agréable.

A l'ouest de Maubeuge, et dans une contrée assez fertile, est la petite ville de *Bavay*. Ce qui prouve bien qu'elle a été anciennement une place de grande importance, c'est qu'on y voit aboutir comme à un centre toutes les voies romaines qui communiquaient à tous les lieux remarquables des environs. Une de ces voies, qu'on nomme aujourd'hui Chaussées, conduit à Maëstricht et à Cologne par Tongres; une autre à Rheims, une troisième à Soissons, une quatrième à Amiens, et continue de-là jusqu'à Montreuil; une cinquième à Mardick, passant par Valenciennes et Tournai; une sixième à Utrecht, et une septième à Gand.

Toutes ces chaussées furent faites du temps d'Auguste par Agrippa, tant pour occuper les légions romaines, que pour faciliter la marche

marche des armées et le transport des vivres. Il paraît qu'elles étaient tirées au cordeau, et qu'elles étaient assez élevées au-dessus du terrain. Brunehaut, reine d'Austrasie, fit réparer presque toutes ces chaussées, environ six cents ans après leur première construction; et c'est pour cette raison qu'on les appelle encore à présent les *Chaussées-de-Brunehaut.* France.

En descendant vers le sud-est de Bavay, on trouve *le Quesnoy*, petite ville forte, avec un château, et située sur une petite hauteur, entre l'Escaut et la Sambre, dans une grande plaine fertile en blé et en légumes. La campagne des environs, semée de villages, de fermes et de bocages, offre une perspective assez agréable. Elle est en partie coupée par un ruisseau qui descend de la forêt de Mormal. Cette forêt a plus de seize mille arpens de bois de haute futaie.

A trois lieues du Quesnoy, est *Valenciennes*, capitale du Hainaut, ville très-forte, avec une bonne citadelle, et située sur l'Escaut qui la divise en deux parties, et où il y a de belles écluses. La situation en est très-commode par l'abondance des eaux

qui sont portées, par de petits canaux, dans plusieurs maisons particulières.

France.

Valenciennes est mal bâtie, mais ses places sont jolies. L'une d'elles est plantée d'arbres, garnie de charmilles, et sert de promenade. On croit que cette ville a été fondée par l'empereur Valens. Son nom est peut-être l'origine de cette opinion. L'on a conservé une partie de son ancienne enceinte, à laquelle Vauban a ajouté une multitude d'ouvrages.

La prise de Valenciennes est une des époques mémorables de la bravoure française. Louis XIV l'assiégeait. Quelques mousquetaires, conduits par un cornète nommé *Moissac*, et un maréchal-des-logis nommé la *Barre*, poursuivent les ennemis qui avaient fait une ronde, avec une bravoure peu réfléchie, mais si heureuse, qu'ils pénètrent jusque dans la place. L'armée, instruite du succès de leur audace, s'avance, les seconde, et la ville est prise : et grâces à cette généreuse étourderie, dont le caractère français est seul capable, une conquête que trois mois de siége n'auraient peut-être pas livrée à Louis XIV, ne dura que deux heures. On trouve aux environs de Valenciennes plusieurs mines de char-

bon de terre dont l'exploitation est difficile. Cette ville est la patrie d'*Antoine Watteau*, peintre célèbre pour la légèreté, la grâce et la délicatesse de sa touche. Il est mort en 1721. France.

Condé, à quelques lieues de Valenciennes, n'est qu'un gros bourg que l'importance de ses fortifications met dans la classe des places fortes. Elles sont du chevalier Deville, et défendent le confluent de l'*Escaut* et de la *Haisne*.

Le village de *Denain*, situé à une lieue ouest de Valenciennes, est remarquable par la célèbre victoire qu'y remporta Villars sur les ennemis, en 1712. Voici le court détail qu'un de nos meilleurs historiens, le président *Hénaut*, fait de cette victoire si mémorable, qui sauva la France, et amena la paix conclue à Utrecht. « Le maréchal de « Villars, dit-il, voulait secourir Landre- « cies ; mais trouvant le prince Eugène trop « bien retranché, il se détermina à forcer « le poste de *Denain*, qui favorisait le pas- « sage des convois que les ennemis faisaient « venir de Marchiennes à Landrecies. Pour « y parvenir, il était question de tromper le « prince Eugène, et de lui donner de la

France.

« jalousie sur son camp de Landrecies, afin « de l'engager à dégarnir celui de Denain : « c'est à quoi le maréchal de Villars réussit. « Les dispositions qui précédèrent cette « grande journée, où la France trouva son « salut, font autant d'honneur à ce général « que la victoire même. Denain fut forcé « le 24 juillet ; Marchiennes, où étaient « tous les magasins des ennemis, le 30 du « même mois. Le siége de Landrecies fut « levé le 2 août. Saint-Amant fut pris par « Albergotti. Denain se rendit au maréchal « de Villars le 8 septembre, le Quesnoy « le 4 octobre, et Bouchain le 29. »

Bouchain est située à trois petites lieues de Valenciennes, sur l'Escaut, qui la divise en deux parties. C'est encore une ville forte, où il y a même des écluses, qu'on prétend avoir été bâties par le roi Pepin, dans le huitième siècle.

Nous avons quitté sans regret ces cantons pour descendre dans les vastes et fertiles plaines de Lille et de Cambrai, dont l'étendue va se perdre au rivage des mers. L'Escaut, la Seille et la Sambre sont les principales rivières qui arrosent le *Cambresis*. L'air y est sain, mais un peu froid. Le sol y produit toutes sortes de grains, et du lin

dont on fait du fil extrêmement fin. Les pâturages y sont partout excellens, et particulièrement pour les chevaux et les moutons; la laine de ces derniers est très-estimée. Le meilleur et le principal commerce qu'on y fait consiste en grains, en moutons, en laines, en toiles et en dentelles. France.

La capitale de ce pays est Cambrai, ville très-forte, située sur l'Escaut, qui la divise en deux parties, et remplit d'eau ses fossés. Son enceinte est revêtue de plusieurs ouvrages avancés, construits par le maréchal de Vauban; la citadelle est une des meilleures de l'Europe.

L'intérieur de Cambrai est agréable, mais sans régularité; les rues y sont grandes, mais sans ornement et sans goût. Les maisons y sont dans la direction espagnole, c'est-à-dire que les pignons et non les façades y bordent la rue; ce qui donne à cette ville l'air, à peu près, des châteaux de cartes que s'amusent à faire les enfans. Mais il y a une place d'armes magnifique, à l'une des extrémités de laquelle est l'hôtel-de-ville, édifice d'une architecture gothique. L'ignorance y montre une horloge comme un monument rare: ce sont tout bonnement deux mannequins que des *Martins* ont nommé mon-

France.

sieur et madame Martin, et qui frappent l'heure sur un timbre.

Les églises sont en très-grand nombre à Cambrai. La cathédrale n'a dans son architecture qu'une flèche ou clocher digne de l'attention du voyageur. C'est un obélisque de pierre de taille, d'une élévation prodigieuse, percé à jour et découpé en fleurons avec une délicatesse admirable.

Cambrai renferme à peu près seize mille habitans. On trouve dans la nomenclature de ses archevêques, Dubois et Fénélon. Quel contraste! On nous a montré la place où ce dernier, attendri par les pleurs d'une pauvre femme, fut reclamer une vache que des soldats ennemis lui avaient ravie. On ne saurait se représenter, sans verser des larmes d'attendrissement, Fénélon, ramenant lui-même, dans la chaumière de l'infortunée, la vache de la veuve.

De Cambrai jusqu'à Lille et Douai, le chemin est superbe. La beauté des chaussées est un luxe de ce pays. Ces sortes de communications d'une ville à l'autre sont nécessaires à la splendeur d'un grand empire, et à la commodité du commerce; mais elles sont généralement trop larges dans toute la France. Ce n'est pas sur le riche que pe-

sent les chemins, mais sur le pauvre. Six pieds de plus ou de moins sur le champ de celui-ci font son aisance ou sa détresse. France.

Douai est une place forte. La Scarpe, qui y est navigable, divise cette ville en deux parties. Une citadelle la couvre du côté de Lille, et protège les écluses qui peuvent inonder cette partie. Son église de Saint-Pierre, d'une belle architecture, mérite d'être vue. L'enceinte de cette ville est immense et renferme autant de jardins que de maisons. Sa population est de quinze mille ames.

La ville de Lille est située sur la Deule, qui la traverse, et qui y est navigable. L'origine de cette ville n'est pas fort ancienne, puisqu'elle ne remonte pas au de-là du septième siècle. Elle renferme un peu plus de cinquante mille habitans. On y entre par sept portes, toutes très-belles et ornées de sculptures. Elle passa à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, et c'est de là que l'on peut dater sa splendeur. Ses fortifications sont formidables; sa citadelle est l'une des plus belles de la Flandre, et le coup d'essai de Vauban. L'esplanade qui la sépare de la ville est une promenade magnifique; tous ses bâtimens modernes sont du meil-

France.

leur goût, ses places sont grandes. Plusieurs de ses rues sont dignes des cités les plus majestueuses. L'activité du commerce donne à Lille un air de vie étranger aux villes de guerre, et distrait quelquefois du souvenir déchirant que rappelle à l'esprit le séjour de ces forteresses que l'ambition et la cruauté des hommes ont élevées pour se détruire. Tout contribue à l'y faire fleurir ; la fertilité du pays, la commodité de la navigation, la facilité du débit des marchandises, la richesse des habitans, et leur génie à former de grandes entreprises.

Quant aux édifices publics de cette ville, les plus remarquables sont l'hôpital général, le magasin à blé et l'hôtel-de-ville. Le premier est très-vaste, le second fort élevé, et le troisième est le palais bâti par Philippe le Bon, en 1430.

En allant vers le couchant on trouve sur sa route la petite ville de *Cassel*. Cette ville, autrefois très-forte, est aujourd'hui sans fortifications ; mais la situation en est des plus avantageuses et des plus agréables. Elle est située sur une montagne où il ne reste plus que la terrasse du château, qui présente une des plus belles vues du monde, et d'où

l'on voit trente-deux villes et un grand espace de mer. France.

Je ne dois pas oublier de dire que Cassel est célèbre dans notre histoire par trois grandes batailles qui se sont données près de ses murs, contre trois Philippes de France. La première, en 1071 contre le roi Philippe I.er, qui y fut défait par *Robert le Frison*; la seconde, en 1328, contre Philippe de Valois, qui remporta une victoire complète sur les Flamans et saccagea la ville; la troisième contre Philippe, duc d'Orléans, que battit le prince d'Orange, et prit la ville même. Elle fut cédée à la France, en 1678, par le traité de Nimègue.

La ville de *Bergues-Saint-Vinox*, au nord-ouest de Cassel, est située sur la rivière de *Colme*, au pied d'une montagne, et a été fortifiée par le maréchal de Vauban. Elle est coupée par plusieurs canaux, entourée d'eau, et si marécageuse, qu'il serait aisé de l'inonder. Plusieurs beaux canaux viennent s'y rendre, entre autres celui de Dunkerque.

Gravelines est une petite ville fortifiée, sur la rivière d'*Aa*, dans un terrain marécageux, près de la mer. L'empereur Charles-Quint est le premier qui ait fait travailler à ses fortifications. On y voit encore six bas-

France.

tions et un château qu'il y fit élever; les autres fortifications sont du chevalier Deville et du maréchal de Vauban. Cette ville n'a que deux portes. Les dedans sont assez réguliers, et offrent à la curiosité du voyageur trois beaux magasins à poudre, voûtés en pierre, et plusieurs corps de casernes d'une très-bonne construction. Les vapeurs des marais y causent des fièvres, dont les garnisons ont fait souvent la triste épreuve.

La ville de *Dunkerque* est une ville maritime, située sur un terrain sablonneux et un peu élevé, à l'angle de la partie la plus septentrionale de la France. Les enseignes des commerçans, des traiteurs, des aubergistes s'y lisent en anglais et en français, et l'intérieur des maisons y tient plus aux mœurs anglaises qu'aux françaises. Les rues y sont larges, bien percées, les bâtimens d'un goût agréable, les places publiques grandes et régulières. Malgré les entraves que les traités y avaient mis, le commerce y était vivant encore, et jamais place, en effet, ne fut mieux placée pour cela. Intermédiaire entre deux mers, ayant devant elle l'Angleterre, et derrière elle la France, elle pouvait rassembler sur six quais les productions des quatre parties du monde.

On ne lira pas, sans plaisir, ici, une de ces petites supercheries dont usent les cours pour échapper à la sainteté des traités. Lorsque Louis XIV acheta Dunkerque, un des articles du traité portait qu'aucune tour ni clocher ne pourraient subsister, s'ils dépassaient la hauteur des maisons. On voulait conserver une tour fort élevée, seul reste d'un ancien château que Charles-Quint avait fait construire en 1538, utile pour les signaux de mer, et d'où l'on découvre, dans un temps serein, les côtes d'Angleterre. Pour éluder l'article du traité, on s'avisa de faire construire sur la plate-forme de la tour une petite maison, encore habitée aujourd'hui. Lorsque les Anglais reclamèrent l'exécution de la clause, on leur montra cette maison, et par ce subterfuge, on échappa à la nécessité de remplir ses engagemens. France.

Le nombre des habitans se monte à sept à huit mille. Le commerce qu'ils font, embrasse toutes les diverses branches du commerce maritime, mais la branche d'industrie et de commerce la plus considérable est la pêche du hareng. Les habitans s'en occupaient dès l'année 1532. Cette ville est la patrie du fameux marin *Jean-Bart*, né sous le règne de Louis XIV, d'un simple pê-

cheur, mais aussi connu que s'il avait dû le jour à un des hommes les plus illustres.

France.

Je ne dois pas oublier de dire que la rade de Dunkerque est une des plus belles et des plus sûres qu'il y ait en Europe. Elle est à trois quarts de lieue nord de cette ville, à une lieue du nouveau port de Mardick, et fermée par un banc de sable nommé le Brack. Sur ce banc, il n'y a que quatre pieds d'eau de basse mer; ainsi les vaisseaux ne peuvent y passer que de pleine mer. Mais il y a deux passes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, par lesquelles les vaisseaux entrent et sortent quand on veut, conduits par des pilotes nommés *Loots* dans le pays, et qui sont au nombre de quatre-vingt-dix ou environ. Il y a d'ailleurs plusieurs canaux considérables qui aboutissent à Dunkerque. La richesse du sol, la commodité des canaux, les nombreuses manufactures d'objets de luxe, d'utilité et de première nécessité, la magnificence de ses villes, la grandeur de ses villages font de la Flandre une des plus puissantes provinces de l'empire. La jonction de l'Escaut à la Somme, si elle s'exécute, comme on doit l'espérer, doublera encore son opulence, en facilitant les communications avec la Hollande.

A une lieue et demie de Dunkerque est le village de *Mardick*, qui n'est presque qu'un amas de chaumières. Il était seulement connu à cause d'un fort auquel il avait donné son nom, fort dont il ne reste plus que des ruines; mais Mardick est devenu plus connu que jamais par le magnifique canal que Louis XIV y fit faire les dernières années de sa vie. France.

Après avoir vu divers lieux les plus remarquables de la Flandre française, nous sommes revenus à Lille, où, après nous être reposés quelques jours, nous sommes entrés dans l'Artois. C'est un pays fort plat; le climat y est plus froid que tempéré, et d'ailleurs fort humide durant la plus grande partie de l'année. Il n'y a que quelques bouquets de bois, et aucune forêt considérable. Aussi le bois y est il très-cher, on n'y brûle guère que des tourbes, mais la terre y produit toutes sortes de grains.

Arras, capitale, est située sur la Scarpe; elle est grande, belle et forte, et renferme près de vingt mille habitans. Elle est divisée en deux parties, l'une nommée la Cité, et l'autre la Ville. L'une et l'autre sont entourées d'une vieille muraille, où il reste encore plusieurs tours rondes, à l'antique.

France. Mais cette enceinte a été bien réparée par Vauban, qui y a ajouté plusieurs bastions. La citadelle, qui est un pentagone allongé, est d'une moyenne grandeur, mais l'une des plus fortes de la France. L'esplanade, située entre la ville, la cité et la citadelle, est une fort belle promenade, qui a environ deux cents toises en tout sens.

L'église cathédrale a quelque chose de majestueux. On y remarque principalement les croisées, la structure des piliers et les fonts baptismaux. L'église de l'abbaye de Saint-Waast est fort belle et très-claire. Les stalles du chœur sont d'un travail infini, et ne méritent pas moins l'attention que le pavé et le jubé. On y voit plusieurs tombeaux très-bien exécutés, et dont le plus remarquable est celui du roi Thierri. Le lutrin est une pièce qui attache les curieux par la beauté de son travail. C'est un arbre d'airain, que soutiennent deux ours de même matière, et qui sont debout, ne se soutenant eux-mêmes que sur leurs pattes de derrière. Ils sont accompagnés de petits ours, qui semblent grimper le long de l'arbre, et qui sont représentés sous différentes attitudes.

Je dois dire ici que les armoiries de la

ville d'Aras étaient *d'azur à une face d'argent, chargée de trois rats de sable, accompagnée en chef d'une mitre d'or, et en pointe de deux crosses de même, passées en sautoir.* Ces armoiries donnèrent lieu à une inscription assez plate, que les Espagnols mirent sur une des portes de la ville, lorsque les Français en firent le siège en 1640. Cette inscription était ainsi conçue: *Quand les Français prendront Arras, les rats mangeront les chats.* Un Français, homme d'esprit, et qui lisait dans l'avenir, dit qu'il n'y avait qu'un P à en retrancher. France.

Au sud d'Arras est la petite ville de *Bapaume*, place forte, avec un château, et peuplée de quatre à cinq mille habitans. Elle est située dans une contrée fort riche, où il n'y a ni rivière ni fontaine, et ce défaut d'eau fait une de ses principales défenses.

En partant d'Arras, j'ai dirigé ma route vers le nord de cette ville, et le premier lieu que j'ai vu est *Lens*. Cette petite ville, forte jadis, et aujourd'hui totalement démantelée, aussi-bien que *Thérouane*, dont Henri VIII, roi d'Angleterre s'empara en 1513, après la fameuse journée dite des

France.

éperons. C'est de-là qu'emmenant prisonnier le digne et brave Bayard, il retourna à Londres, où les charmes d'Anne de Boulen l'attendaient pour donner au monde un grand exemple de l'influence que les faiblesses d'un monarque peuvent avoir sur les nations.

Le nom seul de *Lens* doit encore rappeler cette fameuse victoire que remporta, en 1648, le grand Condé, et qui en mettant le comble à nos succès, mit fin à la guerre sanglante qui divisait l'Autriche et la France.

Le gros bourg d'*Aubigny* est au sud-ouest de Lens, sur un ruisseau qui va se perdre dans la Scarpe. Deux petites montagnes la divisent en deux parties. Sur l'une des deux montagnes il y avait autrefois une tour, qu'on a cru long-temps avoir été bâtie par Jules-César.

A l'est, est *Béthune*, sur la petite rivière de *Brette*. On entre dans cette ville par quatre portes; on y voit un château et des fortifications construites par le maréchal de Vauban. Les rues sont mal pavées et mal bâties; mais la place publique est fort grande, parfaitement carrée, et l'une des plus belles qu'on puisse voir. On y compte plus de cinq mille habitans.

A

A l'ouest de Béthune, on trouve la ville d'Aire, place très-forte, avec un château. Elle est sur la Lis, d'où l'on a tiré un canal de navigation, qui communique avec Saint-Omer, Dunkerque, etc. On y entre par trois portes, sans compter deux portes d'eau qui servent, l'une pour l'entrée, et l'autre pour la sortie de la rivière. Les rues sont passablement belles. Le corps des casernes est un des plus beaux ornemens de la ville. Les fortifications sont du chevalier Deville et du maréchal de Vauban; une grande partie de la ville est entourée d'un terrain bas et marécageux : on peut y former une inondation, et l'on y a construit plusieurs redoutes pour en empêcher les approches. On y compte près de cinq mille habitans. France.

Terouenne, située vers l'ouest d'Aire, sur la Lis, n'est pas même l'ombre de ce qu'elle était autrefois. Fameuse du temps des Romains, elle fut sous les Français, riche, brillante et très-peuplée jusqu'à l'horrible désastre qu'elle essuya sous Charles-Quint. En 1553, cet empereur assiégea pendant soixante-cinq jours la ville de Metz avec l'armée la plus nombreuse qu'il eut jamais mise en campagne; mais honteux de se voir forcé d'en lever le siége, il vint

France. épuiser sa fureur vindicative sur Terouenne, qu'il prit d'assaut, et qu'il fit raser de fond en comble.

Saint-Omer est située à l'extrémité septentrionale de l'Artois, près de la rivière d'*Aa*, partie sur une hauteur, partie dans un marais qui règne jusqu'à Gravelines. Cette ville est grande, assez bien bâtie, et très-peuplée. Le palais épiscopal est une des belles maisons de France, quoiqu'elle soit située dans un cul-de-sac.

L'église de la célèbre abbaye de Saint-Bertin est fort grande, un peu sombre, mais très-belle; elle mérite l'attention des curieux, même dans les plus petits détails. On y voit, à main droite dans la nef, un vieux tombeau enclavé dans le mur, et dont le fond est pavé de carreaux de faïence de diverses couleurs, sur lequel est un corps étendu et à demi-couvert d'un suaire. C'est, dit-on, celui de saint *Languin*, à qui l'on fait des neuvaines pour des maladies de langueur. Il sort de la bouche de cette figure un rouleau sur lequel sont écrits ces mots en caractères gothiques: *Miserere mei*, etc. Sur le bord de ce tombeau, un peu au dehors, à la tête et aux pieds, sont deux petites figures d'environ un pied de hauteur, ayant chacune un petit cartouche

qui leur sert de piédestal. Sur le premier est écrit *Aristoteles*, et sur l'autre, *Euripides*. De la bouche de chacune de ces deux figures, il sort un rouleau qui porte une inscription dont il serait assez difficile de rendre le vrai sens, à cause des fautes de latinité qu'on y remarque. On ne sait si ces fautes viennent de l'ignorance du graveur, ou d'une autre cause. France.

Dans cette même nef, il y a un autel dont le retable est décoré de cinq tourelles toutes à jour, d'un ouvrage exquis quoique gothique. Sous celle du milieu est une vierge d'albâtre qui a trois pieds de haut. Sur les gradins, sont représentés en bas-reliefs, l'Annonciation, la Nativité, la Présentation au temple, la Fuite en Egypte, le Baptême sur les bords du Jourdain, etc. Tous ces objets sont sculptés en pierre et en marbre, et n'ont rien qui les distingue pour la sculpture. Mais sur les panneaux de bois qui servent à enfermer cet autel, un peintre flamand, dont le nom est inconnu, a peint le paradis terrestre, où les figures d'*Adam* et d'*Eve*, sont, au sentiment des connaisseurs, des morceaux parfaits. Ces figures n'ont pas plus de dix pouces de hauteur, et les autres peintures qui les accompagnent

France. sont dans la même proportion. Le serpent se tient entortillé par le bout de la queue à l'arbre du fruit défendu, et après avoir fait un tour sur une des jambes d'Eve, il veut sortir entre ses cuisses, et lui présente le funeste fruit qui cache les parties naturelles d'Eve. Celle-ci montre d'une main ce fruit à Adam, qui est sur l'autre panneau, dans l'attitude gênée et violente d'un homme qui veut empêcher quelque chose qu'il voit avec horreur, et qui paraît arrêté par un obstacle invincible. Les passions sont admirablement bien exprimées dans ces deux petites figures.

Le jubé de cette église est une très-belle pièce, soutenue de seize colonnes de marbre brun, qui forment trois portiques. Celui du milieu sert de porte au chœur; cette porte est de bronze doré, le dessus offre une niche, dans laquelle est une statue de la vierge, de marbre blanc et de grandeur naturelle, qui a au côté gauche les statues de la *Prudence*, de la *Force* et de la *Justice;* et au côté droit, celles de la *Loi*, de l'*Espérance* et de la *Charité*. Ces six statues sont de marbre et très-belles.

Le retable du maître autel, ouvrage artistement travaillé, et parsemé d'un grand

nombre de pierres précieuses, contient sept arcades dans sa longueur. Le tabernacle qui est sur ce retable, n'est pas moins artistement travaillé. C'est une colonne élevée à la hauteur de douze pieds, et qui a pour chapiteau le nid du pélican nourissant ses petits de son sang. Elle est accompagnée de deux anges en demi-relief, tenant chacun une torche en main. Les bâtimens de cette abbaye sont vastes et très-beaux. La bibliothèque est riche en manuscrits. France.

Les *Isles Flottantes*, si vantées par les gens du pays et même par quelques voyageurs, sont entre la ville de Saint-Omer et l'abbaye de Clairmarais. Un auteur moderne en a fait, d'après des renseignemens exacts, cette description, qui est très-conforme à la vérité. Ce sont, dit-il, des îles qui flottent sur un marais, et qu'on fait aller de côté et d'autre, à peu près de la même manière qu'on conduit un bateau. Elles sont au nombre de vingt-une, grandes ou petites. La plus grande a douze pieds de circonférence, et la plus petite quatre ou cinq pieds. La plus épaisse n'a que quatre ou cinq pieds d'épaisseur.

Il y a sur ces îles quelques arbustes et quelques saules, que l'on a grand soin de tenir

France. fort bas, non que l'on craigne que le vent les fasse chavirer, mais uniquement de peur que les branches de ces arbustes venant à la fin à couvrir ces petites îles, elles n'attirassent plus la curiosité des étrangers. Celle qu'on nomme la *Royale*, parce que Louis XIV avait eu la curiosité d'y monter, a été fixée par les soins des moines de l'abbaye de Clairmarais, et tient aujourd'hui à la terre ferme.

Les autres îles n'ont point de nom particulier, et l'on ne doit pas non plus s'imaginer qu'elles aient rien d'extraordinaire. Leur situation et la légèreté de leur sol font connaître toute la mécanique de ce petit mystère. Le terrain dont elles se détachent est si spongieux, que dans l'endroit le plus ferme on pourrait aisément enfoncer une sonde de quatre-vingt ou cent pieds de profondeur. Cela étant, il est facile de comprendre que l'eau sourdissant continuellement, a détaché par succession de temps plusieurs mottes de terres sur lesquelles des saules et autres arbustes avaient pris racine, et en a fait autant de petites îles. Pour se convaincre de cette vérité, on n'a qu'à en soulever une des plus petites, et l'on ne verra au-dessous que des racines

d'arbres et de la terre. Les habitans des environs ont grand soin de les entretenir, c'est-à-dire, d'y remettre de la terre, lorsque l'eau vient à les miner. On est ordinairement étonné de voir voguer ces îles, et de les voir porter plusieurs personnes. Cependant rien n'est plus naturel, et il n'y a rien, en cela, de plus surprenant que de voir flotter un train de bois sur une rivière. Comme ces îles sont légèrement chargées de terre, elles s'enfoncent aisément lorsqu'on les surcharge; mais elles remontent aussitôt qu'elles ont été déchargées du poids qui les avait fait enfoncer. France.

Le climat de la Picardie, où nous sommes entrés, nous a paru plus froid que tempéré. Le sol, partout fertile, offre en grande partie de très-belles plaines, et presque point de montagnes. Les principales rivières qui l'arrosent sont la Somme et l'Oise. Les côtes en étant assez étendues le long de l'Océan et de la Manche, le commerce maritime y est assez considérable, et la pêche fort abondante. Les productions intérieures sont les grains de toute espèce, le lin et le chanvre. Mais la richesse du pays vient surtout des manufactures de toiles, d'étoffes de laine de toute espèce.

France.

La première ville que nous avons vue est *Calais*, située sur l'Océan. Elle est agréable : c'est plutôt une hôtellerie entre la France et l'Angleterre, qu'une barrière entre les deux empires. C'est là que les mœurs des deux peuples se joignent et se confondent; les deux langues y sont communes, on y rit, on y danse à la française, on y vit, on y pense à l'anglaise. Le vin de Bourgogne y coule à côté des flots du thé, et la poularde du Mans y cotoie les rosbifs d'Irlande.

Les rues sont en général belles et droites, et aboutissent à la place, qui est grande et au centre de la ville. On compte dans Calais plus de dix mille habitans. Le port est aussi gai que vivant, aussi commode que marchand. Croirait-on qu'une auberge soit une des curiosités de la ville? Cela est pourtant vrai à la lettre. L'auberge de *Desain* est une petite ville au milieu de Calais : tout s'y trouve, jusqu'à la salle de spectacle.

Le *Courgain* est une enceinte particulière, entourée d'un bastion, le long du port : c'est là que sont les matelots et les pêcheurs de Calais. Elle est séparée du reste de la ville, qu'on ferme tous les soirs. La citadelle est entourée de tous côtés de la

mer et de marais, de sorte qu'on peut dire qu'elle est presque imprenable. A une demi-lieu de la ville est le fort de *Nieulet*, bâti au milieu du marais, et qui défend les écluses, au moyen desquelles on peut inonder ou dessécher le pays. France.

La petite ville d'*Ardres* est aussi située dans des marais, qui en rendent les approches difficiles. On y voit des magasins très-remarquables, qu'on appelle les *Poires*, et qui furent bâtis vers 1540, par les ordres de François I.er Il y en a neuf creusés dans la terre, et revêtus de bonne maçonnerie à chaux et à sable. L'orifice supérieur en est étroit, et ils s'élargissent dans le fond. Ils contiennent une assez grande quantité de blé, entassé dans des sacs que l'on remplit au moyen d'un robinet, auquel on adapte un entonnoir. Il est assez étonnant que cette manière de construire des magasins n'ait pas été plus souvent pratiquée.

C'est entre Guines et Ardres qu'eut lieu, en 1520, cette fameuse entrevue de François I.er, roi de France, et de Henri VIII, roi d'Angleterre, dans laquelle ces deux princes, après avoir parlé de leurs affaires particulières, donnèrent un tournois et

France.

plusieurs fêtes. Ils y étalèrent une si grande magnificence, que le lieu en est encore appelé le *Champ-d'Or*.

La proximité de Calais fait tort à Boulogne. La ville haute, qui était autrefois la plus considérable, ne contient aujourd'hui qu'environ deux mille personnes. C'est là qu'on voit la *tour d'Ordre*, dont tous nos vieux auteurs attribuent la construction à l'empereur *Caligula*. Il est sûr qu'elle est de construction romaine, et pareille à celle de tant de monumens de cette nation, que l'on voit en divers endroits de la France. On a trouvé d'ailleurs au pied de cette tour, des tombeaux, des urnes, des idoles, et beaucoup de médailles. Elle est bâtie sur la Falaise qui domine le port. La forme en est octogone, et elle a bien deux cents pieds de circuit. Il y a toute apparence que c'était un phare sur lequel on tenait toute la nuit des feux allumés.

La basse ville est, en partie, sur le penchant d'une hauteur, et en partie dans un vallon. Elle est enveloppée d'une simple fortification. On y compte environ six mille personnes, entr'autres, beaucoup de familles anglaises réfugiées.

Le port de Boulogne, jadis fameux et très-

fréquenté, était, au seizième siècle, infiniment meilleur qu'il ne l'est aujourd'hui ; mais il s'est formé, depuis cette époque, un banc de sable qui en fermait presque entièrement l'entrée. De nos jours on a travaillé à détruire ce banc, et à empêcher qu'il ne se reforme au moyen des jetées et des écluses ; mais on n'est pas encore parvenu à rendre le commerce de cette ville bien florissant. Ce port n'est guère consacré qu'aux pêcheurs ; ce sont les plus habiles de la côte. Mais le commerce maritime, appelé cabotage, s'y fait avec le plus grand succès. Des barques d'Angleterre viennent s'y pourvoir de denrées prohibées dans leur pays, qu'elles passent en contrebande, ou qu'elles déposent sur les rivages éloignés des ports fréquentés. France.

A quelques lieues est la petite ville de *Montreuil*, appelée communément *Montreuil-sur-Mer*, quoiqu'elle en soit éloignée de trois lieues, à quelque distance des bords de la *Canche*, qui coule depuis cette ville jusqu'à la mer à travers des marécages, ce qui en rend la navigation difficile et presque nulle : aussi ne vient-il à Montreuil que de petites barques. On compte cependant dans cette ville environ quatre mille ha-

France.

bitans. Les marais en ont été en tout temps la principale défense.

A quelque distance et sur la rive droite de la Somme, on voit la petite ville et le port du *Crotoy*, qui était autrefois considérable, mais qui a été ruiné et comblé par les sables. C'est là que Guillaume-le-Conquérant s'embarqua pour passer en Angleterre, et faire la conquête de ce royaume.

Voici maintenant ce qu'Abbeville, capitale du Ponthieu, offre de plus intéressant et de plus curieux. Elle a plus de trente-six mille habitans, et en avait presqu'autant il y a cent cinquante ans. On y voit environ cent rues, dont quelques-unes sont belles et bien percées; des maisons bien bâties, et des magasins commodes pour les riches négocians, marchands et manufacturiers, qui sont en grand nombre dans cette ville; de beaux quais le long de la Somme, et jusqu'à soixante ponts tant grands que petits, la plupart en pierre, tant sur la rivière principale, que sur trois ou quatre autres petites qui s'y jettent dans Abbeville même. Le flux apporte de grosses barques chargées de marchandises jusqu'au centre de la ville, et le reflux les reconduit jus-

qu'en pleine mer, ou du moins au port de Saint-Valery. France.

Cette ville, capitale du *Vimeux*, est située à l'embouchure de la Somme, dans un terrain sec et sablonneux. Ce qu'il y a seulement de curieux à voir, se trouve dans l'église paroissiale. C'est un escalier construit avec le même artifice que celui du château de Chambord, c'est-à-dire, qu'il est double, et que deux personnes y montent en même temps, chacune de son côté, par deux portes opposées l'une à l'autre; et après être montées l'une à côté de l'autre, sans s'être vues, elles se trouvent ensemble au haut de l'escalier, vis-à-vis l'une de l'autre, et l'une en sort en descendant par où l'autre est entrée. C'est, dit-on, un chef-d'œuvre des Anglais.

A mon départ d'Abbeville, j'ai dirigé ma route vers la frontière septentrionale de la haute Picardie, et je l'ai suivie, sans m'arrêter, jusqu'à la *Thiérache*. Le principal lieu de ce pays est la ville de Guise, située sur la rivière d'Oise, qui n'y est pas encore navigable, quoique déjà assez loin de sa source. Cette ville ne contient pas trois mille habitans: elle est fortifiée. En 1650, pendant la minorité de Louis XIV, les Espagnols l'as-

France. siégèrent; elle se défendit long-temps et d'une manière qui fit honneur à ses habitans. Une partie de son territoire est fertile en grains: le reste, qui est en bois, contient beaucoup de fourneaux et de forges, où l'on travaille le fer, dont les mines ne sont pas fort éloignées. Les ouvrages qui sortent de ces manufactures sont pour la plupart à l'usage de l'artillerie. Mais les chemins sont mauvais dans toute la *Thiérache*, par conséquent les communications difficiles. Sans cela le commerce y serait bien plus florissant qu'il ne l'est.

La Thiérache ne se borne pas à la seule ville de Guise; celle de *Vervins* est principalement connue par le fameux traité qui s'y conclut en 1598, entre le roi Henri IV et les Espagnols, et qui assura le repos de la France pendant le reste du règne de ce monarque.

La *Fère* n'est pas fort éloignée de Vervins. Cette petite ville, autrefois fameuse par ses fortifications que Louis XIV fit démolir en 1689, et qui l'est encore par son école d'artillerie et par ses moulins à poudre, est située au confluent de la rivière de Serre avec celle d'Oise. La jonction de ces deux rivières, donnant la facilité d'inonder

les environs de la ville, en rend la situation avantageuse pour la défense. France.

Les environs de cette ville, quoique humides, sont assez sains et même agréables. Il y a une belle forêt qui s'étend jusque dans le Laonais, le long de la rivière d'Oise. On y trouve depuis long-temps un grand nombre de verreries, ce qui donna lieu d'y établir, il y a plus de cent ans, la fameuse manufacture de glaces de *Saint-Gobin*, dans un château de ce nom, qui a appartenu aux anciens sires de Couci. Elle est devenue de nos jours si considérable, qu'elle a formé presque une petite ville. La fabrique des glaces coulées mériterait seule la peine qu'on fît le voyage de St.-Gobin.

Dans tous ces cantons il n'y a que *Saint-Quentin* que l'on puisse compter au nombre des villes commerçantes. Sans être grande, elle est agréable, bâtie en amphithéâtre sur une éminence, dont la Somme arrose le pied; elle présente à l'œil du voyageur un assemblage assez pittoresque. Ses environs sont très-fertiles, et l'on y recueille, entre autres productions, des lins très-estimés. Voilà sans doute pourquoi sa plus grande industrie s'est dirigée vers les toiles. Ses manufactures en ce genre sont sa plus

France. grande richesse, et la communication de la Somme avec l'Oise, de celle-ci avec la Seine, et de la Seine avec la Loire, ne lui laisse rien à désirer pour la circulation de ses marchandises.

Ce qu'on appelle *Santerre*, est contigu au Vermandois, et a pour chef-lieu *Peronne*. Cette ville, située sur la Somme, a été long-temps considérée comme la *clef de la France*. Sa situation entre des marais, en rend les approches difficiles, et ses fortifications ont toujours été bonnes pour le tems, mais à présent elles sont très-négligées, et se trouvant en troisième ligne sur la frontière, elle n'avait ci-devant d'autre garnison que les troupes des fermiers généraux, qui veillaient très-rigoureusement à la perception des droits, et à empêcher la contrebande.

Cette ville mérite d'être surnommée la *pucelle*, parce qu'elle prétend jouir du rare avantage de n'avoir jamais été prise, quoiqu'elle ait été plusieurs fois assiégée.

La petite ville de *Roye* n'est pas fort éloignée de Péronne. Je n'en parle que pour citer une anecdote curieuse. Cette terre appartenait à un seigneur nommé *Henri de Roucy-Sissone*, attaché au roi de Navarre, père

père d'Henri IV. Ce seigneur eut deux fils jumeaux qui se ressemblaient à un point fort extraordinaire. *Pasquier* en fait mention dans ses recherches sur la France. L'histoire de ces jumeaux est vraîment étonnante. France.

La taille et la figure de ces deux jumeaux étaient si exactement les mêmes, qu'il fallait absolument leur donner des habits différens pour les distinguer. Leur caractère, leurs inclinations étaient pareils; et il règnait entre eux une sympathie sans exemple. Ils devinrent en même temps amoureux d'une demoiselle qu'ils disposèrent assez bien en leur faveur. Mais comme il arriva à cette belle de s'égarer dans le choix de celui à qui elle voulait bien donner des preuves de sa tendresse, et qu'elle s'aperçut qu'elle les étendait à tous les deux, en se trompant sans cesse, elle les congédia enfin l'un et l'autre, et ils ne se marièrent point. Étant séparés et fort éloignés l'un de l'autre, ils tombèrent malades de la même maladie. L'un trouva un médecin habile, qui était prêt à le tirer d'affaire, et il entrait déjà en convalescence, lorsque tout à coup il tourna à la mort, au grand étonnement de son docteur; et l'on apprit quelque temps

France. après, que justement dans ce moment-là, l'autre ayant été traité par un mauvais médecin, était mort.

Amiens, dont les murs sont baignés par la Somme, est une ville agréable. Les bâtimens y sont d'une forme assez élégante, et les places y sont jolies. Il n'y a de commerce que ce qu'il faut pour lui donner un air de vie, mais non pas assez pour lui donner un air d'opulence. Aucune des branches d'industrie ne tient au luxe. Des serges dites d'Aumale, des baracans, des camelots, des moquettes, des rubans de laine, des toiles à voile, à sacs ou d'emballage, d'autres plus fines que l'on teint pour doublure. Voilà à peu près les marchandises manufacturées dans le pays, qui fournit les matières premières qu'on emploie à leur confection, telles que les laines, les chanvres et les lins.

La cathédrale, admirée pour sa grandeur et sa beauté, passe pour un chef-d'œuvre, surtout par rapport à sa nef. Le vaisseau a quatre cent quinze pieds de long, la nef seule deux cent vingt sur quarante-trois de large. Les grandes voûtes de la nef ont cent trente-deux pieds de hauteur. La flèche du clocher s'élève plus de deux cents pieds au-

dessus du comble, et quatre cents pieds au-dessus du sol. France.

On conserve dans le trésor de la cathédrale de cette ville le chef de saint Jean-Baptiste, relique dont Ducange, un des plus savans auteurs du dernier siècle, prétend avoir prouvé l'authenticité.

Antonin et Marc-Aurèle ont habité Amiens, et Clovis y est entré en conquérant; Pierre l'Hermite, prédicateur des croisades, y est né; Julien l'a habité. Ce fut là qu'Antonin dit à Faustine sa femme, les paroles sublimes qu'aucun prince n'avait dites avant lui, qu'aucun prince n'a peut-être répétées depuis: « Songez que depuis que nous « sommes parvenus à l'empire, nous avons « perdu le droit de propriété, même sur ce « que nous possédions avant. » D'autres empereurs, moins dignes de notre souvenir, ont habité cette ville, tels que Constans, Valentinien, Gratien, Théodose.

Pendant tout le temps que la Picardie a été une province frontière, on a regardé la ville de Corbie comme une place assez importante entre Amiens et Péronne. Elle était une des places qui défendaient la Somme, et en conséquence, on l'avait fortifiée à plusieurs reprises; mais Louis XIV

France.

jugeant ses fortifications très-inutiles, les fit raser. La ville s'est fort dépeuplée depuis ce temps-là. On trouve près d'une de ses portes, une fontaine d'eau minérale ferrugineuse, que l'on prétend très-salutaire pour dissiper les obstructions.

Nous touchions à la Normandie, province qui par son étendue, sa fertilité, ses richesses, son commerce, tient, avec le Languedoc, le premier rang parmi toutes les provinces de la France. Elle a environ soixante lieues de longueur, du levant au couchant, et plus de quarante, dans sa plus grande largeur du nord au midi. L'étendue de ses côtes est d'environ quatre-vingt lieues. Dans presque tous les cantons, le sol produit toutes sortes de grains. Les pâturages y sont excellens, et procurent les moyens d'y élever beaucoup de bestiaux, et surtout un grand nombre de chevaux qui sont en réputation. On y cultive d'ailleurs des plantes propres à la teinture, telles que la garance et le pastel. Aussi, a-t-on établi dans cette province un grand nombre de manufactures de toiles, de fil de toute espèce, et même de dentelles. Enfin, il faut regarder le beurre et la volaille comme une partie considérable de cette

province. Il y a plusieurs fontaines minérales dont les plus fameuses sont celles de Forges dans le pays de *Bray*. France.

Il n'y a presque point de pauvres dans cette province ; il serait difficile qu'il s'y en trouvât. La variété des ressources pour le travail s'y prête à la variété des penchans pour l'occupation. Il est rare que chaque paysan n'ait ici un petit champ en propriété, ou même à ferme, pour l'entretien de sa petite famille. Dans ce petit champ, se trouve tout-à-la-fois un coin de blé pour l'homme, un coin de pré artificiel pour la vache, un coin de jardin entouré d'une haie d'épines, où se rencontrent quelques fleurs pour la beauté, quelques pommes pour la boisson, quelques poires pour les amis.

Les villages ne sont point disposés ici comme ailleurs ; les maisons n'y sont pas contigues, elles sont toutes séparées, et communément au milieu d'une cour plus ou moins grande, environnée des quatre côtés, d'une sorte de rempart en terre, planté d'ormes ou de hêtres fort élevés. L'intérieur des cours est également planté de pommiers, et chaque cour a deux issues, une sur la campagne, et l'autre sur

France.

la rue du village. Surtout ceux situés dans un certain éloignement des villes, offrent plutôt l'aspect d'un bois que celui d'une habitation, et on ne les distingue qu'aux flèches des clochers que l'on aperçoit quelquefois par-dessus la cime des arbres.

Ces pommiers, si précieux, ne sont pas simplement confinés dans l'enceinte des villages. Ils s'étendent encore au loin dans les plaines, en files alignées et nombreuses, et doublent la magnificence de la campagne. Leurs rameaux épais, naturellement disposés en boule, reposent sur un tronc court et robuste, et s'étendent en parasol. Les nuances agréables de l'immensité de fleurs dont ils se couvrent au printemps, la richesse des moissons que leur ombrage semble protéger, les fruits colorés, suspendus pendant l'automne à leurs branches, donnent à ces cantons, une parure que le pinceau des peintres, et les fictions du poète auraient peine à saisir.

Tout, jusqu'à la singulière et peut-être trop riche parure de la beauté villageoise, répand sur ces campagnes, un air de nouveauté dont l'œil du voyageur se repaît avidement. Un mélange de coquetterie, d'opulence, de grâces et de bizarrerie, voilà l'en-

semble de cette toilette. Bolbec est principalement la métropole de cette mode qu'on appelle Cauchoise. Les cheveux des femmes, relevés avec art, s'attachent sur le sommet de la tête, et se couvrent d'une petite toque de drap d'or ou d'argent. Sur cette toque, s'attache un grand voile de linon, dont les bandes ou barbes descendent également au-dessous de la ceinture. La plus belle dentelle de Valenciennes, de Malines ou d'Angleterre, borde ce voile. Cinq ou six rangs de chaînes d'or ceignent le cou; la taille est retenue dans un corps de drap pour l'hiver, de soie pour l'été, lacé par-devant, mais laissant un large intervalle entre les bords qui se rapprochent insensiblement jusqu'au bas de la taille. Cet intervalle est remplacé par une pièce de drap d'or, ensorte que cette étoffe précieuse semble être le vêtement de dessous. Sur les épaules et sur la taille, sont attachées d'amples rosettes de rubans; le corps est sans manches; un jupon d'écarlate, assez leste, pour laisser apercevoir le bas de la jambe, un tablier de mousseline des Indes, brodée ou à rayures d'or, complètent le vêtement. Ce costume, dont la singularité méritait quelque détail, n'est que celui des femmes de

France.

France.

la campagne. Celui des villes est totalement différent.

La ville de Rouen est la capitale de la Normandie; elle est située sur la rive droite de la Seine, et entourée de tous côtés, de montagnes assez hautes et assez escarpées, n'ayant que le côté de la rivière qui soit ouvert. Comme toutes les villes maritimes, Rouen est mal bâtie; presque toutes ses maisons sont de bois, mais sa situation est enchanteresse et ses dehors délicieux.

L'église métropolitaine est très-grande et très-belle. L'intérieur a quatre cent quatorze pieds de long, quatre-vingt d'élévation jusqu'aux voûtes. Du milieu s'élève une lanterne exhaussée de cent soixante pieds.

Ce n'est qu'en 1626 que l'on a commencé à construire à Rouen un pont de bateaux qui fait l'admiration des étrangers; c'est en effet un très-bel ouvrage. Ce pont est posé sur dix-neuf bateaux qui haussent et qui baissent au gré de la marée. Il y a une banquette de sept à huit pieds de large pour les gens de pied. Dans le temps des glaces, on le démonte en trois avec bien de la facilité, n'étant arrêté que par trois clefs. On l'ouvre aisément du côté du faubourg Saint-Sévès, pour laisser monter les

grands bateaux et les navires en cas de besoin. Les bords de la Seine sont ornés de quais magnifiques. France.

L'entrepôt du sel, sur le bord de la rivière, est un bâtiment très-beau et d'une grande étendue; c'est un des ornemens de la ville. Le coup-d'œil de la porte, nommée *Grand-Pont*, est ravissant et fait un superbe tableau. La ville de Rouen se glorifie d'avoir produit un très-grand nombre d'hommes de lettres justement célèbres. Je me borne à nommer *Jacques Basnage*, qui nous a laissé plusieurs ouvrages d'histoire. *Samuel Bochard*, un des hommes les plus savans, surtout dans les langues orientales; le *grand Corneille*, *Thomas Corneille*, son frère, et *Bernard Fontenelle*, leur neveu; le père *Daniel*, jésuite, et *Jean Jouvenet*, peintre célèbre.

A quelque distance de Rouen, on voit une maison de plaisance, appelée le *Genetay*. La grande cour, qui est au-devant de cette maison, mérite une attention particulière, parce qu'elle en fait un des principaux ornemens. Elle est un peu plus longue que large, terminée dans le fond par la face du corps de logis, et de tous les autres côtés, environnée de murs en forme

France.

de demi-cercle. Cette figure produit un écho qui a cela de particulier, que la personne qui chante, n'entend point la répétition de l'écho, mais seulement sa voix. Au contraire, ceux qui écoutent, n'entendent que la répétition de l'écho, mais avec des variations surprenantes; car l'écho semble tantôt s'approcher, tantôt s'éloigner. Quelquefois, on entend la voix très-distinctement, et d'autres fois, on ne l'entend presque point: l'un n'entend qu'une voix, et l'autre en entend plusieurs; l'un entend l'écho à droite, et l'autre à gauche; enfin, selon les différens endroits où sont placés ceux qui écoutent et celui qui chante, on entend l'écho d'une manière différente.

La plupart de ceux qui ont entendu cet écho, s'imaginent qu'il y a des voûtes et des cavités souterraines, qui produisent ces différens effets. Mais un habile physicien ayant examiné la chose avec attention, a découvert que la véritable cause de tous ces effets est la figure du lieu où cet écho se fait entendre; et il en a donné une dissertation dont l'extrait se lit dans les mémoires de l'académie des sciences, de l'an 1692. Il est dit dans les mélanges d'histoire et de littérature, *tome I.*er, que M. de

Tilly, président au bureau des finances de Rouen, et qui avait possédé la maison de Genetay depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, avait apporté cette invention d'Italie, et qu'il n'avait jamais voulu dire la véritable cause de cet écho. *Quand je me marierai*, disait-il à ses amis, *vous saurez mon secret, je le dirai à ma femme, et ma femme le dira à tout le monde.* France.

A l'embouchure de la Seine, dans l'océan, est le *Hâvre-de-Grâce*, qui est aujourd'hui un port et une place considérable. On ne peut pas faire remonter son origine plus haut que le seizième siècle et le règne de François I.er Il y a toute apparence que le lieu où cette ville est bâtie, n'était pas habitable dans des siècles plus reculés, et que l'eau de la Seine baignait le terrain sur lequel elle est fondée, mais qu'en se retirant petit à petit, elle l'a laissé découvert. Cette retraite successive n'est point douteuse, puisque depuis deux cents ans que le Hâvre est bâti, on voit que la rivière qui baignait ses murs a laissé à découvert un terrain de plus de cent toises, qui est rempli de galets ou petites pierres plates.

Les fortifications du Hâvre consistent en

France.

quatre bastions et cinq demi-lunes. Du côté où le port lui-même ne fait pas fossé, il y en a un, large et rempli d'eau, formé par des coupures faites dans des terrains marécageux, qui rendent encore là l'approche de la place plus difficile du côté de la terre. Au-delà du fossé, est le chemin couvert et le glacis. Tous les remparts de la ville sont larges, beaux et plantés de deux rangs d'arbres. La citadelle fut bâtie au dix-septième siècle par le cardinal de Richelieu; elle est bonne et régulière. On y montre trois chambres dont les fenêtres sont grillées, et que l'on appelle les *Prisons des Princes*, parce que du temps de la fronde, la reine Anne d'Autriche, ou si vous voulez, le cardinal Mazarin, y fit enfermer les princes de Condé et de Conti, et le duc de Longueville. La citadelle est séparée de la ville par un bassin et une écluse; au fond du grand bassin qui la sépare est l'arsenal.

On compte environ vingt-cinq mille habitans dans cette ville. Les rues en sont larges et tirées au cordeau. Il y a au milieu une belle place d'armes, plantée d'arbres, des fontaines abondantes distribuées dans tous les quartiers, les bâtimens nécessaires à la marine et à la garnison, et un grand et bel hôpital.

Le port du Hâvre est en grande partie dans la ville. Les vaisseaux de guerre ne peuvent pas y entrer aujourd'hui, parce que depuis le siècle dernier, on en fait d'une grandeur pour laquelle les bassins ne sont point assez profonds. Mais jusqu'à cette époque il servait aux plus grands vaisseaux; il est même un grand port de construction pour eux. A présent, il y entre encore quelquefois des vaisseaux du second ordre et des frégates. Ils se placent dans la partie du port la plus avancée dans la ville. L'eau s'y soutient au moyen des écluses, à une hauteur suffisante pour les recevoir. Le reste du port est abandonné aux vaisseaux marchands qui y sont toujours en grand nombre, le commerce du Hâvre étant très-étendu et très-animé. France.

On distingue le commerce en ancien et nouveau, intérieur et extérieur. L'ancien commerce consistait dans la pêche de la baleine, celle de la morue, et la traite du Canada. Depuis le seizième siècle, jusqu'à la fin du dix-septième, les commerçans du Hâvre sont ceux qui se sont le plus occupés de ces objets. Depuis le commencement du dix-huitième siècle, ils ont entrepris un nouveau commerce, qui est celui de la

France. traite des nègres en Afrique, et le transport de ces malheureux Africains dans nos îles de l'Amérique. Il portent aussi dans ces mêmes îles des productions de la France et de la Normandie.

Ces deux commerces sont extérieurs. Il y en a un intérieur, qui consiste dans le transport de blé, de vin, et de denrées de France, de toutes les espèces, dans les différens pays étrangers, tant du nord que du sud, Hollande, Danemarck, Espagne, Portugal.

En 1533, François I.er fit construire au Hâvre un navire immense, au moins pour ce temps-là, et qui fut appelé, *la Grande Française.* On n'est pas bien assuré quelle devait en être la destination, mais il coûta des sommes très-considérables. Il était chargé d'ornemens qui paraîtraient aujourd'hui, sinon ridicules, au moins superstitieux. On y avait ménagé un jeu de paume, parce que le roi aimait beaucoup cet exercice : il y avait aussi un moulin à vent, une forge que l'eau de la mer faisait mouvoir, etc. Le roi choisit, pour le commander, le chevalier de Villiers de l'Ile-Adam, neveu du fameux grand maître de Rhodes de ce nom. Cet énorme château marin fit

l'admiration de tout le monde, jusqu'au moment où il fallut le faire sortir. Alors, il ne put pas passer la barre et resta immobile, arrêté dans les sables. On saisit envain le moment des grandes marées; elles ne purent l'enlever. Enfin, au mois de novembre, il survint une tempête furieuse, qui le renversa sur le côté, d'où l'on ne put jamais le relever. France.

Le même monarque voulut armer, en 1544, une flotte redoutable contre l'Angleterre. Cet armement se trouva prêt au mois de juillet de l'année suivante, dans la rade du Hâvre. Le roi alla l'admirer de dessus une pointe voisine du Hâvre, et que l'on appelle le *Chef-de-Caux*. La mer était couverte de bâtimens de différentes grandeurs; les plus gros de ces navires étaient d'un genre de construction génoise, et s'appelaient des *Caraques*. Le roi voulut donner une fête sur le principal de ces bâtimens, qui portait le nom de *Philippe*, en l'honneur de *Philippe Chabot*. Il était garni de cent pièces de canon. On prépara sur le pont une salle de festin très-décorée, et les meilleurs cuisiniers de la cour se rendirent à bord, pour préparer un excellent repas; mais malheureusement, dit une relation,

France.

ils voulurent faire aussi grand feu que grande chère, et ils mirent le feu au vaisseau. Le roi et toute sa cour n'y étaient point encore. Les officiers préposés à sa garde voulurent se sauver, et firent approcher des galères pour les recevoir; mais un nouveau danger éloigna ces galères. Le feu prit aux canons de la caraque qui étaient chargés; et cette artillerie écarta presque tous les navires qui tentèrent d'aborder le navire embrasé. A la fin, on vint à bout de remorquer le *caraquon* brûlant et de le faire échouer à la fosse du *Hoc*, à une lieue du Hâvre, où il acheva de se consumer avec de grandes richesses. Le désordre ayant été réparé, la flotte partit pour l'Angleterre; mais elle n'eut aucun succès, et fut dispersée par les vents.

A l'occident du Hâvre, est la petite ville de *Harfleur*, située à l'extrémité d'une vallée, entre deux montagnes, sur la petite rivière de Lozarde, à une petite distance de la rive droite de la Seine. Elle était autrefois une ville considérable, ainsi que l'on en juge par quelques monumens que l'on croit être du temps des Romains. D'ailleurs, avant l'établissement du Hâvre-de-Grâce, c'était la seule place qui pût seule empêcher les

les ennemis de la France de pénétrer dans le royaume. Aussi était-elle bien fortifiée. Mais depuis la construction du Hâvre, Harfleur a tout perdu; on en a négligé les fortifications, le port s'est ensablé, et il n'y entre plus que de petites barques. France.

Caudebec est la ville principale du pays de Caux, quoiqu'elle n'en soit pas la plus considérable. La situation en est agréable, au pied d'une montagne couverte de bois, sur les bords de la Seine. Une petite rivière qui prend sa source un peu au-dessus de Caudebec qu'elle traverse, fournit de l'eau à un grand nombre de tanneries, formant pour les habitans un grand objet de commerce.

A deux lieues de Caudebec, est le gros bourg d'Yvetot, situé au milieu d'une campagne fertile en grains. On dit que le roi Clotaire I.er, ayant assassiné lui-même, dans l'église et le jour du vendredi saint, Gaulthier, seigneur d'Yvetot, fut obligé de faire pénitence de ce meurtre, pour la satisfaction duquel il érigea cette seigneurie en royaume, en faveur des héritiers et successeurs de ce même Gaulthier. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, cette terre était un franc aleu noble et reconnu tel. Dès le

France. quatorzième siècle, *Jean*, Seigneur d'Yvetot, s'intitulait *Sire d'Yvetot, par la grâce de Dieu*. Son fils vendit cette terre à Guillaume Chenu, chambellan du roi Louis XI. Celui-ci prouva par enquête et par témoins que cette terre avait toujours été franche, et les seigneurs qualifiés de roi et de prince. Sur cette enquête, Louis XI reconnut pour prince Guillaume Chenu, dont les descendans se qualifièrent rois d'Yvetot dans les rôles des officiers des troupes du roi; de sorte que l'on voyait avec étonnement un roi, enseigne ou lieutenant d'une compagnie de cinquante hommes d'armes.

Le petit Andelis, sur le bord de la Seine, est remarquable par une roche escarpée sur laquelle était située autrefois une espèce de forteresse, et parce qu'elle est la patrie de *Nicolas Poussin*, un des plus grands peintres qu'ait eu la France.

Au nord de cette ville est *Ecouy*. Si l'église de ce lieu est d'une architecture massive, en récompense l'intérieur est rempli de monumens assez curieux. Le principal est le tombeau d'Enguerrand de Marigny, surintendant des finances sous Philippe le Bel, pendu sous le règne de Louis le Hutin, son fils. Ce tombeau est de marbre

noir, et la figure du fondateur y est en pierre, armé de toutes pièces, excepté la tête, ayant un chien à ses pieds. On sait que ce symbole indiquait que les chevaliers étaient morts dans leur lit. Ce genre de mort n'était pas celui de Marigny. Mais on n'a pas jugé à propos de le faire mieux connaître dans son épitaphe. France.

Le gros bourg de Jumiège est sur la Seine, aux limites du territoire de Rouen. Il est célèbre surtout par son abbaye. On voit dans chacune des deux églises qu'elle renferme des tombeaux remarquables, entre autres celui qui contient le cœur et les entrailles de la belle et fameuse Agnès Sorel, qui mourut dans une de ses terres voisines de cette abbaye.

Dans l'autre église, est un monument plus singulier, et qui a donné lieu à de savantes dissertations: on l'appelle communément le tombeau des énervés. C'est une vieille tombe, qui sûrement existait dès le temps de la première église. On y voit sculptée en demi-relief la représentation de deux princes avec de longues robes, de longs cheveux, et la tête ceinte d'une couronne ou diadême. *Belleforêt* ne doute point que ce ne soit celle des deux fils de Clovis II, qui

France. s'étant révoltés contre leur père, furent *énervés*, c'est-à-dire, qu'on leur coupa les jarrets. On les mit ensuite dans un bateau qui les conduisit jusqu'à Jumiège, où des moines les recueillirent. Cette opinion n'est fondée que sur une tradition; mais elle est si ancienne, qu'au douzième siècle on fit peindre cette tombe en bleu, semée de fleurs de lys jaunes, et qu'on y grava quatre vers latins qui la justifient.

Dans ce canton est *Quillebœuf*, petite ville et port de mer sur la rive gauche de la Seine. Cette ville consiste en une seule rue, située entre une montagne et la rivière. Elle a environ quinze cents habitans. Les femmes s'occupent à faire de la dentelle, et les hommes à la pêche. Le port n'est point, à proprement parler, un véritable port, c'est seulement un quai sur lequel s'arrêtent les bâtimens qui veulent remonter la Seine: ils y prennent des pilotes lamaneurs qui les conduisent à travers les bancs de sable jusqu'à Rouen. On n'admet parmi ces pilotes que des gens natifs de Quillebœuf même.

La petite ville d'*Elbœuf*, située vers le sud-est, sur la rive gauche de la Seine, est célèbre par ses manufactures de draps. Ce

n'est que depuis le milieu du dix-septième siècle que ces draps ont acquis un degré de perfection qu'ils n'avaient pas auparavant. France.

En montant vers le nord-ouest, on arrive à *Honfleur*, forteresse et port de mer à l'entrée de la Seine, de l'autre côté et un peu plus haut que le Hâvre-de-Grâce. Quoiqu'il n'y ait proprement que cette rivière entre ces deux villes, et que l'on puisse, avec des lunettes d'approche, de l'une découvrir l'autre, la communication est néanmoins difficile. La ville est bien percée; on y voit plusieurs belles rues et six fontaines publiques. Il y a douze à treize mille habitans. Les hommes s'occupent presque tous de la pêche ou de la navigation, et les femmes à faire de la dentelle et de la toile.

Le port de cette ville est assez profond, il peut recevoir des vaisseaux de grandeur médiocre, et en renferme quelquefois plus de cent. Les abords en sont faciles et d'une grande ressource pour les bâtimens qui essuient des tempêtes à l'entrée de la Seine.

Sur cette côte est le bourg de *Tonques*, à l'embouchure de la rivière de ce nom, dans la mer; et à quelque distance de là,

France.

la petite ville de Pont-l'Evêque, située dans une île sur cette même rivière.

La côte qui règne depuis l'embouchure de la Tonques jusqu'à celle de la Dive, n'offre rien de remarquable; mais entre ces deux rivières, plus avant dans les terres, on trouve de gros bourgs, de beaux villages, le pays étant très-abondant, gras, fertile et très-peuplé.

La ville de Lisieux est située sur la rivière d'Obec, assez près de son embouchure dans celle de Tonques. Les environs en sont agréables. Elle est environnée de murailles flanquées de tours et de fossés. Mais depuis la cessation des troubles en France, on se met peu en peine d'entretenir ses fortifications. La cathédrale est une assez belle église, mais d'une architecture gothique et ancienne. Le palais épiscopal est très-beau, il y a une belle chapelle, un superbe escalier et de beaux jardins.

En 1377, *Nicolas Oresme*, qui avait été précepteur du roi Charles V dit le Sage, fut nommé évêque de Lisieux, et mourut en 1382, généralement estimé et respecté. Il nous reste de ce prélat plusieurs ouvrages excellens pour son siècle, entre autres,

la première traduction en français de la morale et de la politique d'Aristote. France.

Le premier endroit que l'on trouve en s'éloignant des côtes, est *Caen*, grande et belle ville située au confluent des deux rivières de l'Orne et de l'Oron ; d'immenses et superbes prairies l'environnent. Elle forme un fer à cheval, et est entourée de quatre grands faubourgs remplis de maisons magnifiques. On fait monter sa population à cinquante mille habitans. L'hôtel-de-ville est un fort beau bâtiment situé sur la place Saint-Pierre. Les manufactures de cette ville consistent en fabriques de draps, de ratines et d'étoffes moitié fil et moitié laine. On y prépare des cuirs et l'on y travaille en coutellerie.

Quant au commerce intérieur et maritime, les Habitans de Caen le font au moyen de deux petits ports voisins de l'embouchure de la rivière d'Orne.

La ville de *Bayeux* est située sur la rivière d'Aure, à une lieue et demie de la mer, dans une contrée extrêmement fertile, surtout en pâturages. On y compte environ dix mille habitans. L'église cathédrale est une des plus grandes et des mieux bâties de la province. Ce qui attire surtout

France.

les regards des curieux, c'est le portail et les trois clochers, dont celui du milieu sert d'horloge à la ville.

On voit dans cette église une très-ancienne tapisserie, représentant les descentes des Normands en Neustrie et leurs conquêtes; celle de l'Angleterre, par Guillaume le Conquérant, et plusieurs autres aventures remarquables. Cette tapisserie, gravée et expliquée dans le beau livre des antiquités françaises de Montfaucon, a surtout le mérite de représenter le costume des princes, seigneurs et guerriers des huitième, neuvième et dixième siècles.

Isigny est le bourg le plus remarquable de ce canton. Il est arrosé par la rivière d'Aure, qui baigne les murs de Bayeux, et se jette dans la mer, à peu de distance d'Isigny. Son embouchure est dans une baie, dont le fond est un sable fort doux que la mer couvre et découvre plus ou moins à certaines heures et dans certaines marées. On peut traverser cette baie à pied et à cheval, en prenant les momens favorables, mais il faut avoir attention de les saisir, sans quoi on court risque de se noyer. Le cidre d'Isigny passe pour le meilleur de la Normandie, et son sel blanc est en grande

réputation. Rien de si beau et de si fertile que les environs d'Isigny du côté de Bayeux. Les pâturages y sont excellens, les vaches s'y engraissent promptement, et les champs d'herbages sont coupés par des plantations de pommiers. France.

Le Cotentin s'offrait à nous, et *Carentan* était sur notre route. Cette petite ville est située près de la mer, entre les deux rivières de *Douve* et de *Tante*. Le pays des environs est fertile et gras, mais marécageux. C'est pourquoi on a été obligé d'y construire un grand nombre de petits ponts pour communiquer d'un endroit à un autre. Si d'un côté il en résulte quelques incommodités journalières, d'un autre cette disposition du terrain met ce pays à couvert des irruptions des ennemis.

Coutances, Carentan, Saint-Lô, Mortain, sont des villes où le voyageur trouve peu de quoi satisfaire sa curiosité. Elles ont toutes les désagrémens des villes anciennes, c'est-à-dire, des rues étroites et tortueuses, des bâtimens mal ordonnés, des places irrégulières; mais toutes sont riches, soit par le territoire qui les entoure, soit par leur commerce et leur industrie. Saint-Lô a un très-beau pont sur la Vire, rivière qui

France.

baigne ses murs. Lorsque l'on s'occupera d'accroître le commerce de ce pays, en augmentant les débouchés, premier objet qui doit fixer l'attention des législateurs, je crois qu'il serait facile d'ouvrir au commerce de Carentan, de Coutances, de Saint-Lô et de Mortain plus de relations avec la mer, dont elles ne sont guère éloignées, en creusant le canal de la Tante et des autres petites rivières sur lesquelles elles sont situées. On pourrait couper par de nouveaux canaux les sinuosités qui embarrassent leur cours, et qui prolongent inutilement leur trajet. Alors, des barques d'un port plus considérable pourraient remonter jusqu'à Carentan, et y apporter les denrées qui y manquent, et dont les frais de transport doublent pour elle le prix, entre autres le vin dont elle est entièrement privée, et dont l'éloignement des cantons qui le produisent, la difficulté des chemins, et sa position qui ne la met à portée d'aucun passage, lui rendent l'approvisionnement difficile.

A l'ouest et à trois lieues de la mer, est *Valogne*, ville, dit-on, fort ancienne, qui était considérable du temps des Romains,

et qui fut détruite par un incendie, on ne sait précisément en quel temps. France.

A la fin du dix-septième siècle, Foucaut de Magni, intendant de Caen, homme savant et très-versé dans les antiquités, fit fouiller au lieu où devait être autrefois cette ville, sur la hauteur au pied de laquelle est actuellement Valogne. On y trouva les ruines d'un grand et bel amphithéâtre, et de plusieurs bains publics, d'un temple dont les fondemens et les murs étaient parfaitement conservés, mais qui était dépouillé de tout ce qui avait pu contribuer à ses ornemens. On y déterra d'ailleurs un grand nombre de médailles, dont quelques-unes portaient l'empreinte des Césars, et l'on découvrit une salle qui paraissait avoir servi d'auditoire, et quelques pièces d'argent avec cette légende : *Nummus argenteus antiquæ civitatis Ionniæ.* Le père du *Nord*, jésuite, habile antiquaire, qui accompagnait l'intendant, jugea que cette ville pouvait avoir eu autrefois la grandeur de celle de Rouen. Les cendres que l'on en retira à monceaux, sont des preuves certaines de l'incendie qui l'avait ruinée ; et les sources vives que l'on découvrit dans ces ruines, ont fourni une

France.

abondante quantité d'eau aux fontaines de la nouvelle ville. On y compte huit à dix mille habitans. Elle est bien bâtie et bien percée. Les maisons sont construites d'une pierre d'un grain très-fin, que l'on tire de carrières peu éloignées.

C'est sur la côte voisine qu'on voit la petite ville et le port de Cherbourg. Elle est située au milieu d'une grande et large baie, terminée à l'occident par le cap de *la Hogue*, et à l'orient par un autre cap ou pointe, derrière laquelle est *Barfleur*. Le port de Cherbourg est resserré entre deux pointes plus rapprochées. Vis-à-vis du port est une petite île que l'on appelle l'*Isle-Pelée*. Derrière la ville, on voit une plaine d'une lieue, et ensuite une forêt considérable; à droite et à gauche, derrière les sables que la mer laisse en se retirant, sont deux coteaux de terres labourables. Sur celui qui est à l'orient, est un village nommé *Tour-la-Ville*, dans lequel on établit en 1670, une grande et belle manufacture de glaces. Il n'y a que quatre lieues de Cherbourg à Valogne, et six par terre jusqu'à la Hogue. Mais pour se rendre par mer d'un de ces ports à l'autre, il faut faire un assez grand tour, et doubler plusieurs caps.

La ville de Cherbourg est d'une forme ronde, ou du moins ovale, et a un grand faubourg qui règne le long du port, formé par l'embouchure de la rivière de *Divette*, et dans lequel se jette aussi la petite rivière de *Trolbec*. Les rues sont étroites et les maisons bâties de pierres et couvertes d'ardoises assez grossières, dont les carrières sont dans les environs. On y trouve deux places assez belles et plusieurs fontaines. Il y avait autrefois un beau château-fort, qui existait dès le temps de Guillaume le Conquérant. On continua, sous les ducs de Normandie et sous nos rois, de le fortifier. Sous le règne de Louis XIV on entreprit, d'après les mémoires de Vauban, et sous sa direction, de l'augmenter, aussi bien que l'enceinte de la ville, tandis que d'un autre côté on agrandissait le port, et qu'on travaillait à le rendre considérable. France.

Cette ville ne renferme que jusqu'à six mille habitans. L'église est grande, et l'architecture est ancienne et bonne. On y voit un monument élevé à l'occasion de la délivrance de Cherbourg de la tyrannie des Anglais en 1450.

Le port, grand et spacieux, peut contenir cent cinquante vaisseaux, et serait

France.

encore plus utile s'il était creusé. Ce n'est que depuis environ cent ans que l'on a entrepris de construire deux jetées en avant de ce port. On les a prolongées autant que l'on a pu. Mais en les poussant trop loin, il arrive presque toujours qu'on les voit emportées par la mer. On a fait encore depuis quelque temps de bien plus grands plans de perfection et d'amélioration de ce port, plans dont ce n'est pas ici le lieu de parler. La grande rade en avant du port, a une bonne lieue de large, le fond en est bon et de sable fin; mais la mer n'est pas profonde, et l'on n'y est pas à l'abri de tous les vents.

La fameuse rade de *la Hogue* est à l'occident de Cherbourg : elle est comprise entre la pointe de *Reville*, à l'embouchure de la petite rivière de *Saire*, et la pointe de *Quitteville*, à l'embouchure de la *Synope*. Dans cet espace, le long du rivage, est la petite île et le fort de *Tatihou*, que l'eau n'entoure que dans les hautes marées. Sur le rivage même est le village de *Saint-Oast*, habité par des pêcheurs, et où il y a plusieurs redoutes et batteries. La rade de la Hogue est la meilleure qu'il y ait dans la Manche, et l'on y est à l'abri de presque

tous les vents. Depuis plus de cent ans on avait toujours fait des projets pour construire un port sur la Manche, tantôt à la Hogue, tantôt à Cherbourg. On a varié, ne voulant pas tenter deux entreprises à la fois, et l'on se déterminait tantôt pour la Hogue, dont la rade est excellente; tantôt pour Cherbourg, dont le port était plus avancé. A la fin on s'est décidé pour cette dernière ville. France.

Outre le port de Cherbourg, où l'art a versé des sommes immenses sans l'avoir conduit à sa perfection, il existe sur cette côte un petit port qui fait un commerce de pêche très-important. C'est peut-être un de ceux de la France d'où l'on expédie plus de bâtimens pour le banc de Terre-Neuve, où se pêche la morue verte. Les négocians en envoient de même beaucoup à la pêche dite de la morue sèche; l'espèce de navigation que l'on appelle cabotage, y verse encore de grandes richesses. Il consiste à faire courir sur les côtes, c'est-à-dire, terre à terre, des petits brigantins, des gabarres, des bateaux qui, à raison de leur petitesse, peuvent s'introduire dans les anses peu profondes où les grands vaisseaux

France.

ne peuvent mouiller, et d'y porter et d'en rapporter des marchandises d'échange.

La situation de *Granville* rend son aspect curieux et pittoresque. Elle est entièrement bâtie sur un rocher, et l'on croirait, à la voir, que la mer l'entoure de tous côtés. Elle ne tient au continent que du côté du Levant. Une des grandes privations de cette ville, est l'eau à boire, que l'on est obligé d'aller chercher dehors, et souvent même pendant l'été à un quart de lieue, quand les grandes chaleurs tarissent les fontaines plus voisines.

Les huîtres si connues sous le nom de Cancale, viennent du port de Granville, et cette pêche verse, année commune, cinquante mille livres dans la classe laborieuse de cette ville. Ce sont les femmes et les filles des matelots qui font cette pêche pendant que les hommes vont à la mer.

La ville d'Avranches n'a rien offert à nos observations, il n'y a ni manufactures ni commerce. Elle est petite, et ne paraît peuplée que parce que les maisons sont entassées les unes sur les autres. Elle a environ six mille habitans.

Au sud-ouest d'Avranches, est le *Mont-Saint-Michel*, endroit très-curieux à voir, et

et bien digne de l'attention du voyageur. L'abbaye, le château et la ville sont situés sur un promontoire qui est entre les embouchures des deux petites rivières de *Sec* et de *Selme*, au milieu d'une baie que forment en cet endroit la côte de Normandie et celle de Bretagne. Ce promontoire est partagé en deux montagnes qu'on appelle *Tumbes*, parce qu'elles ont à peu près la forme de ces tombeaux de pierres amoncelées, que l'on trouve quelquefois dans les campagnes, et qui sont les restes des monumens barbares, élevés par les Gaulois et les Germains à leurs généraux et à leurs guerriers. Sur l'une de ces deux montagnes qui est fort haute, on trouve l'abbaye. France.

Cette abbaye est appelée dans les actes et dans les écrivains latins, *Monasterium ad duas tumbas, in periculo mortis*, à cause des deux montagnes et du danger que couraient ceux qui, sans y penser, seraient surpris par le flux de la mer qui y monte deux fois en vingt-quatre heures, couvre toute la grève des environs, et répand ses eaux une grande lieue en avant dans les terres; en sorte qu'il faut saisir l'intervalle des marées pour y arriver.

Lorsqu'on a passé toute la grève, qui est

France.

de sable mouvant, et semée de petites coquilles, on trouve la première porte de la ville, qui est fermée d'une grille de fer, laquelle ne s'ouvre que pour les carosses et les autres voitures; les gens à pied et les gens à cheval n'entrent que par une autre petite porte ronde qui est à côté, attenant le premier corps de garde, où les voyageurs laissent les armes à feu, les épées et les bâtons ferrés: puis ayant passé une petite place d'armes, en tournant à droite, on entre dans la ville par un pont levis.

On traverse cette ville en montant insensiblement; et après avoir passé à côté de l'église, on prend à gauche, et l'on arrive au second corps-de-garde, où l'on est obligé de déposer les armes cachées, telles que les pistolets de poche, les baïonnettes, et même les couteaux. On tourne ensuite à droite, et l'on monte par de larges degrés fort unis et taillés dans le roc, jusqu'à l'entrée du château qui est au levant.

On passe d'abord sous une herse armée de grosses pointes de fer; et après avoir monté quelques marches, on trouve une grande porte fermée, épaisse d'un pied, toute couverte de fer, où l'on ouvre un

guichet qui n'a guère que trois pieds de haut. On n'y entre qu'en se ployant en deux; puis on se trouve sous une grande voûte obscure, dont les murs sont tout couverts de mousquets et de pertuisanes, rangés sur leurs rateliers. Ensuite on arrive à un grand corps-de-garde, où il y a toujours plusieurs bourgeois en faction. De là, en continuant de monter, on traverse une petite cour d'environ douze pas en carré, et dont les hautes murailles sont défendues par des créneaux. Enfin on passe à la dernière porte du château, et l'on arrive devant celle de l'église, sur une plate-forme que l'on appelle le *Saut-Gauthier*. En cet endroit, on se repose agréablement, en considérant par les fenêtres d'une petite galerie, une longue étendue de grève, de mer et de terre. On entre ensuite de plein pied dans l'église. France.

Cet édifice est disposé en forme de croix, d'une structure gothique et d'une couleur enfumée qui marque sa grande ancienneté. Le grand autel de Saint-Michel est placé entre le chœur et la nef, et lui sert de clôture; le retable en est fort enrichi d'ornemens de sculpture. Le haut est terminé par une niche dans laquelle est posée une statue de l'Archange Saint-Michel, de grandeur

naturelle, que l'on dit être toute d'or. Quoi qu'il en soit, elle est d'un dessin peu correct; mais le grand tableau de l'hôtel est assez bon. Sur un des murs de la croisée méridionale de l'église, on voit les armoiries et les noms de tous les gentilshommes, soit Bretons, soit Normands, qui défendirent, en 1423, cette forteresse contre les Anglais. Dans une chapelle qui est du même côté, on montre le trésor, qui est rempli de quantité de vases sacrés et de reliques. On voit aussi, au bout de l'armoire, un bouclier carré et une épée courte, qu'on a trouvés en Irlande, auprès du corps d'un dragon, dont on attribue la mort à Saint-Michel.

France.

De l'église on entre dans le cloître, et l'on ne peut voir sans admiration que l'on ait si bien bâti, sur la pointe d'un rocher, tous les lieux réguliers d'un monastère. Ce cloître a environ vingt pas en carré; il est accompagné, d'un côté, de la salle des chevaliers de Saint-Michel, et de l'autre, d'un grand réfectoire et de ses offices, auprès desquels est une machine à moulinet, qui sert à monter, pour le couvent, les provisions que les chaloupes amènent au pied du mont, fort escarpé du côté du nord. En haut sont les dortoirs, l'infirmerie et une belle biblio-

thèque bien fournie, dont la voûte est ornée de peintures. Ensuite on monte au-dessus de l'église, autour de laquelle on peut se promener le long des balustrades dont la couverture est environnée. Les curieux n'en demeurent pas là; ils montent dans la lanterne du clocher, qui est élevée à soixante toises au-dessus du niveau de la grève. Depuis cet endroit, on découvre, du côté du nord, la pointe de Granville, et vers le levant, en suivant la côte de Normandie, on voit aisément la ville d'Avranches; au midi celle de Pont-Orson; au sud-ouest, la ville de Dol en Bretagne; au couchant, le Hâvre de Cancale, et au nord-ouest, avec une lunette, l'île de Jersey, qui en est éloignée de seize lieues, et qui ne paraît que comme un nuage, à l'œil nu. France.

Après avoir visité le dessus de l'église, vous êtes mené, par le conducteur, à la faveur d'une lanterne, dans les lieux souterrains de cet édifice. C'est un vrai labyrinthe de détours et de descentes obscures. On y montre deux cachots de sept à huit pieds en carré, où l'on descendait les criminels d'état par une bouche, qui se ferme par une trape. On trouve dans la plus profonde de

France.

ces cavernes quantité d'oiseaux marins qui s'y retirent en hiver.

Quoique le mont Saint-Michel soit très-fortifié par sa nature et sa position, on a cependant jugé à propos d'y ajouter des ouvrages capables de le rendre encore plus fort, et surtout d'y placer de l'artillerie.

En allant d'Avranches à Sées, nous n'avons vu qu'un seul lieu un peu remarquable; c'est la petite ville de *Domfront*, située sur une hauteur, au pied de laquelle coule la rivière de Varenne. Elle était autrefois considérable, parce qu'elle était une des clefs du duché de Normandie.

Dans cette partie se trouve aussi *Falaise*, agréablement située sur un rocher, au pied duquel coule la rivière d'*Ante*. Sur ce rocher est un ancien château, entouré de larges fossés, remplis d'eau par des étangs qui ne tarissent jamais.

Les premiers ducs de Normandie se plaisaient fort dans le château de Falaise; c'est là que Guillaume le Conquérant naquit de la belle *Arlète*.

Nous nous sommes arrêtés à Argentan, située sur la rivière de Sarthe, au milieu d'une campagne fertile. Elle est jolie, bien

bâtie, entourée de murailles et de fossés. Les remparts, plantés d'arbres, y forment une promenade agréable. Ce qui rend aujourd'hui cette ville digne de remarque, c'est son commerce, qui est étendu. Il y a des manufactures considérables d'étamines, de petites étoffes de laine, de très-belles toiles et de dentelles, connues sous le nom de *point d'Argentan*; enfin de cuir, dont elle fait un grand débit, l'eau de la rivière d'Orne étant très-propre pour les préparer. France.

La ville d'Alençon, où nous avons aussi séjourné, est encore entourée de bonnes murailles flanquées de tours de distance en distance, et de larges fossés qui marquent que c'était autrefois une place d'importance. On y compte environ dix mille habitans; il s'y fait un grand commerce de toiles de chanvre, de serges et d'étamines, mais particulièrement de dentelles faites à l'aiguille, que l'on appelle à Paris, *point d'Alençon*. On trouve aussi à Alençon des cailloux qui, quand ils sont taillés, deviennent assez brillants pour jouer le diamant. Aussi sont-ils connus sous le nom de diamans d'Alençon.

A cinq lieues d'Alençon, est la ville de *Sées*, sur la rivière d'Orne. Elle est actuellement peu peuplée, n'ayant aucun com-

merce, et ne renferme que quatre à cinq mille habitans.

France.

Il nous restait encore une contrée de la Normandie à connaître et à parcourir. C'était la contrée où est située la ville d'Évreux, qui ne présente rien de remarquable que son église cathédrale : l'architecture en est gothique, mais très-noble. Elle est en forme de croix, bien éclairée par un dôme octogone. Au-dessus de ce dôme, est encore un clocher, très-élevé en pyramide, travaillé en pierres, et percé à jour.

A une demi-lieue d'Évreux, est le magnifique château de Navarre, ainsi nommé, parce qu'il a été bâti sur les ruines d'une ancienne maison de plaisance de la reine de Navarre, Jeanne de France, fille du roi Louis le Hutin, et femme de Philippe, comte d'Évreux. Mais il ne reste plus aucune trace de cette ancienne habitation. Le château actuel est l'ouvrage du duc de Bouillon, qui vivait en 1686, et qui le fit bâtir sur les dessins de *Jules-Hardouin Mansard*; les jardins furent dessinés par Lenôtre. Dans le siècle présent, ce lieu a été fort embelli; il est situé à l'entrée de la forêt d'Évreux, une des plus belles et des mieux percées de la Normandie.

La petite ville de l'Aigle est près de Verneuil. Elle est enceinte de murailles et de fossés, et il y a la plus fameuse manufacture d'épingles qui soit en France. France.

En remontant vers le nord, on trouve la petite ville de *Conches* : elle n'a que deux mille cinq cents habitans. Un de ses faubourgs n'est presqu'habité que par des ouvriers en fer. On y fait des marmites et de la chaudronnerie de toute espèce. La matière est fournie par des mines qui sont dans les environs. Les forges sont placées dans la forêt de Conches qui est fort grande.

Au nord de la ville d'Évreux, est la petite ville du *Pont-de-l'Arche*, située sur la rive gauche de la Seine. Elle tire son nom d'un beau pont de pierre de vingt-deux arches, qui y subsiste depuis plus de sept cents ans, sans qu'on sache précisément l'époque de sa fondation.

On prétend que le château qui est au bout du pont a été bâti par Charles le Chauve. Il est de figure carrée, flanqué de grosses tours, et les murailles en sont très-épaisses: il est entouré d'un fossé, de manière qu'il forme une île au bout du pont.

Non loin du Pont-de-l'Arche, mais de l'autre côté de la Seine, est le prieuré *des*

France.

Deux-Amans. Le titre qu'il porte a donné lieu à des superstitions singulières. On a débité qu'un jeune homme étant fort amoureux d'une fille qui l'aimait aussi, n'obtint de son père la permission de l'épouser qu'en s'engageant à la porter sur ses épaules depuis le bas jusqu'au haut d'une montagne qui est tout auprès. Il remplit la condition, mais il expira de fatigue étant arrivé au sommet, et sa maîtresse mourut de chagrin.

La forêt du Pont-de-l'Arche s'étend depuis la ville de ce nom jusqu'à celle de *Louviers*. La ville de ce nom est située sur la rivière d'Eure. Le nombre de ses habitans se monte à plus de quatre mille, dont deux mille sont employés aux fabriques de draps, qui sont, depuis long-temps, en réputation.

Au sud-est de Louviers, et à une demi-lieue de la rive gauche de la Seine, est le faubourg Gaillon, qui n'est remarquable que par le beau château qu'y fit bâtir le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen.

La petite ville de Vernon n'en est pas loin. Elle est sur la rive gauche de la Seine, dans une vallée des plus agréables : on y voit encore un ancien château, dont les murs sont fort épais. Celui de *Bizy*, près de cette ville,

est magnifique. Il a été bâti de nos jours par le maréchal de Belle-Ile. France.

Avant de diriger ma route vers la fameuse capitale de toute la France, nous avons voulu voir, dans toute leur étendue, les onze pays qui l'avoisinent; et voici le résultat de nos observations et de ce voyage.

C'est par Montreau-Sous-Yonne que nous nous sommes approchés de Paris. Cette petite ville est située au confluent de l'Yonne et de la Seine: elle est agréable, et sa situation contribue au caractère de gaîté qu'elle offre au voyageur.

En quittant Montreau, pour aller à Fontainebleau, nous avons gagné Moret, l'un des villages, le plus agréable que nous ayons parcouru depuis que nous voyageons.

A deux lieues de cette ville est la maison royale de Fontainebleau, au milieu d'une vaste forêt, dont le fond est presque partout de rochers de grès. En arrivant dans cette ville je fus visiter le château, auquel plusieurs rois ont fait tant d'additions, que la partie bâtie par François Ier, son fondateur originaire, ne s'aperçoit presque plus. Il n'a pas autant d'apparence que celui de Chambord. C'était un endroit favori de la famille des Bourbons. Il semble que la

France. dorure en soit la décoration dominante. Cependant, dans le cabinet de la reine, elle est bien employée et avec élégance. La peinture de cette charmante petite chambre est admirable, et rien ne saurait surpasser l'excellence des ornemens distribués ici avec le plus grand goût. Je fus bien aise de voir la galerie de François I.er, conservée dans son état primitif, même les chenets, qui sont ceux dont se servait ce monarque. Les jardins ne sont rien, et le canal n'est pas comparable à celui de Chantilly.

On passait de cette petite chambre, dont je viens de parler, dans la galerie de Diane, bâtie par Henri IV, aussi bien que celle des Cerfs, ainsi nommée parce qu'elle était ornée d'une quantité de bois de cerfs.

C'est dans cette galerie que se passa, en 1657, une scène horrible. La reine Christine de Suède, étant venue en France après avoir abdiqué la couronne, se trouva à Fontainebleau, et y passa quelque temps seule, la cour n'y étant point alors: elle y fit assassiner par ses ordres exprès, et presque en sa présence, un certain marquis *Monaldeschi*, son écuyer, qu'elle accusait d'être un traître, et que l'on soup-

çonna n'être qu'un infidèle. Cet acte d'autorité, ou plutôt de cruauté tyrannique, exercé en France par une reine étrangère, déplut fort à Louis XIV et à toute la nation. France.

Il y a peu de gens qui, passant par Fontainebleau, n'aient entendu parler du grand Veneur de la forêt, et il faut bien dire un mot de ce conte. C'est un spectre que l'on prétend avoir apparu aux rois dans une infinité d'occasions. La dernière et la plus remarquable est du règne de Henri IV, en 1599. Ce monarque revenant de la chasse, de mauvaise humeur parce qu'il n'avait rien pris, entendit près de Moret un grand bruit de chiens et de chevaux, et des fanfares, qui semblaient annoncer une grande chasse plus heureuse que la sienne. Il en fut aussi piqué qu'étonné : il le témoigna, et plusieurs seigneurs, entre autres le comte de Soissons, prince du sang, s'étant détachés pour aller savoir ce que c'était, le comte rapporta qu'il avait vu, mais de fort loin, un grand homme noir, à la tête d'un nombreux équipage de chasse, et que ce spectre criait de temps en temps, *entendez-vous*, ou selon quelques autres, qui l'avaient entendu comme le prince, *amendez-vous*. Les gens du pays assurèrent

France.

alors, et ont souvent répété depuis, qu'ils avaient fréquemment de semblables apparitions. On lit même dans les mémoires de Sully, que lui-même y fut un jour attrapé : ayant cru entendre le roi Henri IV revenir de la chasse, il sortit de son cabinet pour aller lui communiquer une affaire importante. Mais Henri IV était à plus de quatre lieues de là ; et il se trouva que c'était le grand Veneur qui chassait près du château.

En montant vers le nord-est, on arrive à Melun. La rivière de Seine, qui traverse cette ville, y procure un grand commerce, et l'on y compte quatre mille habitans. Elle est divisée, comme Paris, en trois parties, dont celle du milieu est une île, et s'appelle la Cité. On passe de là dans les deux autres parties par deux ponts.

Du temps de Jules-César, Melun, suivant l'historien *Rouillard*, qui vivait à la fin du seizième siècle, était déjà une ville considérable du pays des Parisiens, et en était même plutôt la capitale que celle de Lutèce. Labienus, lieutenant de César, s'en empara, rétablit le pont qui avait été rompu, et en fit une place d'armes. Il en partit pour aller prendre Corbeil, d'où il fit trembler

Paris, quoiqu'il n'y entra pas. Mais il se donna aux environs une grande bataille. France.

Le culte de la déesse *Isis*, dit *Rouillard*, était alors établi à Melun. Cette déesse y avait un temple si magnifique, qu'il avait donné son nom à la ville, qui s'appelait *Isers*. Celle de Lutèce en ayant voulu construire un pareil, pour se faire honneur de ressembler à Melun, on lui donna en effet le nom de *Pariseos*, c'est-à-dire pareil ou semblable à Melun. C'est de *Raban Maur*, auteur contemporain de Charlemagne, que Rouillard a tiré cette étymologie, qui, si elle était vraie, fournirait matière à de belles réflexions sur la vicissitudes des choses humaines. Paris se serait donc fait autrefois honneur de ressembler à Melun, tandis qu'aujourd'hui la plus grande gloire de Melun est d'avoir quelque ressemblance avec Paris.

Le célèbre *Amyot*, était né à Melun, d'un boucher. Après avoir été précepteur des petits enfans du roi François I.er, il mourut en 1533, évêque d'Auxerre, grand aumônier de France, et de l'ordre du St.-Esprit.

A quelques lieues de là est le château du *Bouchet*, qui a été possédé par Abraham Duquesne, un des plus grands officiers de

France.

marine qui aient existé dans le siècle de Louis XIV. Mais comme il était protestant, Louis XIV étant résolu de révoquer l'édit de Nantes, fit défendre au brave Duquesne de laisser pratiquer dans sa terre la religion prétendue réformée. Il paraît qu'effectivement Duquesne n'y établit point de prêche; mais il ne voulut jamais renoncer à la religion protestante, ni faire aucun exercice de la catholique. Il mourut tranquille dans son château, et fut enterré sans cérémonie dans un fossé au bout de son jardin, où l'on ne voit ni monument ni épitaphe.

Le village de Sainte-Geneviève-des-Bois, qu'on trouve en montant un peu vers le nord, était connu dès le temps de Hugues Capet. On y voit encore une tour de l'ancien château. Il y a des beautés dans le nouveau, entre autres deux grandes figures représentant des Naïades, qui sont de Jean Goujon, célèbre sculpteur et architecte, auteur des bas-reliefs de la fontaine des Innocens, à Paris.

Le château de *Savigny-sur-Orge*, est beau et dans le goût des maisons royales du quinzième siècle. On prétend que le roi Charles VII y a tenu renfermée la belle Agnès Sorel, et que cette dame y vivant dans

dans une grande solitude, ne recevait d'autres visites que celles du roi, qui entrait dans la tour par une fenêtre, à l'aide d'une échelle. On ne conçoit pas aisément dans quel temps de leur vie Charles VII et Agnès Sorel ont été obligés de mettre tant de précaution et de mystère dans leurs rendez-vous. France.

Le petit village d'*Atis* est dans une situation agréable, sur un coteau d'où l'on a une vue charmante sur les rives de la Seine qui coule au bas à quelque distance. Le château d'Atis appartenait, dans le siècle dernier, au duc de Roquelaure. Il doit presque toute sa magnificence à la nature; les jardins et les terrasses en sont admirables. Dans un des bosquets du parc, on voit un monument élevé à une petite chienne, favorite du duc de Roquelaure, et au-dessous duquel on lit cette épitaphe, composée par mademoiselle de Scudery, en 1717.

Ci gît la célèbre Badine,
Qui n'eut ni beauté ni bonté;
Mais dont l'esprit a démonté
Le système de la machine.

A deux petites lieues sud-est de Paris, sur la rive gauche de la Seine, est *Choisy-le-Roi*, appelé il y a un siècle *Choisy-Ma-*

France. *demoiselle*, parce qu'une fille de Gaston, frère de Louis XIII, l'acheta et y fit bâtir un château. La terrasse en était le plus beau morceau; les jardins furent ornés de statues parfaitement bien copiées d'après les plus belles antiques de Rome. Elles avaient été faites pour Fouquet, et destinées à orner son château de Vaux.

A l'occident est *Fontaine-aux-Roses*, ainsi nommé, parce que, de temps immémorial, il a été en possession de fournir de roses la cour du roi et celle du parlement. Il se pratiquait en effet, autrefois, au mois de mai, une cerémonie dans laquelle, en plein parlement, chaque pair et chaque magistrat recevait, à son rang et à son tour, un bouquet de roses. Des disputes de cérémonial qui s'élevèrent à cette occasion entre les grands du royaume, firent supprimer cette cérémonie. Cependant Fontenay est toujours le lieu des environs de Paris où il y a les plus belles fleurs et les meilleurs jardiniers fleuristes.

On trouve, dans son voisinage, l'abbaye de filles de *Hautes-Bruyères*. Elle possède le cœur du roi François I.er, qui voulut le laisser en dépôt aux religieuses de cette maison, qu'il fréquentait, à cause du voisinage de Rambouillet, où il mourut.

Le village de Saint-Cyr est sur la route qui nous conduisait à Versailles. Il est célèbre par la communauté dont Louis XIV fut le fondateur, et la marquise de Maintenon l'institutrice. Cette dame avait demandé d'être inhumée dans le cimetière; mais les religieuses ne suivirent pas ses modestes intentions, elles placèrent les restes de leur institutrice dans le chœur de leur église, où l'on voit son tombeau en marbre blanc. France.

De St.-Cyr, nous partîmes pour aller à Mantes. Cette ville est dans une position des plus agréables, sur la rive gauche de la Seine, qu'on y passe sur un pont de pierre, qui a trente-neuf arches. Il y avait autrefois un temple de Cybèle, entre le château et la ville; on en voit encore quelques restes dans une église de la ville même.

Au nord-est de Mantes, *Meulan* est bâtie en amphithéâtre sur la Seine; le domaine de cette ville a été souvent engagé. Louis XI le céda à *Olivier-le-Dain*, dont on dit que le vrai nom était Olivier le Diable, et qui après avoir été son barbier, était devenu son favori. Le monarque envoya en ambassade ce personnage, vers la princesse Marguerite de Bourgogne, héri-

France. tière des Pays-Bas. Comme Meulan était un ancien comté, et que le nouveau parvenu connaissait peu les convenances, il prit fastueusement le nom de comte de Meulan, et parut à la cour de la princesse avec un train et une audace bien plus assortis à ce titre qu'à sa naissance; mais il fut tourné en ridicule, et fit même mépriser son maître.

En suivant la route de Meulan à Poissy, on trouve le gros bourg de Triel, qui renferme jusqu'à deux mille ames. Le commerce en grains et même en vins est assez considérable.

La petite ville de Poissy, située sur la rive méridionale de la Seine, a eu un château souvent habité par les rois, jusqu'à ce que celui de Saint-Germain-en-Laye l'ait fait abandonner. On voit dans une chapelle de l'église les fonts sur lesquels a été baptisé Saint-Louis, né dans le château de cette ville. Depuis long-temps, ils ne servent plus à personne, mais ils sont élevés sur une console; les vitraux de la chapelle sont très-bien peints, et ces peintures représentent la naissance de Saint-Louis et son baptême. Tout autour, on a sculpté différens ornemens, des inscriptions, et

entre autres, ces quatre vers français assez remarquables. France.

Saint Louis fut enfant né de Poissy
Et baptisé en la présente église.
Les fonts en sont gardés encore ici,
Et conservés comme relique exquise.

Sous le règne de Charles IX, on tint, dans le vaste et beau réfectoire des religieuses de cette ville, le fameux colloque de ce nom, qui dura deux mois et demi. Toute la cour de France assistait régulièrement aux disputes dont l'objet était d'engager l'un ou l'autre des deux partis qui, en matière de religion, divisaient le royaume, à se soumettre ou à se prêter à quelque arrangement. La relation de ces conférences, qu'on lit dans les mémoires du temps, les discours qui furent prononcés à leur ouverture, surtout celui du chancelier de l'Hôpital, méritent l'attention des personnes qui les liront. Le défaut de bonne foi, peut-être de part et d'autre, rendit ces conférences infructueuses.

Saint-Germain-en-Laye est une jolie ville, au couchant de Paris, sur une montagne dont le pied est arrosé par la rivière de Seine. On y respire l'air le plus pur, et l'on y jouit de la plus belle vue du

France. monde. On voit que sous le règne de Louis le Jeune, nos rois y avaient un petit château ou maison de chasse.

Monstrelet rapporte que l'an 1442, un prieur de Saint-Germain-en-Laye, nommé *Hédelin*, fut accusé de s'être donné au diable, pour avoir les bonnes grâces d'une dame, et qu'il fut convaincu, par son propre aveu, d'avoir été au sabat, sur un manche à balai. Il fut condamné à une prison perpétuelle, au pain et à l'eau.

Cependant nos rois continuaient toujours à se plaire à Saint-Germain-en-Laye. Depuis le règne de Philippe Auguste, jusqu'à celui de Charles V, il n'y en a aucun qui ne soit marqué par quelques chartes datées de ce château.

François I.er s'étant pris d'affection pour ce lieu qui avait été négligé par Charles VIII et Louis XII, fit construire ce que l'on appelle encore, à Saint-Germain, le vieux château. C'est Henri IV qui a fait construire le nouveau. Il fut encore embelli par Louis XIII, et Louis XIV, qui y était né. Ce monarque en fit sa principale habitation jusqu'à la construction de celui de Versailles. En 1689, l'infortuné Jacques II, chassé du trône d'Angleterre, se retira à Saint-

Germain, où il mourut en 1701. La reine sa femme y continua son séjour, et y mourut aussi en 1718. France.

Versailles, situé à quatre lieues sud-ouest de Paris, et qui, depuis plus d'un siècle, était devenue une ville considérable et le séjour ordinaire des rois, n'était à la fin du seizième siècle, qu'un assez petit endroit. Sa splendeur ne remonte pas au-delà de 1662; à cette époque, Louis XIV forma le projet d'y bâtir un grand et magnifique château, et en 1672, il y transporta sa cour.

Le lecteur ne s'attend pas, sans doute, à lire ici une description du château et des jardins de Versailles. Ce sont de ces beautés qui doivent être vues de près, observées dans leur détail et dans leur ensemble, pour qu'on en sente tout le prix. Je vais me borner à nommer les objets qui méritent une attention particulière.

Trois avenues à quatre rangs d'arbres chacune, dont l'une vient de Saint-Cloud, une autre de Sceaux, et celle du milieu qui est la plus longue, de Paris, mènent au château de Versailles. Elles se réunissent à une place immense, que l'on appelle la place d'armes, décorée de deux beaux bâ-

timens, qui sont les petites écuries et les grandes écuries. L'avant-cour du château est appelée la cour des ministres, parce qu'elle est bordée de grands bâtimens qui leur étaient destinés.

France.

Dans l'intérieur du château, il faut remarquer la chapelle, dont on admire l'appareil, la solidité de la construction, les ornemens et la belle harmonie. On doit voir ensuite le sallon d'Hercule, la salle d'Abondance, le sallon de Vénus, la salle de Diane, la salle de Mars, le sallon de Mercure, la salle du Trône, le sallon de la Guerre, la grande gallerie, le sallon de la Paix et les appartemens.

Le parc de Versailles se distingue en grand et en petit, qui réunis, forment environ vingt lieues de circuit. Le petit parc renferme les jardins, et de ce côté le château offre une façade bien supérieure à celle qui lui est opposée. On compterait à peine les chefs-d'œuvre dont ce petit parc est embelli. La ménagerie, petit château isolé, et celui de Trianon sont dans le grand parc, et aussi dignes que les objets précédens, de la curiosité des voyageurs.

Cependant, il faut le dire, le palais de Versailles, l'un des objets que la renommée

vante le plus, n'est pas sans beaucoup de défauts. Je l'ai vu sans émotion, et il ne m'a fait presque aucune impression. Qu'est-ce qui peut compenser le manque d'unité? De quelque côté qu'on le regarde, ce n'est qu'un assemblage de bâtimens, un quartier brillant de la ville, mais non pas un bel édifice. Cette objection peut avoir lieu pour le jardin devant la façade, quoiqu'il soit cependant beaucoup plus beau. La grande galerie est magnifique, les autres appartemens ne sont rien, mais on sait qu'il s'y trouve une collection précieuse de tableaux et de statues. France.

La capitale du Vexin français est *Pontoise*, ville située sur les rivières d'Oise et de Vienne, et qui tire son nom d'un pont bâti sur la première. Les grandes chaussées qui aboutissent de toutes parts à ce lieu, ne permettent pas de douter qu'il n'y ait eu effectivement un pont en cet endroit, du temps de César et des empereurs romains, mais il n'était qu'en bois. Aujourd'hui il y en a un en pierre, de douze arches, vis-à-vis du château qui fut, dit-on, bâti à la fin du neuvième siècle, sous le règne de Charles le Chauve, pour proté-

ger le pont et arrêter les courses des Normands.

France.

La reine Blanche, mère de Saint-Louis, avait eu pour son douaire le domaine de Pontoise, et après qu'elle eut remis à son fils les rênes du gouvernement, elle s'y tenait habituellement. Ce fut en allant la visiter, que Saint-Louis tomba dangereusement malade dans ce château même, et qu'il fit le vœu d'aller combattre les Sarrasins.

Cette ville, où l'on a vu les états-généraux du royaume assemblés en 1561, ne renferme qu'environ cinq mille habitans. Il n'y a pas long-temps qu'on n'y voyait aucune manufacture, et que le commerce n'y consistait que dans le transport de la farine, qui se moud aux environs, et qui passe pour la meilleure que l'on emploie à Paris. C'est dans cette ville que se trouve la fameuse abbaye de Maubuisson, fondée en 1240, par la reine Blanche. L'église est antique, mais elle a encore des beautés. On voit au milieu le tombeau de cette reine qui mourut à Paris en 1253. Son corps fut transporté à Maubuisson, avec les plus grandes cérémonies, sur un trône d'or

porté par les premiers seigneurs de la cour. Saint-Louis était alors en Palestine. France.

Il est hors de doute que le *Beauvoisis*, dont les habitans s'appellaient anciennement *Bellovaci*, faisait partie du pays des Belges, et en était une portion d'autant plus importante, qu'elle défendait le reste et lui servait de frontière. C'est de là qu'on croit que sortit le fameux *Bellovèse* qui pénétra si avant dans l'Italie et y fit de si grands établissemens.

Cependant la ville de *Beauvais* ayant été soumise par César qui la regardait comme une place importante, prit le nom de *Cæsaromagus*. C'était la forteresse la plus considérable de ce canton, avec une autre appelée *Bratus-Pantium*, que les auteurs cherchent de tous côtés, mais qui, suivant l'opinion la plus vraisemblable, était Breteuil à six lieues de Beauvais. César s'attacha d'autant plus à conserver ces deux places, qu'elles lui avaient coûté davantage à acquérir.

La ville de Beauvais est située sur la rivière de Therain qui se jette dans l'Oise. Ses environs sont agréables et fertiles, mais les maisons sont mal bâties. Le chœur de la cathédrale passe pour un des plus beaux

France. de la France. Cette ville renferme environ treize mille habitans.

Le territoire de Beauvais est abondant en grains ; il fournit une grande quantité de lins et de chanvres dont ses manufactures de toiles consomment une partie. La navette, dont on extrait l'huile, y forme encore une branche de commerce assez considérable. Mais les plus importantes sont les bestiaux, les draperies, les molletons, les espagnolettes, les tricots. Les tapisseries de Beauvais ont de la célébrité, et rivalisent avec celles des Gobelins.

L'homme de ces cantons est loyal, hospitalier, laborieux, ami obligeant et chaud, mais souvent vif et emporté. Ce peuple mérita les éloges et l'estime de César. Le costume des hommes y est le même que dans le reste de l'empire : mais celui des femmes est sans grâces et même sans commodité. Une cornette de toile blanche affuble leur tête, et cache leurs cheveux. Leur buste est enfoncé dans un corps de baleine et traversé par le haut, et communément couvert de drap. Ce corps est sans manches, et ce sont celles d'une camisole de laine qui couvrent les bras, et sur lesquelles la manche de la chemise se retrousse. A ce

corps tiennent des jupons de flanelle ou d'espagnolette bleue ou rayée. L'épaisseur de ces vêtemens dérobe l'épaisseur de la taille, semble rendre la marche pesante, et doit les incommoder surtout en été. France.

L'histoire de Beauvais nous a laissé des anecdotes honorables pour l'espèce humaine. Sous le règne de Charles VII, les Anglais surprennent cette ville. La porte dite de l'Hôtel-Dieu était déjà forcée, et les ennemis s'y précipitaient en foule. Un citoyen, nommé Jean de Lignière, se jette à travers les Anglais, se fait jour au milieu d'eux. Vingt fois prêt à périr, il gagne heureusement le rempart; et là, à la vue des ennemis, il coupe la corde qui soutenait la herse de fer. Elle tombe, la ville est sauvée, et ceux des Anglais qui avaient déjà pénétré dans les murs, sont obligés de se rendre à discrétion.

Dans le même siècle, trente-neuf ans après, sous le règne de Louis XI, la ville était assiégée par les Bourguignons; les assiégeans tentent l'assaut, et déjà le drapeau ennemi est planté sur la brêche. Une femme intrépide conçoit l'espoir de sauver sa patrie du danger dont elle est menacée. *Jeanne Hachette*, c'est le nom de l'héroïne,

France.

s'arme et vole sur la brêche. Son exemple enflamme les femmes de Beauvais, elles courent, elles la suivent. A leur aspect, les ennemis s'arrêtent, se troublent, reculent. Le fatal drapeau est arraché; et *Jeanne Hachette*, chargée de ce trophée, consomme la défaite des Bourguignons, et rentre triomphante dans la ville.

De Beauvais jusqu'à *Noyon*, le pays n'offre rien à la curiosité du voyageur, que la ville de Clermont, située sur une montagne, et renfermant environ deux mille habitans. Le commerce des grains y est très-considérable.

Noyon est bâtie sur une pente douce exposée au midi, n'a qu'environ huit mille habitans; le commerce n'y est pas considérable, quoique les environs en soient très-fertiles en grains de toute espèce; les pâturages y sont excellens.

Chauni, près de Noyon, est située dans une plaine très-fertile, tout à fait voisine de la rivière d'Oise. Le nombre des habitans se monte à plus de trois mille. On y fait un assez grand commerce de toiles, mais il s'en fabrique moins que l'on n'en blanchit. Les prairies des environs sont renommées pour cette blanchisserie. L'Oise

ne commençant à être navigable qu'à Chauni, on y transporte des denrées et des marchandises de toute espèce, que l'on voiture de-là jusques dans la Seine. Par cette raison, ce sera le point où aboutira le canal de Picardie, projeté depuis si longtemps, et qui doit joindre l'Oise à la Somme. France.

On a sans doute entendu parler du vacher de *Chauni*, fameux sous le règne de Henri IV. Ce monarque, qui en avait entendu parler avec éloge on ne sait trop par qui, le fit venir, et voulut éprouver s'il était vrai qu'il eût autant de bon sens qu'on le lui avait dit. Il en fut si bien convaincu, qu'il se plaisait à lui demander son avis sur les plus grandes affaires. On prétend qu'après l'avoir entendu, le roi disait toujours: *Ventre saint gris, tout le monde a raison.* Le vacher de Chauni s'appelait *tout le monde.* Le principal des traits qui nous restent de ce bon Picard, est celui-ci: *Sire, que tout le monde se mêle de ses affaires, et vos vaches seront bien gardées.*

Le *Laonois*, contigu au territoire de Noyon, a pour capitale la ville de *Laon*, qu'on prétend être la même que Bibrac dont parle Jules César. Placée sur la cime d'une

France.

montagne escarpée, dont un des côtés est coupé à pic, cette ville, ou plutôt ses tours se découvrent à une grande distance. Elle est passablement bâtie, mais peu peuplée, malgré la salubrité de l'air qu'on y respire. Cette ville ne fut, dans son origine, qu'un château : elle tire son nom de celui que les Gaulois donnaient en général aux forteresses bâties sur des montagnes, *Laudunum*. On croit que Clovis y fit construire les premières maisons, et qu'alors elle commença à prendre le titre de ville. Les terres de ses environs ne sont pas bien fertiles; les deux tiers de leurs productions sont en seigle. Les légumes et particulièrement les asperges et les artichauts en sont estimés. Il y croît du vin en abondance sur les montagnes et les côteaux voisins : mais ce vin, quoiqu'assez bon, n'est pas de garde.

A mesure que l'on avance vers Soissons, le paysage devient plus riant, et le territoire plus fertile au-delà de Soissons. La splendeur de Paris commence à poindre, et les environs de Villers-Coterets et de Château-Thierri se ressentent déjà du séjour du luxe, de l'opulence et du faste.

Les historiens assurent que l'origine de

Soissons

Soissons est ancienne. Sa situation est délicieuse : elle est en effet traversée par l'Aisne qui porte bateau avant d'y arriver. Une promenade agréable embellit les bords de la rivière qui la sépare du faubourg Saint-Vast avec lequel elle communique par un pont de pierre; l'église cathédrale est grande et bien bâtie. On compte dans Soissons environ dix mille habitans, et le commerce des blés y est très-considérable. France.

En sortant de Soissons, nous avons vu la patrie du bon *La Fontaine*, le plus sage et le plus heureux des hommes, parce qu'il fut le plus simple ; c'est Château-Thierri; son aspect est riant ; elle s'élève en amphithéâtre sur les bords de la Marne. Une promenade agréable, que l'on a plantée le long de la rivière, répand de la gaîté sur le tableau qu'elle offre aux voyageurs, et le mouvement des bateaux qui passent le long de ses rives, pour l'approvisionnement de Paris, lui donne, pour ainsi dire, l'air de vie des villes commerçantes.

Les chaussées que l'on nomme de *Brunehaut*, parce qu'elles furent réparées par les ordres de cette reine, et qui sont sans doute d'anciennes voies romaines, traversent tous ces cantons de plusieurs côtés.

France.

Il y a toujours eu beaucoup de forêts dans ce pays, et le goût de la chasse qu'avaient adopté les princes et les souverains, les ont fait conserver. Elles sont bien percées, entretenues et ménagées. Autrefois elles étaient épaisses et fourrées, et il n'y avait d'habitations que sur les bords. De-là, ces habitans limitrophes des bois furent appelés Sylvanectes. Ce nom fut surtout donné à ceux des environs de Senlis, et c'est encore le nom latin de cette ville.

Celle de *Braine*, dont on prétend faire dériver le nom de celui de *Brennus*, général gaulois, qui parvint jusqu'aux portes de Rome, était probablement autrefois très-considérable, car on y a trouvé des monumens singuliers et presque inexplicables. Ceux de Vic-sur-Aisne sont moins extraordinaires. Ce sont des médailles que l'on croit du temps des rois Mérovingiens, et qui portent d'un côté la tête ou le nom d'un roi, avec ces mots : *Avona vici*, que l'on traduit par ces mots français, *Bourg sur Aisne*. Au reste, cette ville est très-agréablement située entre Soissons et Compiegne, près d'Attichy.

Mais celui de tous ces anciens châteaux des rois que nous connaissons le mieux,

est celui de Verberie. Il paraît qu'il était très-fréquenté par les rois de la première race. Charlemagne le fit presqu'entièrement rebâtir. Il y faisait de fréquens voyages, et il s'y est passé de grands événemens. On voit encore à Verberie les caves des palais de ces empereurs, et les ruines de la chapelle du château, dans laquelle se tinrent trois conciles. Ce fut dans ce château que Charles le Chauve fit un traité honteux avec les Normands. Berton, chef de ces brigands, vint l'y trouver avec insolence, reçut de grosses sommes pour se retirer, et ne le fit qu'en ravageant tout dans sa retraite, comme il l'avait fait en s'avançant jusque là. France.

Un ancien auteur, qui a publié en 1583, un ouvrage sur le Valois, croit avec assez de fondement que l'étymologie du nom de *Valois*, est la même que celle de *Wallia* ou *Gallia*, et que ce pays était le centre de l'ancienne Gaule, et la vraie patrie des anciens Gaulois.

Il paraît du moins certain que dans les temps les plus reculés il s'y est passé de grands événemens, car on y remarque encore de ces monumens barbares de la plus haute antiquité, qui consistent dans des

France. pierres énormes, élevées et rangées de différentes manières, sur lesquelles on voit quelquefois gravés des caractères dont personne ne connaît la signification. On a reconnu que ces pierres couvraient ou renfermaient des tombeaux, et en les détruisant, on y a trouvé des ossemens gigantesques. Il y a lieu de croire que ces monumens sont encore plus anciens que l'entrée des Romains dans les Gaules. Ceux-ci y trouvèrent établis les Belges, et dans la subdivision des Gaules par les empereurs, le Valois fit certainement partie de la Belgique.

La ville de Crépy, située dans une plaine fertile entre deux ruisseaux, est le lieu le plus considérable du Valois. Elle fut plusieurs fois assiégée, prise même d'assaut, et tout ce qui était aux environs fut détruit : elle n'a plus qu'une enceinte de murailles; le château n'est plus qu'une antiquaille, dont les débris peuvent encore nous apprendre comment on bâtissait et l'on fortifiait aux douzième et treizième siècles. Cette ville peuplée de deux mille habitans, est fameuse par un traité de paix conclu, en 1544, entre le roi François I.er et l'empereur Charles Quint.

La petite ville de la Ferté-Milon est située sur la rivière d'Ourcq, qui se jette dans l'Oise à quelques lieues de là. Cette ville est la patrie du célèbre poète tragique *Racine*. C'est là aussi que le bon La Fontaine se maria.

On prétend que la ville de Compiegne était connue du temps de Jules César, et que les Romains y firent bâtir une tour au même endroit où est celle de St.-Corneille. On l'appela *Compendium*, parce qu'elle renfermait un amas de provisions de toute espèce, pour les troupes romaines. Les rois de la première race avaient en cet endroit une maison de campagne où ils allaient souvent, et où il s'est tenu des parlemens et des conciles. Mais sous le règne de Louis XV, on a commencé à y construire un château très-beau et à la moderne. Ce projet absolument exécuté a fait disparaître tout ce qu'il y avait d'antique dans le château. Cette ville est assez grande et peuplée. Il s'y fait quelque commerce à la faveur de la rivière d'Oise qui baigne ses murs.

L'enceinte de la vieille partie de la ville de *Senlis* que l'on nomme la cité, est un monument des Romains. La construction,

France.

en est si solide et si forte, que depuis plus de dix-huit cents ans, elle n'a pu être détruite ni même ébranlée. Il n'y a d'ailleurs dans la ville aucun vestige d'antiquité, si vous en exceptez les fondemens d'un ancien temple de Cybèle qu'on prétend reconnaître dans ceux de l'église de Saint-*Rieul*. La rivière de Novette, sur les bords de laquelle cette ville est située, passe pour avoir une qualité particulière et propre pour la blanchisserie des toiles et le nétoyage des laines. Aussi, est-ce en cela que consiste la principale occupation et le plus grand commerce des habitans.

Sur la même rivière d'Oise est l'abbaye de Royaumont, fondée par le roi Saint-Louis. On prétend que ce monarque travailla de ses propres mains à la construction de l'église et des bâtimens. Il y faisait souvent des retraites, y servait les religieux malades dans l'infirmerie, et mangeait au réfectoire; on montre encore sa cellule dans le dortoir. On voit aussi dans l'église le tombeau de cinq de ses enfans.

Le château de *Chantilly*, situé sur la rivière de Novette, à une lieue et demie de Senlis, a rendu considérable le bourg qui en est voisin et peuplé d'environ douze

cents habitans. La magnificence est son caractère dominant : tout est grand hors le château qui n'a rien d'imposant, excepté la galerie de la bataille du grand Condé, et le cabinet d'histoire naturelle, qui contient une multitude de superbes échantillons très-artistement arrangés. Il ne s'y trouve rien qui mérite particulièrement l'attention, et il n'y a pas une chambre qu'on puisse appeler grande. Les écuries sont vraiment nobles, et surpassent tout ce qu'on peut voir de semblable. Elles ont cinq cent quatre-vingt pieds de longueur et quarante de largeur. La vue du canal y est frappante, et produit l'effet que causent les scènes magiques. Cela vient de son étendue et des lignes droites de l'eau, qui se réunissent avec la régularité des objets visibles. Cependant l'effet est diminué ici par le parterre qu'il y a devant le château, dans lequel les divisions et les jets d'eau diminutifs ne sont pas assez volumineux pour correspondre avec la magnificence du canal. La ménagerie est fort jolie, et offre une variété prodigieuse d'oiseaux domestiques de toutes les parties du monde, l'un des meilleurs objets d'une ménagerie. Ces oiseaux et le cerf de Corse attirèrent

France.

France. toute mon attention. Le hameau est une imitation d'un jardin anglais. Ce goût n'a commencé à s'introduire en France que depuis peu de temps, de sorte qu'il ne faut pas le juger d'un œil trop critique. Ce que je vis de plus conforme au goût anglais, fut le tapis de verdure en face des écuries. Il est vaste et bien entretenu, ce qui prouve clairement qu'on peut avoir d'aussi belle verdure dans le nord de la France, qu'en Angleterre. Le labyrinthe est le seul labyrinthe parfait que j'aie encore vu; dans les bois sont plusieurs plantes belles et rares. Je voudrais que ceux qui iront à Chantilly, et qui aiment les beaux arbres, n'oubliassent pas de demander le grand hêtre: c'est le plus beau que j'aie vu: il est droit comme une flèche, et peut avoir quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pieds de hauteur et douze pieds de diamètre à cinq pieds de terre. Il y a 40 pieds de la racine à sa première branche: c'est à tous égards un des plus beaux arbres que l'on puisse rencontrer. Il y en a deux autres auprès de lui, mais qui sont bien inférieurs. La forêt qui est autour de Chantilly est immense, s'étendant fort loin en long et en large. La route de Paris

la traverse pendant trois lieues, ce qui est sa moindre étendue.

France.

A une petite lieue de Chantilly, sur les bords de l'Oise, est le bourg de *Saint-Leu*, auprès duquel on remarque un camp des Romains qui est encore très-bien tracé, suivant toutes les règles de la tactique militaire de cette nation conquérante. C'est avec fondement qu'on l'appelle encore le *Camp de César.*

Voici les lieux les plus remarquables qui ne sont pas bien éloignés de Paris, et qui méritent, sous quelques rapports d'être connus, ou du moins nommés.

A une petite distance de Paris est la ville de *Saint-Denis*, qui doit son origine à l'abbaye célèbre que l'on y voit; celle-ci existait même long-temps avant la ville. Louis le Gros, qui y avait été élevé, eut le bonheur de trouver parmi les religieux, un compagnon d'étude capable de le former, non-seulement aux lettres, mais de lui donner de grandes leçons d'administration et de gouvernement; c'est l'abbé *Suger*, dont la politique était plutôt le fruit de son bon esprit et de ses réflexions, que de l'expérience et de l'habitude des af-

France. faires qu'il n'avait jamais traitées. Dès que Louis le Gros fut monté sur le trône, il crut ne pouvoir prendre un meilleur ministre que Suger, et il ne se trompa pas.

Avant la dispersion des religieux, il était aisé de se procurer la satisfaction de voir le trésor de cette église; mais on le voyait communément avec une rapidité qui suffisait tout au plus pour des gens qui ne sont pas connaisseurs, et qui s'embarrassaient aussi peu de ce qu'il offrait aux yeux de l'observateur. Il y avait une étude plus utile à faire en visitant cette abbaye et tout ce qu'elle renfermait. On y aurait fait, pour ainsi dire, un cours complet d'histoire de France, de nos mœurs, de nos coutumes, de nos préjugés même, et du progrès des arts dans tous les genres.

Les anciens historiens remarquent que la ville de Saint-Denis n'était ni riche ni peuplée, excepté en temps de foire, et qu'alors les étrangers y abondaient de toutes parts. Elle ne l'est pas encore beaucoup, ne contenant guère plus de quatre mille habitans, et les foires n'y attirent plus la foule. Mais on y a établi différentes manufactures de draps, de cuirs et de toiles peintes. Le site du Bourg-la-Reine est agréa-

ble, mais la curiosité ne trouve rien à y recueillir. France.

Il n'en est pas de même de Sceaux, dont le paysage et les jardins sont charmans. Qu'il était aimable ce duc de Maine, dont la douce philosophie répandit un charme sur ce séjour, que l'ame sent et que l'esprit ne peint pas! Après la mort de ce duc, Sceaux dut son éclat à sa veuve, parce qu'il charma les loisirs de plus d'un grand homme, la Motte, Fontenelle, Malezieu sur-tout. Une sorte de joie s'empare de vous, en se promenant dans les jardins de Sceaux, lorsque l'on songe que Voltaire s'y égara quelquefois.

Bondy, sur le grand chemin de Paris à Meaux, donne son nom à une grande et belle forêt qui en est voisine, et qui est fameuse par plusieurs événemens.

Le village de *Chelles* tire son nom du vieux mot gaulois *cala*, qui veut dire un *abatis d'arbres*; parce qu'on fut obligé d'en couper un grand nombre pour y bâtir un palais aux rois de la première race. Ce palais fut depuis abandonné. Cependant on prétend en trouver des restes dans un bâtiment que l'on nomme le *Palais des Tournelles*, où l'on voit encore deux petites tours très an-

France.

tiques: il est dans le village, derrière l'abbaye. On y a conservé les tombeaux des rois et des reines de la première race.

Neuilly-sur-Marne, ainsi nommé parce qu'il est près de cette rivière, est un ancien village. En 1200 il y avait un curé nommé Foulques, qui fit grand bruit par ses prédications. On voit encore son tombeau dans l'église. Il ne se bornait pas à prêcher dans sa paroisse; il faisait des missions dans toute la France, en opérant des conversions, et avait surtout un talent pour convertir les usuriers et procurer des restitutions. On regarde d'ailleurs les premières croisades comme le fruit de ses exhortations.

Montreuil-sur-Bois est plus considérable, ayant plus de deux mille habitans. En général, c'est un des plus beaux villages qu'il y ait aux environs de Paris. Il s'étend jusqu'au commencement du faubourg St.-Antoine. Il est renommé par ses bons fruits et surtout par ses pêches.

En 1183, le roi Philippe-Auguste fit entourer de murailles le bois de Vincennes, et en fit un véritable parc. On voit encore quelques traces de sa maison de plaisance entre le château actuel et le village de

St. Maur. C'est cette petite maison que saint Louis allait souvent habiter. « Maintefois, dit l'historien Joinville, j'ai vu « le bon saint roi se aller ébattre au bois « de Vincennes, après avoir ouï messe en « été, et se seoir au pied d'un chêne, et « nous faisait asseoir auprès de lui, et tous « ceux qui avaient affaire, venaient à lui « parler sans que aucun huissier y mît em- « pêchement. » On montrait encore au seizième siècle, un chêne sous lequel on prétendait que s'était assis saint Louis, et où il rendait la justice à ses sujets. Le roi Charles IX mourut dans ce château. On montre encore dans le donjon les chambres où furent renfermés le prince de Condé, et quarante ans après, le grand Condé son fils. Enfin Louis XV y fit son séjour pendant la première année de son règne. C'est là qu'on lui présenta un homme âgé de cent quatorze à cent quinze ans, qui était né sous le règne d'Henri IV, et qui se souvenait d'avoir vu ce monarque. France.

En suivant vers Paris la rive septentrionale de la Marne, on trouve *Charenton-les-Carrières* et *Conflans*. Conflans prend son nom de la jonction du confluent de la Marne avec la Seine.

France.

Charenton était certainement connu au septième siècle. Il y avait alors un pont de bois qui existait, dit-on, du temps des Romains. Ce pont est un poste important à occuper dans toutes les guerres qui peuvent s'étendre jusqu'à Paris. Aussi est-il fameux dans notre histoire, surtout dans celle des guerres civiles, par les combats sanglans dont il fut le théâtre.

Après avoir passé la Marne et la Seine à Charenton, est le village d'Ivry, mais sur lequel on n'a pas d'anecdotes fort anciennes. Le château de Bicêtre, si connu dans Paris, est à l'occident d'Ivry, et n'en est pas fort éloigné. On y renferme les mendians: il y a un hospice pour les indigens, une maison de force pour les fous. L'esprit de cette maison est très-digne de l'admiration des curieux.

A une petite distance de Bicêtre, est le village d'*Arcueil*. On y trouve des vestiges si évidens d'un aqueduc construit du temps des Romains, qu'on ne peut douter qu'il n'y en eût un dans cet endroit, et que le village n'ait pris son nom des arcades qui y subsistent encore. Mais si les Romains ont fait construire un aqueduc à Arcueil, les Français en ont construit un dans le même

canton, qui le surpasse à tous égards. *Jodelle*, fameux poète du seizième siècle, avait une maison de campagne à Arcueil. Il y donnait des fêtes à ses amis, parmi lesquels était le poète Ronsard. C'est là que furent jouées les premières tragédies qui aient été composées en français. France.

Le petit bourg de Meudon est situé dans le fond du vallon ; mais le château est au-dessus et dans une position très-avantageuse : ce fut le cardinal de Lorraine qui le fit reconstruire sur les dessins de Philibert Delorme. Il en subsiste encore une partie, et de nos jours même on y voyait des peintures de ce temps-là, ainsi que les chiffres du roi Henri II et de ses enfans, dans les principaux appartemens.

Le château charmant de Bellevue, situé près de Meudon, sur les coteaux qui bordent la Seine, est très-moderne. Jamais château n'a mérité plus que celui-ci le nom qu'il porte. Il offre, surtout du côté du nord, un des plus beaux points de vue dont on puisse jouir.

Au-dessus de Bellevue, et près de la rivière de Seine, est le village de *Sèvres*, où il y a un pont de bois, qui malheureusement gêne un peu la navigation, parce que

France.

les piles ne sont pas assez éloignées l'une de l'autre. On dit qu'il s'y passa en 1707, durant la guerre de la succession d'Espagne, un événement bien étrange. Trente officiers du parti ennemi, commandés par un colonel des troupes de Hollande, nommé *Guestion*, vinrent en diverses petites troupes, jusqu'aux environs de Paris, dans le dessein d'enlever quelques-uns de nos princes, entre cette ville et Versailles. A dix heures du soir, ayant aperçu sur le pont de *Sèvres*, un carosse aux armes du roi, et avec des gens à sa livrée, ils se saisirent de la personne qui était dedans, croyant que c'était le dauphin; mais c'était le marquis de Beringhen, qui fut repris, peu de temps après, à quatre lieues de Ham.

Les rois de la première race avaient un palais à Saint-Cloud, qui s'élève en amphithéâtre sur la rive gauche de la Seine, dans une belle situation; et dans presque tous les temps il y a eu des maisons de campagne occupées par de grands seigneurs et des gens très-riches. Lorsqu'Henri III fut assassiné à Saint-Cloud, il logeait dans la maison de Jérôme Gondi, Florentin. C'est sur le terrain de cette maison qu'a été bâti le magnifique château de Saint-Cloud, dans le

le parc duquel on admire principalement la cascade, qui est une des plus belles de l'Europe. France.

Le premier lieu remarquable que l'on trouve au nord de Saint-Cloud, est le mont Valérien, que le peuple de Paris appelle quelquefois le Calvaire. C'est la plus haute de toutes les petites montagnes qui bornent l'horizon de cette capitale.

A l'occident du mont Valérien est *Rueil*, lieu très-connu, même sous la première race de nos rois, qui y avaient une maison de plaisance. Ce village est aujourd'hui pavé et muré : il devint encore plus considérable par le magnifique château qu'y fit construire le cardinal de Richelieu. On y remarque dans l'église, le tombeau d'un prétendu roi d'Ethiopie, sous le ministère de ce cardinal. On l'appelait *Zaga-Christ*, et il y avait apparence que ce n'était pas un imposteur. Cependant, dans l'incertitude où l'on pouvait être, on grava sur son tombeau cette singulière épitaphe :

Ci git le roi d'Ethiopie,
Soit original ou copie.
La mort a fini les débats,
S'il l'était ou ne l'était pas.

Nanterre est un peu éloigné du bras oc-

France. cidental de la Seine. Ce nom a, suivant nos auteurs, la plus noble étymologie : *nem*, en celtique, veut dire *temple*, et *Tor* a été la principale divinité des Gaulois. En effet, au cinquième siècle, il y avait un temple dans ce village ; mais il fut détruit avant la fin de ce siècle même.

On raconte que dans ce temps-là, saint Germain, évêque de Paris, et saint Loup, évêque de Troyes, passant par Nanterre, distinguèrent une jeune personne qu'on prétend avoir été une simple bergère, et qu'ils lui donnèrent une médaille chargée d'une croix, qu'elle mit à son cou, au-lieu des ornemens que les filles mondaines étaient alors dans l'usage de porter. Cette jeune personne était sainte Geneviève. On voit encore à Nanterre plusieurs chapelles qui rappellent les différens événemens de sa vie. L'une de ces chapelles, bâtie au milieu d'un bouquet de bois, indique le lieu où la sainte gardait des moutons.

Neuilly, situé sur les bords de la Seine, ne se peupla qu'aussitôt qu'on y eut construit un pont de bois. Un accident arrivé en en 1606, et qui pensa être funeste à Henri IV et à la reine Marie de Médicis, occasionna la construction de ce pont. Ils pas-

saient le bac dans leur carosse, par un temps de pluie et d'orage, et les chevaux, effrayés par les éclairs, firent un mouvement qui fit renverser le bac et la voiture dans l'eau. On remarque que le grand et bon Henri, après s'être tiré du péril avec beaucoup de sang-froid et d'adresse, se rejeta dans la rivière pour sauver sa femme et son fils naturel, le duc de Vendôme, et qu'il les ramena en effet sur le rivage. Un pont de bois fut aussitôt ordonné, construit, et nommé le pont Henri. On a bâti, il y a quelques années, à la place de ce pont de bois, un magnifique pont de pierre, qui excite l'admiration des connaisseurs. C'est effectivement le plus beau que j'aie jamais vu. Il a cinq arches plates et toutes d'égale grandeur; méthode de bâtir infiniment plus frappante et plus élégante que le système d'arches de différentes ouvertures. Le décintrement fut exécuté le 22 septembre 1772, en présence de Louis XV, qui y passa le premier à cheval. France.

Nous voici enfin arrivés au terme de notre voyage en France, à Paris. Cette ville si fameuse, une des premières de l'univers, et peut-être la première de l'Europe par son étendue, sa population, son com-

France.

merce, ses richesses, ses lumières, et la culture des sciences et des arts.

Cette ville s'appelait *Lutèce* du temps de la conquête de Jules-César. C'est ainsi que l'appelle ce vainqueur des Gaules; et si quelques auteurs lui ont donné le nom de *Parisii*, comme on le voit dans la notice de l'empire, c'est que ses auteurs confondaient le nom de la ville ou forteresse de *Lutèce*, avec celui de Parisiens, qui formaient une cité de Celtes ou Gaulois, dont Lutèce était la ville principale, ou plutôt le chef-lieu. C'est ce qui paraît évident par le nom de *Castellum Parisiorum* que lui donne Ammien Marcellin, par ceux de *Civitas Parisiorum*, et *Lutetia Parisiorum*, que l'on trouve fréquemment dans les auteurs qui ont écrit après lui; et surtout par le témoignage de l'empereur Julien lui-même, qui la nomme sa *chère Lutèce* (caram Lutetiam), en ajoutant que les Gaulois appellent ainsi la forteresse des Parisiens. Il est aisé de concevoir comment, dans la suite, lorsque les diverses cités ou peuples des Gaules, furent réunis en province romaine, on aura donné le nom du peuple même à la ville, qui n'était auparavant que l'endroit où ce peuple tenait ses

assemblées politiques et militaires, et où il se retirait dans certaines circonstances, pour éviter les poursuites de l'ennemi, ou se défendre avec plus d'avantage.

Paris occupe dans son étendue un espace d'environ deux lieues de diamètre, sur huit lieues de circonférence, y compris les faubourgs. Cette ville est située dans une vaste plaine, coupée par des collines, qui, en variant les paysages de ses environs, recréent la vue, et offrent un coup-d'œil vraîment pittoresque. La Seine qui la traverse d'orient en occident, la divise en deux parties à peu-près égales qui sont enceintes de boulevards plantés de plusieurs rangées d'arbres. Ces boulevards forment autour de Paris des promenades d'autant plus agréables qu'ils sont bordés à droite et à gauche, de jardins publics, de cafés, de restaurans, de salles de danse et de spectacle, et de plusieurs autres établissement consacrés aux amusemens publics; où chaque classe de la société peut trouver des plaisirs analogues à ses goûts, et proportionnés à ses facultés.

Avant que de parcourir en détail cette ville immense, je voulus en découvrir toute l'étendue, et je montai, pour cet effet, sur une des tours de l'église Notre-Dame,

France.

située dans l'île de la Cité, formée par la Seine. Là je pus jouir du spectacle le plus imposant que l'on puisse voir, même pour ceux qui ont admiré l'étendue de la ville de Londres, du haut des tours de l'église Saint-Paul. L'aspect de la ville de Paris est beaucoup plus agréable que celui de Londres, à cause de sa forme presque circulaire, et parce que la vue n'est point embarrassée, comme à Londres, par des tourbillons épais de fumée de charbon de terre, qui s'élèvent continuellement au-dessus de cette dernière ville. Paris est vraîment la reine des cités; on désirerait seulement plus de majesté dans l'ensemble, plus de liaison entre les monumens publics, plus d'uniformité dans les édifices. On remarque aussi, avec quelque peine, que presque tout y parle à l'orgueil, et peu de chose à la sensibilité. Quoi qu'il en soit, l'homme instruit sent, en quelque façon, doubler son existence en parcourant cette superbe ville. On croit respirer au milieu de temples d'Athènes, on croit errer sous les portiques de l'ancienne Rome, quand on ne voit en effet autour de soi que les chefs-d'œuvre des Perrault, des Mansard, des Soufflot, etc.

Dans les premiers temps, cette ville, si

considérable aujourd'hui, était bornée à l'île de la Cité, qui n'a guère que 500 toises de long, sur 140 toises de large; elle n'avait ni murs ni fortifications, ses maisons étaient bâties en bois, de forme ronde, sans cheminée, et couvertes de paille ou de roseaux. France.

Lorsque Labienus, lieutenant de César, en fit le siége, 56 ans avant l'ère vulgaire, il y avait quelques fortifications : Jules César en fit construire d'autres au nord et au midi, à l'endroit où étaient le grand et le petit Châtelet. Paris n'avait alors que deux ponts et deux portes.

Pendant cinq cent quatre ans que les Romains restèrent maîtres des Gaules, Paris reçut divers accroissemens hors de l'île qui formait sa première enceinte; mais sous la monarchie des Francs, elle fut souvent prise et ravagée par les Normands, et les habitations situées hors de son enceinte se trouvant exposées aux premiers coups de l'ennemi, étaient toujours détruites par ces barbares. Elles se relevèrent successivement sous le règne de Philippe Auguste, l'enceinte de Paris s'étendait assez loin au nord de la Seine. Depuis ce prince jusqu'à Philippe de Valois, cette ville prit de nouveaux accroissemens, mais ce ne fut vraiment que pen-

France.

dant le long règne de Louis XIV que Paris commença à prendre cet air de magnificence et de grandeur que l'on admire aujourd'hui.

Les anciens quartiers n'offrent que des rues étroites, tortueuses, où l'air circule avec peine; que des habitations incommodes et de mauvais goût. Il n'en est pas de même des nouveaux quartiers, dont Paris s'est accru successivement depuis le règne de Louis XIV. On y voit des rues larges, bien alignées, des logemens vastes et commodes où les plafonds sont assez exhaussés, et les croisées assez grandes pour laisser un libre accès à l'air extérieur. Les changemens que l'on ne cesse de faire à cet égard et les démolitions des édifices qui empêchaient la circulation de l'air dans certains quartiers, auront bientôt délivré Paris de ces maladies épidémiques qui s'y manifestaient assez souvent; maladies qui ne devaient leur existence qu'à ces causes accidentelles; car cette ville n'a, dans ses environs, ni lacs, ni étangs marécageux, ni aucun autre foyer d'exhalaisons malfaisantes; et son horizon vaste et découvert, y laisse au soleil une action libre et soutenue. Aussi n'y a-t-il peut-être pas une ville au monde plus exempte des fléaux terribles

causés par la putréfaction de l'air, qui dévastent si souvent des contrées entières. France.

Il faudrait un ouvrage dix fois plus volumineux que celui que nous donnons aujourd'hui au public, pour décrire et faire connaître toutes les choses remarquables dont cette ville est remplie; cette description s'écarterait du but que nous nous sommes proposés, et ne conviendrait pas à la nature de l'ouvrage. Nous nous contenterons d'indiquer les principales.

C'est en arrivant à Paris, par la place Louis XV (1), que cette ville se présente sous l'aspect le plus imposant. On arrive à cette place par une magnifique promenade, plantée d'arbres, et bordée, d'un côté, de jardins superbes, qui laissent voir les édifices pompeux ou élégans qu'ils décorent.

La place Louis XV confine, à l'orient, au jardin des Tuileries, dont la grande allée laisse apercevoir le château en point d'optique. Au nord, elle est bornée par deux belles colonades, qui cependant ne sont pas sans défaut; au couchant elle est terminée

(1) Aujourd'hui *place de la Concorde.*

France.

par les Champs-Elisées. Au midi, la Seine roule ses ondes tranquilles, et coule lentement sous les arches modernes du plus beau pont de la France, construit en 1787, sur les dessins et sous la direction de M. Peronnet, et dont on admire la hardiesse et la légèreté. La place Louis XV, que l'on nomme aujourd'hui place de la Concorde, est moins une place que la noble et magnifique entrée d'une grande et superbe ville.

Le *jardin des Tuileries*, planté par le célèbre Lenôtre, est embelli par quatre bassins d'eaux jaillissantes, et orné de statues, de groupes, de vases et de bronzes, faits par les plus grands maîtres. Le palais répond parfaitement à cette magnificence. La façade est composée de cinq pavillons et de quatre corps-de-logis, sur une longueur de cent soixante-huit toises, en alignement. Le pavillon du milieu est d'ordre ïonique et corinthien, auxquels on a ajouté le composite et un attique. Ce palais fut commencé en 1564, par la reine Catherine de Médécis, sur les dessins de Philibert de Lorme, continué par Henri IV, et achevé par Louis XIV. L'intérieur est décoré de superbes morceaux de peinture et de sculp-

ture des meilleurs artistes Français et Italiens. France.

Ce qui frappe le plus, après les Tuileries, c'est le château du Louvre, commencé en 1528, par François I.er, et continué sous Henri II. Une immense galerie, construite sous les règnes de Charles IX, Henri IV et Louis XIII, joint le Louvre au palais des Tuileries ; c'est là qu'est conservée la précieuse collection de peintures, sculptures, etc. qui fait l'admiration des nationaux et des étrangers. Elle renferme 1398 tableaux des écoles étrangères, 270 de l'ancienne école française, 2000 de l'école moderne, 20,000 dessins de différentes écoles, 41,000 planches gravées, 3,000 estampes, 150 statues antiques, des vases étrusques et des tables de porphyre très-précieuses.

C'est là, qu'après avoir admiré les chefs-d'œuvre des Lesueur, des Lebrun, des Poussin, et de plusieurs autres peintres célèbres que la France s'honore d'avoir produits, on retrouve les plus beaux morceaux qui soient sortis du pinceau de Raphaël, du Guerchin, du Guide, du Corrège, de Paul Véronèse, et de tant d'autres artistes qui ont fait une grande partie de la gloire de l'Italie moderne; c'est là que les grands morceaux de

France. Rubens et de Jordaens attirent l'attention des curieux, soit par la beauté du coloris, soit par la richesse de leur composition, soit par leur touche mâle et vigoureuse; c'est là enfin que les chefs-d'œuvre de Rembrandt, de Breughel, de Teniers, de Potter, prouvent jusqu'à quel point de vérité l'art peut porter l'imitation de la nature.

Mais c'est surtout dans le musée Napoléon où l'ame se trouve saisie d'admiration, et agitée par des souvenirs bien glorieux pour le nom français. L'Italie se vantait naguère de posséder les plus beaux morceaux d'architecture qui soient restés de l'antiquité. Ces chefs-d'œuvre ne sont plus en Italie; ils sont à Paris, comme autant de trophées de la valeur des Français, et du chef glorieux qui a su fixer la victoire sous leurs drapeaux. Le Laocoon, l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médécis, la Vénus du Capitole, l'Antinoüs, la Cléopâtre, les plus belles statues qui existent dans le monde, et les principaux chefs-d'œuvre du ciseau des anciens, que nulle nation moderne n'a encore pu égaler, font le principal ornement de cette inestimable collection, dans laquelle une quantité considérable d'autres morceaux précieux, sollicitent

encore l'attention du connaisseur, excitent son admiration, et raniment un enthousiasme que la contemplation des chefs-d'œuvre dont je viens de parler semblaient avoir épuisé. France.

Au bout de cette galerie est le *nouveau Louvre*, construit par les ordres de Louis XIV, et où l'on voit cette fameuse colonnade, chef-d'œuvre d'architecture, qui a immortalisé Claude Perrault, sur les dessins duquel elle a été construite.

Au nord du jardin des Tuileries, on remarque la place Vendôme, la plus belle de Paris après celle de Louis XV. C'est l'ouvrage de Mansard, qui la commença sous le ministère de Louvois. La ville de Paris l'a fait achever. Cette place forme un parallélogramme, et est décorée de pilastres corinthiens.

Le *Palais Royal* (que l'on nomme aujourd'hui Palais du Tribunat) est un très-beau et très-vaste palais, commencé en 1629, par les ordres du cardinal de Richelieu. Sa façade extérieure, qui donne sur une place assez régulière, est d'ordre dorique dans toute son étendue. Le bâtiment principal est entre deux vastes cours, qui conduisent

France.

à un beau jardin entouré de bâtimens d'une architecture noble et régulière, portés en partie sur une galerie voûtée en pierre, percée de 180 belles arcades. Le fond de cette galerie est garni de boutiques qui offrent la réunion de tous les objets de besoin, de luxe et d'agrément, dispersés dans les autres quartiers de la ville. Des cafés, des traiteurs, des salles de spectacles, des sociétés de librairie et de lecture, des jeux de toute espèce, et le mouvement qui y règne sans cesse, achèvent de faire de cette enceinte un véritable Paris en miniature. C'est le rendez-vous de tous les étrangers, qui y jouissent de l'avantage de trouver, dans un petit espace, une multitude d'objets qu'ils seraient embarrassés de chercher dans les vastes quartiers de Paris. C'est dans une des ailes de ce palais que l'on trouve le théâtre Français, qui réunit les talens les plus distingués, et où l'on joue les chefs-d'œuvre dramatiques composés depuis le siècle de Louis XIV.

Un monument d'un autre genre, qui m'a surtout frappé, et que je regarde comme une des plus belles choses que l'on puisse voir, c'est *la halle au blé*. Cette halle offre une vaste rotonde, dont le dôme est tout

en planches de sapin, larges d'un pied, épaisses d'un pouce, et longues de quatre pieds (1). La galerie, qui a cent cinquante pas de circonférence, est si légère, qu'elle semble avoir été bâtie par la main des fées. Dans l'arène se vend une quantité prodigieuse de pois, fèves, lentilles, etc.; et dans les divisions d'alentour, des sacs de farine sont posés sur des bancs. On passe par des escaliers doubles, courant l'un sur l'autre dans des pièces spacieuses, propres à mettre des blés de toute espèce; le tout est si bien projetté, si bien exécuté, que je ne connais aucun bâtiment public en France qui surpasse celui-là; et s'il est vrai de dire que l'application des parties d'un bâtiment aux commodités nécessaires, jointe à l'élégance analogue à l'usage et à la magnificence qui résultent de la solidité et de la durée, doivent être le but des édifices publics, on ne peut rien citer de comparable à celui-ci. La seule chose qu'on ait à lui reprocher, c'est sa situation. Si on eût élevé cette halle sur les bords de la rivière, elle aurait eu la commodité de recevoir immédiatement les marchandises arrivées par

France.

(1) Le dôme a été incendié en 1802.

France.

les bateaux, sans qu'il fût besoin d'un transport par terre.

Il ne reste plus d'autre vestige de l'hôtel de Soissons, sur l'emplacement duquel a été construit cet édifice, qu'une grande colonne d'ordre dorique, que l'on voit à l'une des extrêmités. Cette colonne servait d'observatoire à Catherine de Médicis, qui se piquait d'astrologie.

C'est là, dit-on, que cette princesse voulant s'instruire, par le moyen des magiciens qu'elle avait mis en crédit à la cour, quel serait son sort et celui de ses enfans, avait eu recours à leur science prétendue. L'un d'eux lui avait fait voir, dans un miroir enchanté, ses trois fils qui passaient, et faisaient autant de tours qu'ils devaient règner d'années. Elle vit d'abord passer François II, d'un air triste et morne, et faire un tour et demi, ce qui marquait les dix-sept mois de son règne; Charles IX parut après lui, et fit quatre tours; Henri III en fit près de quinze, qui furent interrompus par un prince qui passa devant lui, et disparut avec la rapidité de l'éclair. C'était, disait-on, le duc de Guise. Henri IV suivit enfin, et disparut après vingt-deux tours. On dit aussi qu'un de ces astrologues lui avait

avait prédit qu'elle mourrait près de Saint-Germain, ce qui lui faisait éviter avec soin tous les lieux et toutes les églises qui portaient ce nom là ; mais les astrologues prétendirent que la prédiction avait été accomplie, parce que Laurent de Saint-Germain, évêque de Nazareth, l'avait assistée à la mort. France.

Un observateur curieux ne quittera pas le quartier des halles, sans admirer la fontaine des Innocens, située au milieu de la place du marché, qui porte ce nom ; la seule fontaine de ce quartier de Paris, qui soit remarquable par son architecture, comme celle de la rue de Grenelle, est la seule remarquable au midi de la Seine. Des figures en bas-relief, réprésentant des Naïades, font le principal ornement de cette fontaine. Elles sont gracieuses, d'une correction parfaite, et vêtues de draperies dont on admire la légèreté et la vérité. Ce chef-d'œuvre est de Jean Goujon.

Les *portes Saint-Denis et Saint-Martin*, élevées à l'entrée des deux faubourgs de ce nom, sont proprement deux arcs de triomphe dont on admire l'architecture.

L'*hôtel de ville* n'est pas un morceau qui réponde parfaitement à la magnificence

France.

d'une ville comme Paris. Construite à différentes époques, elle n'offre pas un plan régulier. Cependant il y a des parties décorées qui méritent d'être vues. La façade que l'on voit aujourd'hui a été commencée en 1533, par les ordres de Philippe Viole, prévôt des marchands, et n'a été terminée qu'en 1605, sous la prévôté de François Miron. Cette façade est décorée de colonnes corinthiennes.

La bibliothèque nationale qui n'est pas fort éloignée du Palais du Tribunat, est une collection immense, et unique en son genre. Elle ne consistait autrefois que dans quelques livres d'église. On prétend que la bibliothèque du roi Jean était bornée à trois ou quatre livres de dévotion, et cinq ou six d'histoire et de sciences. Charles V fut le premier qui forma une collection d'ouvrages un peu estimés. Nous en avons le catalogue dressé en 1373, par *Gilles Mallet*. Elle contenait neuf cent dix volumes, renfermés dans une tour du Louvre, que l'on appellait *tour de la Librairie*. En 1544, le roi François I.er avait, à Blois, une collection d'environ deux mille volumes, et une autre à Fontainebleau. On les réunit, et cette bibliothèque commençait à passer pour con-

sidérable. Sous le règne de Henri II, on ordonna à tous les imprimeurs et libraires de fournir à cette bibliothèque un exemplaire de tous les livres qu'ils mettraient en vente. La reine Catherine de Médicis l'augmenta de beaucoup de livres italiens. Au commencement du règne de Louis XIV, cette bibliothèque ne contenait guère plus de dix mille volumes imprimés, et six mille manuscrits. En 1666, elle fut transportée dans la rue Vivienne, et augmentée successivement par des acquisitions et des recherches que le ministre Colbert fit faire dans toute les parties de l'Europe, et dans les pays étrangers, des livres les plus rares et les plus précieux. On y vit alors des manuscrits arabes et chinois très-curieux. Elle fut portée au nombre de soixante mille volumes, puis à plus de deux cent mille par la réunion de plusieurs riches cabinets. On y a joint une précieuse collection d'estampes et de dessins, et une autre plus précieuse encore, de médailles et d'antiques. On y compte aujourd'hui 80,000 manuscrits, 260,000 volumes imprimés. Le cabinet des estampes est composé de tout ce qu'il y a de meilleur en ce genre, depuis l'origine de la gravure, et contient 6,000 volumes

France.

France.

et 2,000 planches gravées. On remarque dans une des salles deux globes de douze pieds de diamètre, faits à Venise, par Vincent Coronelle, et présentés à Louis XIV en 1683.

A cette bibliothèque est attachée une école spéciale de langues orientales vivantes, où l'on enseigne l'arabe, le persan, le turc, l'arménien, et le grec moderne. Il y a aussi une école d'archéologie où l'on enseigne la science des médailles, celle des pierres gravées, et des monumens antiques.

Cette bibliothèque n'est pas la seule qui offre des secours aux gens studieux; celle de l'arsenal se distingue par une immense collection de romans et de poètes, et particulièrement de poètes italiens; celle du Panthéon, autrefois de Sainte-Geneviève, renferme une grande quantité d'ouvrages sur les antiquités; et celle des Quatre-Nations, possède des éditions très-rares, et des manuscrits très-précieux, qui seraient dignes de figurer dans la magnifique collection de la bibliothèque nationale.

Dans la Cité, le plus ancien quartier de Paris, on remarque la cathédrale, dédiée à la Vierge, et le Palais de Justice. L'endroit où est construite l'église Notre-Dame

est le premier de Paris où il y ait eu une église. Elle fut bâtie sur les débris d'un temple élevé à Jupiter, sous le règne de Tibère, et dédiée à saint Etienne. Construite vers l'an 365, sous le règne de Valentinien, elle fut réparée en 522, par le roi Childebert, et dédiée à la Vierge. L'église que l'on voit aujourd'hui ne fut commencée que vers l'an 1000, sous le roi Robert, fils de Hugues Capet, et achevée en 1185, sous Philippe Auguste. La façade est remarquable par son élévation et ses sculptures. On y voyait autrefois les statues de tous les rois qui ont contribué à sa construction. Ces statues avaient environ 14 pieds de hauteur. Pépin le Bref y était reconnaissable à sa taille, plus petite que celle des autres, et à un lion couché à ses pieds. Au côté gauche de cette façade, est un poteau triangulaire qui indique le point central d'où l'on commence à compter les distances sur les différentes routes qui aboutissent à Paris. Au-dessus de cette façade s'élèvent deux grosses tours carrées, qui ont chacune trente-trois toises de haut. France.

L'intérieur de l'église, qui est d'une architecture gothique, a soixante-huit toises de longueur, vingt-quatre de largeur, et

France.

dix-sept de hauteur. Elle est soutenue par cent-vingt piliers. Tout autour règne une galerie très-bien éclairée, et dont les arcades sont formées de pierres sculptées et ciselées, dans le goût de ce temps-là.

Le palais de justice, qui a servi autrefois de demeure aux rois, a été consacré depuis aux séances du parlement, et l'est encore aujourd'hui à celles des divers tribunaux. Il a été incendié deux fois en grande partie, et reconstruit par les ordres de Louis XIV. La façade est majestueuse, et la cour est fermée par une grille fort belle et fort riche, mais dont les ornemens ne sont pas distribués avec le meilleur goût.

En passant à l'extrémité orientale de Paris, sur la rive gauche de la Seine, le premier objet qui attire l'attention, c'est le jardin des plantes, où l'on trouve des échantillons innombrables de toutes les productions de la nature, rangés dans un ordre admirable et propre à faciliter l'étude de la science.

Ce jardin fut établi en 1636, par les soins de *Bouvard*, premier médecin de Louis XIII, et de *Gui de la Brosse*, son médecin ordinaire. Le cardinal Mazarin et Jean-Baptiste Colbert, surintendant des bâtimens, ont beaucoup augmenté les bâtimens. Il est

très-riche en plantes rares et curieuses, dont plusieurs sont cultivées dans des serres chaudes et froides qui dominent le jardin. On y trouve un labyrinthe formé sur une butte plantée d'arbres et d'arbustes étrangers. Le cabinet d'histoire naturelle offre tout ce qu'il est possible de rassembler en ce genre. On y voit aussi une ménagerie. Un bâtiment assez beau contient un amphithéâtre pour les démonstrations de chirurgie, des écoles pour les leçons de botanique, et un laboratoire pour celles de chimie. France.

La manufacture des Gobelins, que l'on trouve dans le même quartier, est un établissement dont on chercherait en vain le pareil en Europe. Elle doit son nom à deux frères nommés *Gobelins*, qui, ayant apporté à Paris le secret de la teinture en écarlate, établirent, en 1667, cette manufacture pour la fabrique des tapisseries et autres meubles de la couronne. Elle a conservé le nom de ses fondateurs, de même que la petite rivière de Bièvre, sur laquelle ils firent cet établissement. Louis XIV acheta ce bâtiment, et M. Colbert rassembla les plus habiles ouvriers du royaume, pour y faire travailler à des ouvrages et à des meubles dignes de la magni-

France.

ficence royale. On se borne actuellement à y faire des tapisseries. Rien n'est plus curieux que le travail de cette manufacture, rien n'est plus beau que les ouvrages qui sortent des ateliers, tant pour la correction du dessin, que pour la richesse des matières, la force et la vivacité des couleurs, qui peuvent le disputer pour l'effet, aux tableaux des plus grands maîtres. Tous les ouvrages fabriqués dans cette manufacre appartiennent au gouvernement, qui en décore les palais nationaux, ou en fait des présens aux puissances étrangères.

Le *Panthéon*, à l'occident des deux derniers établissemens dont je viens de parler, est un édifice magnifique, élevé d'après les dessins de M. Soufflot. Il était destiné dans l'origine, à une église dédiée à sainte Geneviève, patrone de Paris: on l'a destiné depuis à recevoir les dépouilles mortelles des grands hommes qui ont illustré la France par leur génie. Une inscription qu'on lit au frontispice, annonce cette destination. Elle porte: *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante.*

Le palais du Luxembourg, nommé aujourd'hui *palais du Sénat Conservateur*, est après le Louvre, le palais le plus vaste

de Paris, et un des plus beaux morceaux d'architecture que l'on trouve dans cette capitale. Il fut commencé en 1615, par les ordres de Marie de Médicis, sur les dessins de Jacques de Brosses. Il consiste en un grand corps-de-logis, au fond de la cour, accompagné aux extrémités de quatre pavillons, et au milieu d'un corps avancé, orné de colonnes; la petite terrasse qu'on a pratiquée sur le devant, est élevée et fermée par une balustrade de marbre blanc. La cour, qui est fort grande, est terminée à droite et à gauche par deux galeries soutenues chacune par neuf arcades, avec de grands corridors voûtés. La façade qui est sur la rue, est une terrasse avec un bâtiment enrichi au milieu de deux colonnes couronnées en dôme, au pourtour duquel on a placé deux statues; et à l'extrémité des deux terrasses, sont deux gros pavillons carrés, plus avancés que la façade. Le jardin, qui était autrefois fort beau, est disposé sur un nouveau plan, depuis que ce palais est affecté aux séances du sénat; il est vraîment superbe, et orné de statues qui en augmentent la magnificence. France.

L'hôtel des Invalides est un des établissemens les plus beaux et les plus utiles de

France.

Paris. Il doit son existence à Louis XIV, qui ne fit en cela qu'exécuter un projet formé long-temps auparavant par Philippe-Auguste. Il est destiné à servir de logement à des soldats et officiers invalides, qui y sont nourris et entretenus par l'état.

Cet hôtel est bâti sur les dessins de Bruant père. Il est situé à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, dans un lieu spacieux et découvert. La grande façade est vers le septentrion, et on y vient par une chaussée de dix pieds de large et de deux cent soixante de long, qui aboutit à la Seine. Chaque côté, divisé en six compartimens d'arbres enfermés dans des barrières, forme une belle promenade. La grande cour est ornée de portiques et de galeries qui servent de promenades en tout temps. Quatre autres cours moins spacieuses, sont environnées de différens corps-de-logis qui forment le grand carré de l'hôtel, dont les angles sont flanqués de quatre gros pavillons, et le milieu soutenu par trois perrons avancés. L'église est décorée d'ordre corinthien, et a la forme d'une croix grecque. Le dôme forme une autre église. Autour de son plan circulaire, sont six chapelles richement ornées de peintures et de sculptures, ouvra-

ges des artistes les plus distingués. On y a suspendu les drapeaux pris dans la dernière guerre, ce qui fait un très-bel effet, et une décoration digne de ce superbe établissement. France.

Le lecteur ne sera pas fâché de retrouver ici les paroles remarquables que Louis XIV a consignées dans son testament au sujet de cet établissement. « Entre les différens « établissemens que nous avons faits pendant « le cours de notre règne, dit ce grand « prince, il n'y en a point qui soit plus « utile à l'état, que celui de *l'hôtel royal « des invalides*. Il est bien juste que les « soldats qui, par les blessures qu'ils ont re- « çues à la guerre, ou par leurs longs services « et leur âge, sont hors d'état de travailler « et de gagner leur vie, aient une subsis- « tance assurée pour le reste de leurs jours. « Plusieurs officiers qui sont dénués des « biens de la fortune, y trouvent aussi une « retraite honorable. Toutes sortes de mo- « tifs doivent engager nos successeurs à « soutenir cet établissement, et à lui ac- « corder une protection particulière. Nous « les y exhortons autant qu'il est en notre « pouvoir. »

On trouve aussi dans cette partie de Paris,

France.

un *observatoire*, construit en 1664. C'est un bâtiment voûté partout, dans la construction duquel on n'a employé ni bois ni fer. Les quatre faces sont placées exactement aux quatre points cardinaux. Dans une grande salle au premier étage, est tracée la ligne méridienne, qui divise cet édifice en deux parties : c'est de là que, prolongée au sud et au nord, elle divise toute la France, depuis Collioure jusqu'à Dunkerque. On descend dans les caves par un escalier de 360 marches. Ce sont des souterrains qui servent à plusieurs expériences météorologiques, et forment une espèce de labyrinthe dangereux à parcourir sans guide. Dans l'intérieur sont plusieurs belles salles remplies d'instrumens astronomiques, et une bibliothèque bien choisie.

Cet observatoire, le plus beau qui soit en France, et peut-être en Europe, a été construit sur les dessins de Perrault. Les instrumens qui servent aux observations astronomiques, sont tous parfaitement bien faits. On remarque surtout un quart de cercle d'une grandeur extraordinaire et d'une justesse surprenante. On va y placer un télescope plus grand qu'aucun de ceux connus jusqu'à présent; et bientôt une chaire

d'astronomie y sera établie, comme dans les autres observatoires de la France. France.

Un autre monument important, c'est l'*hôtel des monnaies*, situé sur le quai de gauche, au-dessous du Pont-neuf. Cet édifice fut construit en 1771 : c'est un morceau d'architecture imposant. On y trouve une très-riche collection de minéralogie.

L'*École de chirurgie* est encore un monument très-remarquable qui ne peut manquer de fixer l'attention des voyageurs. Il fut élevé sous le règne de Louis XV, et achevé sous celui de son successeur. L'élégance et la majesté de l'ensemble se réunissent à la pureté des détails pour en faire un morceau admirable. Un péristyle d'ordre ïonique, à quatre rangs de colonnes, supporte un attique que comprennent la bibliothèque et le cabinet d'anatomie. On trouve réunis dans ce dernier, tous les instrumens connus de l'art de la chirurgie.

L'intérieur de l'amphithéâtre est décoré des ordres dorique et corinthien, dont l'effet est admirable. Au-dessus de ces ordres est un fronton orné d'un bas-relif, qui représente la Théorie et la Pratique se donnant la main sur un autel.

Les églises de *Saint-Sulpice* et de *Saint-*

France.

Roch sont celles qui fixent le plus l'attention des voyageurs. La première, commencée en 1616, et finie en 1732, est décorée d'un magnifique portail, ouvrage du célèbre Servandoni. Il est composé de deux ordres d'architecture, l'un sur l'autre; celui du rez-de-chaussée est un péristyle formé d'un double rang de colonnes doriques. Les colonnes du second sont ioniques. L'ensemble de cet édifice est d'un grand effet. L'intérieur de l'édifice frappe par la noblesse de l'architecture. On admirait dans une chapelle, une statue de la Vierge et les groupes qui l'accompagnent.

L'église de *Saint-Roch* qui n'offre pas, à beaucoup près, les mêmes beautés, fut commencée en 1633 et achevée en 1736. Elle est ornée des ordres dorique et corinthien.

On a rassemblé dans le couvent des Petits-Augustins, faubourg Saint-Germain, une quantité considérable de monumens épars, soit à Paris, soit dans les départemens, et on a donné à cette collection rangée dans un ordre chronologique, le nom de *Musée des monumens français.*

L'arrangement de ces monumens est une idée très-heureuse et d'un grand secours

pour étudier l'histoire de l'art chez les Français. Au moyen de cet arrangement, les morceaux les plus indifférens, je dirais même les plus mauvais s'ils étaient placés isolément ou sans cet ordre, acquièrent un prix réel et deviennent intéressans par leur liaison avec l'ensemble; parce qu'outre l'état de l'art dans les siècles où ils ont été faits, ils indiquent encore le costume, et plusieurs traits caractéristiques des mœurs, des usages et des superstitions de ces siècles. France.

Paris n'offre pas, comme plusieurs autres villes de France, des antiquités qui rappellent la gloire et la magnificence des Romains. La seule chose de ce genre que l'on puisse citer, sont les restes d'un ancien palais, nommé le palais des Thermes. On voit ces restes au fond d'une assez vilaine maison, dite la maison de la Croix-de-Fer, dans la rue de la Harpe. C'est une salle très-vaste, voûtée et haute d'environ 40 pieds. Les édifices et les cours de ce palais occupaient tout l'espace entre la rue de la Harpe et la rue Saint-Jacques, depuis la rue du Foin jusqu'à la place Sorbonne. Son parc et ses jardins s'étendaient d'un côté jusqu'au mont *Caticius*, aujourd'hui montagne Sainte-

France.

Genevieve, et de l'autre côté, jusqu'au temple d'Isis, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés. Les savans ne s'accordent pas sur le temps où fut construit ce palais dont l'hôtel Cluny est encore un reste. Les uns l'attribuent à l'empereur Julien, qui le fit bâtir, disent-ils, en 358; d'autres prétendent qu'il est plus ancien.

Le nom de ce palais indique assez qu'il y avait des bains dont les eaux étaient amenées de Cachant et des environs, par un aqueduc de construction romaine, dont on voit encore des restes dans les environs du village d'Arcueil, et dans quelques caves du faubourg Saint-Jacques.

Paris est admirablement bien situé, soit pour se procurer les immenses quantités de productions de toute espèce qu'il lui faut chaque jour, pour satisfaire les premiers besoins d'une population énorme, et contenter le luxe et les fantaisies sans cesse renaissantes du grand nombre de riches qui font partie de cette population; soit pour transporter dans l'intérieur de la France, et au loin, les objets précieux qui sortent de ses nombreuses manufactures.

La Seine est très-propre à la navigation, par sa profondeur, et par un grand nombre

nombre de ports construits sur ses rivages sinueux. Elle n'apporte pas seule à Paris les provisions et les marchandises de toute espèce. La Marne, l'Yonne et le canal de Briare qui vient de la Loire tomber dans le Loing, un des affluens de la Seine, contribuent à faire arriver de Champagne, Bourgogne, Auvergne, Gatinois, etc., les blés, vins, foins, charbons et autres productions de ces provinces. Du côté de l'occident, tout ce que produisent la Bretagne et la Normandie, parvient à Paris par la Seine. Au nord, la Picardie et le Vexin fournissent, par le moyen des rivières d'Oise et d'Aisne, toutes les marchandises susceptibles de transport; tandis que les autres provinces envoient par terre, bestiaux, marée, volaille, gibier, beurre et autres objets de nécessité ou de luxe. L'Océan et la Méditerranée, par les embouchures des fleuves qui communiquent avec Paris, remplissent ses ports de ce qu'il y a de meilleur et de plus rare dans toutes les autres parties de la terre. France.

Tous ces avantages, et un grand nombre d'autres qu'il serait trop long de détailler, ont beaucoup contribué à la splendeur et à la population de cette ville.

France. Il est difficile d'indiquer au juste cette population; des calculs exagérés la faisaient monter autrefois à un million d'ames. Dans la suite, des recensemens imparfaits n'en ont indiqué que cinq à six cent mille; mais il faut observer que dans ces recensemens, on n'a eu égard qu'à la population fixe, et nullement à la population mobile qui se renouvelle chaque jour, en grande partie, varie selon les saisons, et monte, terme moyen, à vingt ou trente mille personnes qui, sans être domiciliées à Paris, y consomment chaque jour des denrées.

Quoi qu'il en soit, on peut se former une idée de cette population, en considérant qu'il se consomme annuellement dans cette ville environ quatre-vingt mille bœufs, vingt mille vaches, cinq cent mille moutons, et le reste à proportion. On ne risque guère de se tromper, en portant la population de Paris à sept cent mille ames environ.

De cette population, quatre-vingt mille ouvriers sont journellement occupés à des fabriques et manufactures de toute espèce, dont les objets exportés dans l'intérieur du pays ou dans l'étranger, servent d'échange aux objets de con-

sommation que cette ville attire dans son sein.

Après la manufacture des Gobelins, dont nous avons déjà eu occasion de parler, la plus importante est celle de glaces, située au faubourg Saint-Antoine. Cette manufacture doit son existence au ministre Colbert. Comme il se trouvait beaucoup de Français à la manufacture des glaces de Venise, il les rappela en leur proposant de l'argent, des établissemens et des récompenses, et fit accorder un privilége exclusif aux entrepreneurs. Jusqu'à cette époque, on n'avait connu que les glaces soufflées qui, se fabriquaient à Tour-la-Ville, près Cherbourg. On imagina les glaces coulées, en 1688, et les ateliers furent établis à Saint-Gobin.

Ces trois établissemens ont subsisté concurremment pendant long-temps, mais ils furent réunis dans la suite, en une seule société d'entrepreneurs. Près de douze cents ouvriers sont occupés pour cette manufacture à Paris, Bicêtre et Saint-Denis.

Outre cette manufacture et celle des Gobelins, dont nous avons déjà parlé, il

France. existe à Paris près de mille fabriques ou manufactures considérables, sans compter une très-grande quantité de particuliers qui fabriquent chez eux, en petit, les objets qu'ils détaillent. Parmi ces manufactures, plusieurs établies depuis la révolution, enlèvent aux Anglais des branches d'industrie que jusqu'alors ils avaient possédées exclusivement. Telles sont les fabriques de basin et les filatures de coton. Les fabriques de ce genre qui existent aujourd'hui à Paris, possèdent et emploient tous les procédés anglais; aucune de leurs machines n'est inconnue; et l'on est parvenu à cet égard à un degré de perfection qui ne laisse rien à désirer.

Telles sont encore les fabriques de minium et mine orange, qui étaient auparavant une production particulière à l'Angleterre.

Il serait trop long de faire ici l'énumération de toutes les fabriques de Paris; les plus nombreuses sont celles de corroierie, tannerie, de peausserie, bonneterie, d'amidon, de boutons, de couvertures, de chapeaux, de papiers peints, de toiles peintes, de faïence, de porcelaine, d'orfévrerie, de gazes, de bleu de Prusse, de tabac, de

teintures, d'éventails, de chocolat, de salpêtre.

France.

Parmi les autres établissemens de cette espèce, les plus intéressans sont une immense fabrique de tôles à l'abri de la rouille, pour remplacer les plombs et cuivres que l'on employait anciennement dans les édifices; une manufacture de bronze et d'horlogerie d'un genre nouveau, où l'on trouve des pièces à figures d'un style agréable, et des assortimens de girandoles d'un très-bon goût. Cette manufacture réunit la fonderie, la ciselure, la monture, le tour et la dorure; une manufacture d'acier où les ouvrages sont polis par le moyen d'une machine très-ingénieuse; une manufacture de poêles de faïence, à compartimens, avec des ornemens en dessins et peintures, qui les rendent très-agréables, et quelquefois même très-précieux.

Mais c'est dans les magasins et les boutiques des marchands et des négocians de toute espèce, c'est dans les nombreux établissemens de roulage que l'on peut prendre une idée un peu juste de l'immense commerce de Paris. C'est là qu'on apprendra que les objets de luxe et d'agrément qui se fabriquent en grande quantité dans

France.

cette ville, sont portés dans toutes les contrées de la terre. Paris donne le ton à l'Europe pour les modes en tout genre; tout ce qui en vient en bijouterie, orfévrerie, diamans, dentelles, glaces, modes, etc., tire un nouveau prix du nom de cette ville, où l'on sait mieux qu'ailleurs, donner aux ouvrages de toute espèce, les formes les plus gracieuses et les plus élégantes.

Mais un commerce particulier à Paris, et qui ne dépend ni des caprices de la mode, ni des spéculations politiques et commerciales des nations rivales et jalouses, c'est celui de la librairie. Depuis que la langue française est devenue la langue universelle, depuis que les écrivains de cette nation ont su allier la solidité du raisonnement à l'agrément de la composition et aux charmes du style; depuis, surtout, qu'ils ont su dégager les sciences de cette obscurité pédantesque dont elles furent enveloppées pendant plusieurs siècles, les livres français sont recherchés chez toutes les nations; et chaque ouvrage de génie, publié à Paris, que l'on peut regarder comme la capitale de la république des lettres, établit un impôt volontaire que s'empressent de payer à la France, tous les hommes du

globe, qui aiment la lecture et l'instruction.

France.

Ce commerce s'est beaucoup étendu depuis qu'on a laissé imprimer et vendre librement tous les ouvrages qui ne sont point contraires aux bonnes mœurs et à la tranquillité publique; les imprimeurs et les libraires d'Angleterre, de Suisse et de Hollande ne tirent plus aujourd'hui tout le profit des meilleurs ouvrages composés par des Français. Les sommes considérables que produisent ces ouvrages entrent en France, et toutes les branches d'industrie qui tiennent à l'art de l'imprimerie et au commerce de la librairie ont fait des progrès qui deviendront de plus en plus sensibles et avantageux.

La gêne où s'est trouvé ce commerce, à quelques époques de la révolution, ne prouve rien contre ce que j'avance. Cette gêne tenait à des causes générales dont l'influence s'étendait également sur toute espèce de commerce; elle tenait aussi à cette quantité de livres sortis des bibliothèques des émigrés, des fugitifs et des malheureux de toute espèce, qui, forcés de se priver subitement de cette jouissance, jetaient à vil prix leurs livres dans le pu-

blic; elle tenait à cette multitude d'hommes
France. sans ressource, sans état, qui embrassaient celui de la librairie, sans le connaître, et étaient obligés de le quitter bientôt.

Mais si, abstraction faite de cette courte époque, on voulait apprécier la masse des livres qui se sont vendus, soit dans l'intérieur, soit dans l'étranger, depuis la révolution, et comparer le produit de ce commerce, avec celui d'un nombre égal d'années antérieures à la révolution, on trouverait que ce commerce a décuplé, et que si moins de particuliers s'y sont enrichis, c'est qu'un nombre vingt fois plus grand y a trouvé sa subsistance; les profits n'en sont pas moins réels, pour avoir été partagés entre un très-grand nombre de personnes.

L'abolition subite et illimitée des priviléges, en fournissant à une multitude d'imprimeurs aussi avides qu'ignorans, l'occasion de s'emparer des propriétés littéraires les plus sacrées, a inondé, à une certaine époque, la France d'une quantité considérable d'éditions, où les meilleurs ouvrages ont été misérablement mutilés ou travestis, et a dégoûté les auteurs de publier les fruits de leurs veilles, destinés à devenir

bientôt la proie de ces frélons. Une loi qui consacre la propriété des auteurs, a semblé devoir mettre un frein à ce honteux abus; mais cette loi trop vague, trop peu développée, a servi de prétexte à des brigands qui ont osé prétendre qu'elle sanctionnait leurs usurpations, et donnait à leur proie le caractère de propriété légale. France.

Les sages réglemens que l'on attend du gouvernement actuel, sur cette partie, mettront sans doute de l'ordre et de la clarté dans cette partie si importante de la législation; et bientôt on ne verra plus des particuliers assez audacieux pour tenter de s'approprier exclusivement des genres d'ouvrages, qui par leur nature, appartiennent au domaine public; et prétendre soumettre le complettement et le perfectionnement de ces ouvrages, aux vils calculs de leur intérêt personnel.

Un réglement bien fait sur cette matière, ne manquera pas de donner une nouvelle impulsion à la librairie, paralysée maintenant par le vague des principes adoptés et expliqués tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, et par la crainte de ne retirer d'une entreprise honnête, utile et

dispendieuse, que la persécution et la ruine.

France. Ces règlemens sont d'autant plus urgens et nécessaires, que l'empire des sciences et des arts s'est considérablement étendu en France depuis quelques années.

L'instruction publique, loin de perdre à la révolution, y a gagné beaucoup. On a enfin abandonné l'éducation des colléges, où les jeunes gens perdaient huit des plus belles années de leur vie, pour composer péniblement du mauvais latin, et parvenir à comprendre quelques phrases de cette langue des Romains, dont on ne leur faisait connaître, ni l'histoire, ni les diverses positions, ni les usages, ni les mœurs. La géographie, l'histoire naturelle, les mathématiques, l'histoire et même la langue nationale étaient des choses que l'on ne s'imaginait pas alors devoir faire partie de l'instruction des jeunes gens; de sorte que le meilleur sujet d'un collége, après y avoir fait ses études, connaissait passablement quelques auteurs de la Grèce et de Rome, mais n'avait aucune idée de ceux de sa nation. Son imagination était remplie des hauts faits d'Alexandre, de César, de Pompée; mais il ignorait le nom des rois et des généraux qui avaient illustré la

France; il avait quelque idée des rapports qui avaient existé jadis entre la Grèce et l'Asie, entre Rome et Carthage, mais il n'en avait aucune de ceux qui existaient de son temps entre sa patrie et les nations voisines. Son oreille était choquée d'un solécisme ou d'un barbarisme, dans la langue latine qu'on ne parle plus, et il ignorait les premiers principes de la langue qu'il était obligé de parler et d'écrire journellement. Il n'avait qu'une instruction grecque et latine, il fallait commencer son éducation française, ou se résoudre à rester étranger au milieu de ses concitoyens. France.

Enfin, l'on a senti que les langues grecque et latine, très-utiles en elles-mêmes, n'étaient que la décoration et non le fonds de l'instruction. On a senti que les langues pouvaient être enseignées par des méthodes plus simples et plus courtes que celles employées jusqu'alors; on a senti surtout que la géographie, l'histoire, l'histoire naturelle, et principalement les mathématiques, devaient former la base de l'instruction, parce que ces sciences sont utiles, nécessaires ou indispensables dans tous les états, dans toutes les professions, dans toutes les circonstances de la vie.

France. Quatre degrés d'instruction sont donnés maintenant dans quatre espèces d'écoles différentes. Dans les *écoles primaires*, on enseigne les élémens de la lecture, de l'écriture et du calcul; dans *les écoles secondaires*, les langues latine et française, les premiers élémens de la géographie, de l'histoire et des mathématiques; dans *les lycées*, les langues anciennes, la rhétorique, la logique, la morale et les élémens des sciences mathématiques et physiques; enfin, *les écoles spéciales*, sont destinées à compléter l'étude des sciences et des arts utiles.

Ces écoles spéciales sont à Paris très-remarquables: Au *collége de France*, on enseigne l'astronomie, les mathématiques, la physique expérimentale, la médecine, l'anatomie, la chimie, l'histoire naturelle, le droit de la nature et des gens; l'histoire et la philosophie morale; les langues hébraïque, arabe, persane et turque; la littérature grecque, l'éloquence latine, la littérature française.

Il y a, près du muséum, une *école d'histoire naturelle*, où l'on enseigne toutes les parties qui ont rapport à cette science; on peut remarquer le goût que les Français

ont pris depuis quelques années pour cette science, par le grand nombre d'élèves de tout âge et des deux sexes, qui suivent constamment les cours des professeurs. France.

A ces écoles sont jointes des écoles de médecine, de jurisprudence, de peinture, sculpture, architecture, et une école de musique connue sous le nom de *conservatoire de musique*, nom emprunté des Italiens, qui ont un grand nombre d'établissemens de cette nature. On y fait des élèves qui fournissent des musiciens aux armées et aux théâtres. On en tirait autrefois des écoles de musique qui étaient jointes aux cathédrales et à quelques collégiales.

Mais ce qu'on ne doit pas manquer de remarquer, ce sont deux institutions, dont les Français ont l'honneur et l'invention, et qui honorent également le génie et l'humanité de leurs inventeurs. Je veux parler de l'institution nationale des sourds et muets de naissance, et de celle des aveugles. On sait que l'abbé de l'Épée créa l'art d'élever les sourds et muets, et rendit à la société ces êtres malheureux qui semblaient destinés à rester toujours isolés, et à n'attendre quelque consolation que de la pitié. L'art inventé par M. de l'Épée a

France.

été considérablement perfectionné par les soins et le génie de M. l'abbé Sicard ; aujourd'hui, non-seulement les sourds et muets, lisent, écrivent, se font entendre et entendent les autres ; mais quelques-uns d'entre eux ont fait, dans quelques sciences, des progrès étonnans. Plusieurs apprennent des métiers, et s'exercent dans les arts utiles et agréables. On en voit qui sont menuisiers, tailleurs, cordonniers, imprimeurs ; d'autres dessinateurs, graveurs, peintres, etc.

L'institut des *aveugles-travailleurs*, n'est pas moins admirable. Cet institut qui fera toujours un honneur infini à M. Haüi, qui en a été long-temps le directeur, est réuni aujourd'hui à l'hospice des Quinze-Vingts. C'est une chose aussi curieuse qu'intéressante, que de voir ces infortunés travailler avec une adresse et une attention merveilleuse aux ouvrages qu'ils ont appris à faire. Plusieurs sont imprimeurs et composent avec une correction étonnante ; d'autres fabriquent des meubles, des ustensiles, des jouets d'enfants ; un grand nombre auxquels on a appris la musique vocale et instrumentale, exécutent avec beaucoup de goût et de précision, les morceaux qu'ils ont

appris par cœur, et sont en état de former des concerts très-agréables. Plusieurs de ces aveugles musiciens, jouent dans les cafés, et d'autres endroits publics, ou forment les orchestres de quelques petits spectacles publics ou théâtres particuliers. France.

Un autre établissement unique en son genre, et qui offre des secours et des lumières aux artistes et artisans de toute espèce; c'est le *Conservatoire des arts et métiers*, que l'on voit à l'ancienne abbaye de Saint-Martin, rue de ce nom. Là sont recueillis, déposés et systématiquement rangés, tous les outils, machines, instrumens employés dans tous les arts et métiers. Le Gouvernement n'a rien négligé pour rendre cette intéressante collection aussi complète qu'il est possible. Elle présente une idée heureuse, utile non-seulement aux artistes et aux artisans, mais encore aux gens de lettres qui ayant à écrire sur les arts et métiers, sont souvent arrêtés par la difficulté de connaître la forme, l'usage et les noms de divers instrumens, et commettent, par suite de cette ignorance, une multitude de fautes, qui font souvent dédaigner leurs ouvrages par les artisans, quelqu'utiles qu'ils pussent leur être d'ailleurs.

France. Si le gouvernement a pris soin de fournir tous les secours aux particuliers qui veulent s'instruire pour leur propre avantage, il n'a pas négligé non plus les secours qui tendent à perfectionner les arts et les sciences relatifs aux divers services publics; et diverses écoles de cette espèce ont pour but de former des sujets propres à servir utilement leur patrie. Sous le nom d'*école polytechnique*, il existe à Paris, une belle institution, où l'on enseigne les arts et les sciences dont la connaissance est nécessaire pour être propre aux divers services publics. On y enseigne, sous ce rapport, les sciences mathématiques, physiques, les arts graphiques. C'est une pépinière pour les autres écoles dont nous allons parler, et où l'on passe de la théorie à l'application.

Telle est l'école des *ponts et chaussées*, où l'on enseigne tout ce qui a rapport aux constructions qui servent aux communications commerciales et autres, comme routes, ponts, canaux, digues, chaussées, et en général, tout ce qui concerne les constructions hydrauliques; *les écoles d'artillerie*, distribuées dans plusieurs villes de la France, où l'on forme des sujets instruits pour cette importante partie du service

vice militaire; une *école et génie militaire*, établie à Metz, *des écoles de marine*, de *géographie*, de *mines*. France.

Tout le monde connaît *l'Institut national*, qui est pour la conservation et l'avancement des sciences, ce que les établissemens dont nous venons de parler sont pour l'enseignement. Il est divisé en quatre classes, subdivisées en sections. La première classe comprend les sciences physiques et mathématiques; la seconde, la langue et la littérature française; la troisième, l'histoire et la littérature ancienne; la quatrième, les beaux-arts.

Cette division rend à la France, sous une nouvelle forme, les académies des sciences, des inscriptions et belles-lettres, et l'académie française. On avait eu lieu, pendant la révolution, de regretter la continuation des mémoires de ces deux savantes académies. Les mémoires de l'institut remplissent glorieusement cette lacune. La seconde classe, telle que l'académie française, est composée de quarante membres, et particulièrement chargée de la confection du dictionnaire de la langue française. Cette entreprise si longtemps desirée en France, n'a pas pu encore être exécutée par une

France.

société savante, malgré le grand nombre d'hommes célèbres qui ont fait partie de l'ancienne académie. Le vocabulaire, connu sous le nom de *dictionnaire de l'académie française*, tel qu'il est sorti des mains de cette compagnie, en 1762, n'est qu'une mince et triste collection, où l'on cherche en vain un tiers des mots adoptés aujourd'hui généralement, et où il est évident que les premiers littérateurs de la France, qui composaient cette compagnie, n'ont que peu ou point travaillé. On est étonné en lisant Racine, Massillon, Fléchier, Voltaire, etc., de trouver à chaque page, dans ces écrivains, des mots pris dans des acceptions qui ne sont point indiquées dans le dictionnaire de l'académie. Le soin que l'on a eu de choisir douze membres de cette nouvelle académie française, dans les autres classes de l'institut, fait présumer que l'on ne rejettera pas, comme l'a fait la première académie, les termes des sciences et des arts, qui sont aujourd'hui honorés par le gouvernement, et cultivés avec tant de soin, comme le prouvent les belles institutions dont nous venons de parler. La confection de ce dictionnaire sera longue, sans doute, puisque chaque article doit être discuté et

arrêté en séance ; mais si cet ouvrage est tel qu'on a droit de l'attendre des hommes distingués qui en sont chargés, et des progrès que ce genre de littérature a faits depuis cinquante ans, cette classe de l'institut aura plus fait à elle seule, pour répandre l'instruction et faciliter les progrès des lumières, que toutes les autres classes ensemble. France.

Paris est le séjour des divertissemens et des plaisirs, comme il l'est de l'étude, de l'occupation sérieuse, des sciences et des arts. Mais on se tromperait si, en voyant cette foule qui assiége et remplit constamment les établissemens publics destinés aux plaisirs, on attribuait aux Parisiens seuls ce mouvement continuel et prodigieux de dissipation. Paris est, comme l'a dit un homme d'esprit, *la guinguette de l'Europe.* Une quantité considérable d'étrangers qui se renouvelle chaque jour en grande partie, forment, dans cette ville, une masse énorme de population étrangère ; et cette masse est composée d'hommes qui regardent Paris comme un séjour où l'on doit, si-non jouir de tous les plaisirs qu'il renferme, du-moins les connaître, pour en parler dans les départemens et dans les pays étrangers, où ils

font fréquemment le sujet des conversations.

France. Parmi les établissemens consacrés aux plaisirs, les spectacles sont ceux qui se sont le plus multipliés depuis la révolution, et pour lesquels les Parisiens même de toutes les classes ont pris le plus de goût. Il y a aujourd'hui vingt à vingt-deux spectacles. Nous ne parlerons que des principaux.

L'*Opéra*, que l'on nommait autrefois l'académie royale de musique, et que l'on nomme aujourd'hui le théâtre des arts, est celui qui excite le plus la curiosité des étrangers. Mais les Italiens et ceux qui sont accoutumés à la musique de cette nation, ne partagent pas l'enthousiasme des Français pour ce spectacle. On pourrait reprocher, d'un autre côté, aux Italiens, que si la musique de leurs opéra flatte l'oreille et le goût, elle dit rarement quelque chose au cœur, et que leurs chanteurs sont si étrangers à la déclamation, qu'ils restent constamment dans la classe de chanteurs, sans s'élever jamais à celle d'acteurs. S'il faut convenir qu'un opéra français est assez souvent une chose ennuyante, on ne pourra nier non plus, qu'un opéra italien, à l'exception des airs que l'on écoute exclusivement, est presque toujours une chose détestable.

Le théâtre français, attenant le Palais-Royal, est vraiment aujourd'hui le théâtre national. Les pièces de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Molière, Regnard et Destouches, que l'on y joue fréquemment, et qui n'attiraient plus la foule avant la révolution ; sont accueillies aujourd'hui avec enthousiasme. Les pièces nouvelles sont rares à ce spectacle, ou du-moins réussissent rarement. Peut-être faut-il moins s'en prendre aux auteurs qu'à la difficulté de faire, aujourd'hui, des pièces qui puissent plaire. Les sentimens élevés, les malheurs des grands, les révolutions des empires, qui font le sujet des tragédies, ne produisent plus une impression aussi vive sur une nation qui vient de voir de près et d'éprouver elle-même les malheurs qui sont toujours la suite des grandes catastrophes ; et si l'on écoute avec tant d'avidité, les pièces de Corneille et de Racine, c'est moins peut-être à cause des sujets qui y sont traités, que par les souvenirs de la gloire que ces grands écrivains ont procurée à la nation, ou par les charmes du style de ce dernier, qui est toujours un modèle inimitable de pureté, d'élégance, de naturel et de bon goût. France.

France. Quant aux comédies, les sources du ridicule sont beaucoup plus rares chez un peuple qui n'admet plus de barrières entre les différentes classes de la société. Le marchand autrefois aimait à rire aux dépens d'un marquis, et le marquis aux dépens du marchand, parce que ces deux classes ne pouvaient être confondues ; aujourd'hui cette espèce de ridicule ne peut plus avoir lieu. Celui qui est puisé dans les travers de la société, est aussi singulièrement affaibli par le masque des usages et de la convenance, ou par l'espèce de convention générale et Tacite, qui fait que l'on ne regarde plus comme ridicule, ce qui passait pour tel autrefois.

Quelques auteurs français ont voulu transporter sur la scène française, le goût des théâtres anglais et allemand. Leurs succès ont été médiocres ; et malgré le grand nombre de représentations que la pièce allemande, intitulée *Misantropie et Repentir*, a eues sur les théâtres de Paris, à la faveur de quelques scènes qui ont réveillé des souvenirs chez un grand nombre de spectateurs, et surtout de spectatrices; cette pièce n'en passe pas moins pour une monstruosité, que l'on ne saurait prendre pour modèle.

Une chose que l'on peut dire à la louange de ce théâtre, c'est que les costumes y sont portés à un point de perfection admirable. Mais peut-on dire que la déclamation ait fait des progrès en France, lorsque chez quelques-uns des nouveaux acteurs, et surtout des nouvelles actrices, l'art est si peu caché, que chaque mouvement des pieds, des bras et de la tête, se fait avec autant de précision, que si c'était le résultat d'une combinaison de machines; et qu'on ne saurait voir ces mouvemens sans se figurer une glace devant laquelle on les a étudiés; lorsque les temps de la prononciation des syllabes, les inflexions qu'on leur donne, semblent calculés d'avance avec une exactitude mathématique? C'est surtout à la tragédie que ceci doit s'appliquer, car pour la comédie, les bons acteurs français sont très-supérieurs à ceux des autres nations. France.

Il existe, dans la rue de Louvois, un spectacle dirigé par un homme de génie, qui est en même temps auteur et acteur, où l'on joue souvent des comédies nouvelles qui ont du succès. Si ces pièces n'ont pas toujours le mérite de la grande perfection littéraire, souvent au-moins elles

ont celui d'offrir des peintures vraies et des leçons utiles. France.

L'opéra comique, si long-temps à la mode dans le temps où la frivolité annonçait la décadence de la scène française, n'est plus guère suivi aujourd'hui par les gens qui se piquent d'instruction et de goût, à moins qu'ils n'y soient attirés par les seuls charmes de la musique, que l'on préfère souvent aux pompeuses compositions du théâtre des arts.

Le *Vaudeville* n'attire guère que les personnes qui ne cherchent dans le spectacle qu'une distraction légère, et un amusement qui n'exige pas beaucoup d'attention; il s'écarte quelquefois de l'esprit de son institution primitive, et tend à se rapprocher de l'opéra comique. Il ne saurait y gagner beaucoup.

Il y a aussi à Paris un *opéra buffa*; la musique y est toujours charmante; mais les pièces, qui ont rarement le sens commun, doivent bientôt dégoûter de ce spectacle; et il est bien douteux qu'il puisse jamais se naturaliser en France.

Nous ne parlerons pas des autres spectacles qui existent à Paris, soit sur les boulevards, soit dans les faubourgs; ils sont

trop au-dessous de ceux dont nous venons de parler, pour que l'on puisse établir aucune comparaison entre eux. On y voit cependant quelquefois des acteurs et des actrices qui, nés avec des talens, s'y perfectionnent rapidement, et sont ensuite reçus aux autres théâtres. On y joue des pièces de tous les genres. Mais, en général, la tragédie est ce qu'il y a de plus insupportable sur ces sortes de théâtres. France.

On s'attend sans doute à trouver ici quelques observations sur les mœurs et le caractère des Parisiens. Mais que peut-on dire de général sur les habitans d'une ville dont la population est composée en très-grande partie d'hommes nés et élevés dans toutes les provinces de la France, et dans toutes les parties du monde? On trouve à Paris, comme dans toutes les grandes villes, toutes les vertus et tous les vices : l'amour de la dissipation et des plaisirs, comme le goût du travail et de la retraite; la grossièreté, l'ignorance et la rudesse, comme la politesse, la douceur, l'urbanité; la raison, la sagesse, la philosophie éclairée, comme la folie, l'extravagance, la superstition aveugle; le libertinage le plus crapuleux, et la volupté la plus délicate; et si quel-

France.

ques-unes de ces choses frappent davantage et paraissent plus générales, c'est que par leur nature, elles doivent se trouver plus souvent exposées aux regards.

Tout ce qu'on peut dire en général, c'est que cette variété infinie de goûts et de caractères, y modifie bientôt les caractères particuliers que chaque étranger y apporte de son pays. L'homme du nord y devient moins sombre et moins taciturne, à la vue des plaisirs qui le sollicitent sans cesse, et dont quelques-uns flattent à la fin ses goûts. L'homme du midi y devient moins vif et moins violent, soit par l'influence du climat, par les exemples fréquens de calme et de modération qu'il n'avait presque jamais trouvés parmi ses compatriotes; celui qui, dans sa province, avait contracté l'habitude de l'orgueil et de la hauteur, y devient nécessairement plus modeste et plus liant, forcé de se trouver fréquemment en contact avec des gens qui ne daignent pas s'apercevoir de ses prétentions à la supériorité. Cette habitude de médisance, de dénigrement, de jalousie, de tracasseries minutieuses, qui occupent si constamment dans les petites villes et les sociétés diverses et les individus qui les composent, disparaît

presqu'entièrement à Paris, ou du moins s'affaiblit beaucoup, par la facilité que l'on a de varier ses sociétés et ses plaisirs, et de renoncer, sans grands inconvéniens, aux liaisons que l'on trouve gênantes ou incommodes. France.

On ne peut nier qu'il ne résulte de là, parmi les habitans de Paris, un caractère général de douceur, d'affabilité, de bienveillance, d'égards, de complaisance, et peut-être aussi d'indifférence, qui rend les haines moins vives, les persécutions moins acharnées, les vengeances moins cruelles, les ruptures plus rares, les rapprochemens plus faciles, les vices et les ridicules moins choquans, l'indulgence plus commune, le commerce de la vie plus agréable.

Ce tableau est vrai en général, pour tous les temps; mais les circonstances de la révolution ont opéré sur le caractère et les mœurs des Parisiens, des changemens qu'il est intéressant de connaître.

Autrefois, trois classes générales bien distinctes formaient la population de Paris, la noblesse, la bourgeoisie, et ce qu'on appelait alors le peuple. La première, en possession de presque toutes les places lu-

France.

cratives et importantes qu'elle obtenait de la cour, s'occupait sans cesse des moyens de plaire à cette cour, unique source des faveurs; et comme le mérite de la naissance formait le premier titre pour les obtenir; elle se targuait surtout de cet avantage, et s'éloignait autant qu'elle le pouvait, des mœurs, des usages, des manières de la classe bourgeoise. *Avoir un air bourgeois, des manières bourgeoises*, était, pour un noble, un reproche humiliant. De-là résultait en général une affectation de supériorité des nobles à l'égard des bourgeois, affectation que le caractère, l'éducation ou les circonstances modifiaient de mille manières diverses, mais dont le fond existait toujours le même.

Le bourgeois, d'un autre côté, qui voyait dans les richesses un dédommagement solide du dédain qu'affectait plus ou moins pour lui l'homme de qualité, travaillait avec ardeur à se procurer ces richesses consolantes. Les mœurs des uns et des autres découlaient de ces deux principes : d'un côté, dissipations, luxe, prodigalité, magnificence; de l'autre, travail, économie, simplicité; et tandis que les faveurs de la cour versaient l'or dans les familles nobles, comme

dans le tonneau des Danaïdes; l'industrie, le travail, et l'économie bourgeoise enrichissaient l'état, et renouvelaient sans cesse la source où l'on était obligé de puiser. De-là aussi la différence de l'éducation et de l'instruction dans chacune des deux classes. Dans la première, on savait tout, quand on possédait quelques arts d'agrément, que l'on connaissait sur-tout les règles du bel usage, et qu'on savait les appliquer avec aisance. Quant aux sciences, une légère teinture suffisait, afin de ne pas paraître absolument ignorant dans l'occasion; et si l'on obtenait une place d'importance, on avait des subalternes qui savaient faire la besogne. France.

Dans la bourgeoisie, au contraire, il fallait étudier, s'instruire, se rendre propre aux affaires, acquérir un vrai mérite. Mais, ces études et cette instruction étaient ordinairement bornés au but que l'on se proposait; la gloire n'entrait pour rien ou pour bien peu de chose dans les motifs d'émulation qui excitaient les esprits. Il était donc naturel qu'il se trouvât, dans cette classe, plus d'instruction et de vrai talent que dans la première; mais il était naturel aussi que les sciences, qui mènent rarement à la

France. fortune, n'y fussent que rarement cultivées, et que les talens littéraires se bornassent à des ouvrages de pur agrément, qui procuraient une célébrité flatteuse.

Aussi, les sciences n'étaient-elles guère cultivées avec une certaine constance que par quelques hommes que la nature y poussait d'une manière irrésistible, ou par ceux qui, nés avec quelqu'activité d'esprit, avaient embrassé l'état ecclésiastique, et préféraient les charmes de l'étude à l'ennuyeuse oisiveté à laquelle plusieurs d'entr'eux semblaient condamnés.

Ce qu'on appelait le peuple n'était compté pour rien, et se dédommageait trop souvent par une licence grossière, du mépris que déversaient sur lui les deux classes supérieures.

La révolution, en confondant les classes, a produit dans les unes et dans les autres, d'autres opinions, d'autres dispositions, d'autres mœurs. La noblesse, tombée tout-à-coup du faîte d'une grandeur factice, a appris, par une rude et pénible expérience, que l'idée qu'elle avait de sa supériorité, était établie sur une base bien fragile, qu'un seul instant a pu briser. Elle a senti que le mérite personnel est la seule et unique

source de la supériorité réelle ; et guérie par force de ses illusions, elle a pris une route nouvelle, et l'a tracée à ses enfans. France.

La bourgeoisie, trop accoutumée à prendre, pour le vrai bonheur, le luxe et l'éclat qui environnaient la classe supérieure, s'est efforcée, autant qu'elle a pu, d'imiter ceux qui faisaient depuis long-temps l'objet de son envie, et elle n'y a rien gagné ni pour les mœurs, ni pour son bonheur personnel, ni pour celui de ses enfans. L'amour du luxe, des divertissemens et des commodités superflues, s'est emparé plus ou moins des classes inférieures, et n'a eu de bornes que celles de la fortune, ou l'impuissance de se procurer de l'argent, par toutes sortes de moyens. Une quantité de familles heureuses auparavant par la simplicité des mœurs, la régularité de la conduite et la modestie dans les dépenses, a cru se mettre à la place de la noblesse en imitant ses dépenses, ses goûts, ses travers. Ridicules prétentions dans un état où la loi est égale pour tous! travers dangereux pour des hommes qui n'ont point, dans leur état même, de ressources indépendantes de leur industrie, pour réparer les profusions de leur luxe ou de leur vanité!

France. Cette manie qui s'est répandue dans chaque classe de la société jalouse d'imiter graduellement celle qu'elle voyait au-dessus d'elle, a changé sensiblement l'aspect général des mœurs de Paris. Le goût du luxe et des plaisirs est devenu la passion dominante. Les salles de spectacle, les salles de danse, les maisons de jeu, tous les établissemens qui offrent un appât à la dissipation ou à la volupté se sont multipliés prodigieusement. Et sans parler de mille autres choses, vingt spectacles suffisent à peine aujourd'hui à la foule qui s'y porte. Autrefois une famille aisée, dans la bonne bourgeoisie, ne se permettait cette récréation que quelquefois dans une année; aujourd'hui, des familles d'ouvriers qui ne tirent leur subsistance que de leur travail journalier, quittent plusieurs fois par mois leurs occupations, négligent leurs travaux pour aller, aux dépens de leur aisance et du bonheur de leur famille, puiser dans les spectacles, l'habitude de l'oisiveté, le dégoût du travail, l'ennui de leur état, l'oubli du bonheur domestique.

Ce terrible penchant pour les plaisirs, énerverait peut-être bientôt la nation entière, et tendrait à la rendre un jour la proie

proie de ses voisins, si des institutions fortes, ne rétablissaient d'un autre côté l'équilibre, et ne maintenaient le ressort du courage. Rien n'a influé plus avantageusement sur le caractère des Parisiens et des Français en général, que ces campagnes militaires, dans lesquelles la jeunesse a passé et passe encore plusieurs années. C'est une erreur de penser que le séjour d'une armée gâte le caractère d'un jeune homme; qu'il y contracte de la dureté, des mœurs dépravées, et qu'il en revient peu propre aux autres états de la société. Cette idée se trouve démentie par l'expérience, même dans les temps où les armées étaient composées, en grande partie, de jeunes gens réduits par des écarts, des étourderies ou des désordres, à embrasser un état qui passait alors, pour le simple soldat, comme la ressource du dernier malheur ou du désespoir. A l'exception de quelques hommes corrompus, qui auraient développé dans la société les vices qu'ils ont rapporté des armées, on peut dire que nulle part on ne trouvait plus de cordialité, de franchise, de loyauté que dans les hommes qui avaient servi; et si l'on pouvait avoir, d'un côté, le tableau moral de l'hôtel des invalides,

France.

France.

et de l'autre, celui d'un couvent de moines quelconque, il serait aisé de juger si les camps ne sont pas une meilleure école de probité et de vertu, que les cloîtres destinés à être leur séjour par excellence.

Aujourd'hui que les jeunes gens de toutes les classes, sans distinction, sont obligés au service militaire; aujourd'hui que le simple soldat a souvent eu une éducation aussi soignée, et appartient à une famille aussi recommandable que son chef; aujourd'hui que le mérite militaire, la bravoure, l'amour du devoir, une seule action d'éclat peuvent porter un simple soldat dans la carrière des honneurs militaires, les jeunes gens trouvent plus que jamais dans le service, une école d'ordre, de discipline, de loyauté, de franchise, de bravoure, de probité. Les jeunes Parisiens, surtout, souvent gâtés par des mères trop indulgentes, apprennent dans les armées à devenir hommes, prennent l'habitude de la subordination, qui leur est nécessaire dans tout le cours de leur vie, deviennent modestes et raisonnables, et se défont d'une multitude de préjugés, qui faisaient autrefois des jeunes gens qui n'étaient jamais sortis de Paris, des êtres très-ridicules.

Cette influence se fait remarquer sensiblement à Paris depuis quelques années; et si quelques jeunes gens y affichent encore l'insolence et la fatuité, comme autrefois, c'est le vice de l'âge, plutôt qu'un vice local. On trouve peut-être moins aujourd'hui de cette politesse maniérée que l'on apprenait d'une bonne, d'un gouverneur et d'un maître de danse; mais aussi il y a moins de méchanceté et de perfidie dans le cœur; moins de cet esprit de sarcasme, de ce goût moqueur, qui intimidait ou écrasait le mérite modeste; les passions jalouses et haineuses, ne sont plus aussi âpres, aussi violentes, aussi multipliées. On a oublié cette galanterie chevaleresque qui faisait des sociétés autant de temples consacrés à l'adoration vraie ou simulée des femmes; mais on s'occupe davantage des connaissances utiles, on aime plus à s'entretenir sur des matières de sciences, d'arts, de littérature; et si l'on n'a pas toujours le courage d'étudier et de réfléchir assez pour être véritablement instruit, on s'efforce au moins de le paraître, soit pour briller dans la société, soit pour se faire croire propre aux emplois auxquels on aspire. Les femmes elles-mêmes, qui sentent

France.

France.

qu'elles ne peuvent plus, comme autrefois, captiver les hommages, par le seul empire de la beauté, s'efforcent d'acquérir des connaissances, et se piquent d'instruction.

Ce goût s'est répandu jusque dans les classes médiocres, et il y a peu de familles tant soit peu aisées, où l'on ne désire que les jeunes personnes sachent au moins parler et écrire correctement leur langue.

On peut remarquer l'existence de ce goût général, à la quantité prodigieuse d'ouvrages élémentaires que l'on publie tous les jours, et qui, presque tous, obtiennent quelque succès; on peut le remarquer à cette quantité d'Athénées, de lycées, de sociétés de lecture et d'autres établissemens qui ont l'instruction pour bâse, et où l'on voit des femmes assister assidument. Assurément, quelques-unes de ces sociétés, ont un côté ridicule; mais quelque mal que l'on en puisse dire, on sera toujours obligé de convenir qu'elles contribuent à répandre un grand nombre d'idées utiles, et que ne fussent-elles bonnes qu'à entretenir et propager le désir et le goût de l'instruction, elles seraient toujours préférables à ces anciennes coteries de beaux esprits, où l'on ne s'occupait que de madri-

gaux et d'épigrammes, et dont la plupart des membres n'imaginaient pas que l'on pût avoir de l'esprit à cent lieues de Paris. On assure que dans ce nouvel ordre de choses, il y aura moins de véritables savans; cela peut être. Cependant, ceux du premier ordre, que Paris possède encore, surtout dans les sciences physiques et mathématiques, nous portent à croire que l'on est loin encore d'y éprouver cette disette. Mais l'on peut dire, d'un autre côté, que l'instruction sera répandue parmi un plus grand nombre d'individus, ce qui vaut peut-être beaucoup mieux; car ce qui constitue les lumières d'une nation, ce n'est pas la science d'un petit nombre d'hommes éminemment et exclusivement instruits; mais assez d'instruction dans le plus grand nombre des familles et des individus, pour fermer tout accès à des préjugés barbares, funestes à la société, et disposer à l'admission raisonnée de toute idée utile et salutaire. Telle est la digue puissante qui se forme en ce moment contre le torrent de corruption et de dépravation, dont les détracteurs chagrins de notre siècle, semblent craindre les plus funestes effets. Le remède a cela de particulier, qu'il est de sa nature

France.

France.

de marcher de progrès en progrès, tandis que la corruption plonge dans des maux qui opèrent à la fin la lassitude et le dégoût. Les malheurs fréquens qu'entraînent les excès du vice et de la corruption, produisent des repentirs profonds pour ceux qui en sont les objets, des exemples frappans pour ceux que tourmente déjà l'inquiétude inséparable de cet état; si à ces circonstances douloureuses ou pénibles, se joignent l'habitude du raisonnement et de la réflexion, et le goût de la vérité, le moment de la guérison doit arriver. Le goût de la philosophie stoïcienne, dont le christianisme étendit partout l'empire, dans les premiers siècles de son institution, touche immédiatement au siècle le plus corrompu qui ait jamais existé.

Je puis dire, en général, que le séjour de Paris paraît, à tous égards, plus incommode pour les personnes qui n'ont qu'une fortune médiocre, qu'aucune des villes que j'ai vues dans le cours de mes voyages. Des rues sans trottoir, communément boueuses, et par conséquent glissantes, où la foule se presse, se heurte sans cesse, mettent à chaque minute le piéton dans le cas d'être renversé. Aller à pied, chose si

agréable à Londres, où les trottoirs sont si communs et si propres que les dames s'y promènent tous les jours; aller à pied dans Paris est une fatigue et un travail pour un homme, et une chose impossible pour une femme bien mise. Les carosses sont nombreux, et ce qui est pis encore, il y a une infinité de cabriolets, qui vous menacent à chaque instant de quelqu'événement malheureux, et vous forcent à vous tenir continuellement sur vos gardes. Vous êtes heureux, dans les mauvais temps, après une course un peu longue, s'il ne vous arrive d'autre accident que d'être couvert de boue depuis la tête jusqu'aux pieds. Cette circonstance rend Paris un séjour très-désagréable pour les familles qui n'ont pas le moyen d'avoir une voiture. France.

Mais, d'un autre côté, Paris est la ville du monde où l'on jouit le plus complètement de la liberté de vivre à sa fantaisie. Nulle part l'homme qui a des talens, de l'industrie, de la probité et l'amour du travail, ne trouve plus facilement des moyens d'existence, de bien-être, et même de fortune. Il faut qu'un homme qui se trouve à Paris, soit bien borné, bien paresseux, ou bien vicieux, pour ne pas trouver à se

France.

tirer d'affaire. On voit communément des jeunes gens de province arriver à Paris pauvres, et se procurer à force de travail, de privations et de bonne conduite, une aisance à laquelle ils n'auraient jamais pu parvenir dans leur pays. Cette classe d'hommes pauvres, sages et industrieux, a été l'origine d'un très-grand nombre des anciennes familles bourgeoises de Paris; c'est dans ces familles que l'amour de l'ordre, du travail, de l'économie, se perpétue de père en fils; c'est dans ces familles que l'on trouve encore le tableau touchant des bonnes mœurs, de la décence, de la probité, de toutes les vertus. Heureuses quand elles savent conserver avec autant de soin que leur fortune, ces précieuses qualités, qui en sont la source! Malheureuses, quand des enfans extravagans, oubliant les principes auxquels ils doivent leur bonheur, se livrent à des dissipations et à des vices qui les plongent dans un état d'avilissement et d'infortune dont il leur est impossible de se relever!

CHAPITRE V.

Coup-d'œil sur la Révolution française.

Franco.

La Révolution française a trop allumé de passions, trop fait des victimes, trop excité de ressentimens, pour que l'écrivain le plus sage, et l'homme le plus à portée d'être instruit, ose et puisse en écrire aujourd'hui les détails. La postérité ne manquera pas de mémoires intéressans et nombreux, portant peut-être chacun le cachet de la passion, mais qui contiendront des faits dignes de la plus grande attention, et des anecdotes curieuses. Leur diversité, leur opposition en éclaireront les obscurités, en rempliront les lacunes, en rectifieront les erreurs; et jugés alors froidement, on n'en conservera que ce qui sera intéressant et exempt de partialité. Mais s'il est des détails que les égards pour les vivans et le respect dû au malheur forcent à ne publier que dans des temps plus éloignés, il est aussi un tableau général que l'on peut et que l'on doit présenter dès aujourd'hui.

France.

Tous les Français des différens partis ne sont encore que trop disposés à se faire réciproquement des reproches. S'ils voulaient cependant imposer silence à leurs passions, et se rappeler impartialement le passé, ils verraient que la révolution est également l'ouvrage et de ceux qui s'en plaignent et de ceux qui s'en vantent. Ils y ont tous contribué; et quoi qu'il arrive, ils doivent tous s'en attribuer et les malheurs et les succès.

Quel était, avant 1789, l'esprit général et le sujet de toutes les conversations? On se plaignait du désordre que les dernières guerres de Louis XIV avaient mis dans les finances, et de l'autorité arbitraire qu'il avait établie; on gémissait des déprédations du règne de Louis XV et de la corruption des mœurs. Partout on accueillait avec transport les écrits qui déclamaient contre le poids et le nombre des impositions, l'inégalité de leur répartition; la rigueur de la taille, l'injustice des corvées, les vexations des commis de la ferme, la vénalité des charges, l'imperfection du code criminel, la partialité des tribunaux pour les grands, l'arbitraire des lettres de cachet, des entraves opposées au commerce par les

douanes, à l'industrie par les maîtrises, à la pensée, par la censure. On criait universellement contre les tributs payés au pape, contre la richesse et les mœurs mondaines du clergé : on se plaignait de la prodigalité des pensions, des dépenses énormes des princes : on s'irritait de voir la noblesse posséder seule les emplois militaires. La crainte d'une banqueroute agitait toutes les têtes, et ce mécontentement, cette fermentation, ce désir uniforme de réforme et de changement, annonçait avec tant d'évidence les symptômes d'une révolution, qu'elle fut clairement prédite par lord Chesterfield, par Rousseau et par Mably. France.

Avec un peu plus d'expérience en politique, on aurait pu prédire aussi les désastres de cette révolution, si l'on avait bien considéré à cette époque les mœurs des deux classes extrêmes de la nation. La cour était amollie par le luxe, les arts et la volupté. Pendant le cours d'une longue paix, les jeunes courtisans énervés avaient oublié l'usage des armes. Livrés au plaisir de la société, n'endurant aucune fatigue, sûrs de leur avancement sans travail, rien ne les préparait aux dangers qui les menaçaient, et à la résistance qu'aurait exigé

France.

la force qui allait les attaquer. Éloignés de leurs terres, inconnus de leurs vassaux, leur luxe concentré dans la capitale, était odieux aux provinces.

D'un autre côté, la classe inférieure du peuple, négligée, ignorante, abrutie, aigrie par la misère, était un instrument terrible prêt à suivre toutes les factions et disposé à se livrer à tous les excès. La classe mitoyenne seule possédait plus de mœurs, de lumières, d'industrie et de talens : mais elle n'avait nulle expérience en politique. Le dédain que lui marquait la classe supérieure l'aigrissait; la crainte des vengeances de l'autorité la portait à outrer les mesures propres à s'en garantir; elle ne connaissait pas la tactique des assemblées, et il était bien difficile que des esprits ardens ne s'égarassent pas dans leur marche.

Si elle s'unissait à la classe supérieure, elle consacrait et perpétuait la sujétion dont elle voulait s'affranchir, et qui l'humiliait d'autant plus qu'elle était plus éclairée ; si elle se joignait à la classe inférieure du peuple, elle donnait passage à un torrent qui devait l'entraîner et qui pouvait tout détruire. Le gouvernement, impolitique et faible, ne voyant que les obstacles du mo-

ment, augmentait le danger par son imprévoyance. Fidèle à son ancien système, il croyait, en appelant le peuple, se débarrasser de l'obstacle que les magistrats et les grands opposaient à ses plans de finances; et sans s'en apercevoir, il provoquait une révolution qu'il était incapable de diriger, pour s'affranchir d'un embarras passager, dont l'habileté la plus commune aurait pu le tirer sans danger. France.

Les parlemens, encouragés par l'opinion publique, et déclarant à la cour qu'ils étaient incompétens pour consentir de nouveaux impôts, et que le peuple seul pouvait les accorder, croyaient qu'ils allaient devenir l'idole de la nation, et que les états-généraux, en se séparant, leur laisseraient plus de puissance et des droits moins contestés.

Les nobles de province espéraient profiter de cette crise pour anéantir la supériorité de la noblesse de la cour, et déjà, en Bretagne, en Dauphiné et dans plusieurs autres provinces, ils avaient augmenté la fermentation par leur résistance aux ordres du gouvernement. Le peuple des campagnes se flattait d'obtenir le soulagement des impôts, la suppression des corvées, et la prolongation de la paix. Enfin, chacun se livrant

France. aux illusions de l'espérance, appelait avec ardeur, par ses vœux, cette crise violente qui renversa dans des flots de sang toutes les anciennes institutions, et sacrifia sans réserve la génération qui existait, au bonheur incertain des générations futures.

Au milieu de tous ces orages prêts à éclater, Louis XVI convoqua les états-généraux à Versailles. La première assemblée des notables avait soutenu les droits de la nation contre la cour; la seconde avait défendu les priviléges des grands contre le peuple, et par cette conduite elle avait enflammé la haine des plébéïens, qui depuis se changea en fureur. L'aveuglement était général, et les passions ne permettaient pas à la raison de se faire entendre. Tout alors prit une face nouvelle. La minorité de la noblesse, composée d'hommes attachés aux idées nouvelles, nourris des écrits philosophiques, et animés de l'amour de la liberté, que plusieurs avaient servie en Amérique, se joignit avec le bas clergé au tiers-état, et la cour alors commença à écouter une terreur qui lui fit prendre les plus fausses mesures.

Les démarches menaçantes et faibles du gouvernement, et les résolutions énergiques de l'assemblée nationale, amenèrent

enfin l'éruption de ce volcan qui renfermait dans son sein tant d'élémens inflammables. Les murmures de l'immense population de la capitale, se changèrent bientôt en déclamations violentes, et son ressentiment devint fureur. Les gardes françaises, communiquant à chaque instant avec le peuple, et échauffés par les mécontens, avaient pris leur esprit, et n'obéissaient plus à leurs chefs. Les autorités civiles et militaires, sans force, voyaient la multitude applaudir avec enthousiasme aux discours que lui adressaient des hommes passionnés, dans tous les lieux publics. France.

Chacun concourait à rendre le trouble plus universel, le danger plus grand, et personne ne remplaçait par son crédit et par ses ordres, les autorités annullées par les circonstances. Une foule d'hommes sans aveu, dont l'œil sombre et l'aspect farouche annonçaient les intentions criminelles, attirés dans la capitale par la fermentation générale, par l'espoir de profiter des orages, et peut-être payés par des mains étrangères et perfides, augmentaient l'effroi du moment, et semblaient menacer les habitans de Paris de toutes les horreurs qu'éprouve une ville prise d'assaut.

France. Au milieu de cette crise violente, l'enthousiasme succède au tumulte, la ville se partage en sections. Le peuple, dont la fougue n'est pas encore calmée, se livre à des excès coupables : beaucoup de particuliers sont insultés, arrêtés; quelques victimes périssent assassinées, et ensanglantent ces journées. Enfin, la garde nationale est créée. Le commandement en est confié à un général qui paraissait réunir tous les suffrages. Dès ce moment les esprits s'appaisent, la tranquillité succède à l'épouvante, et l'ordre à la confusion. Pendant ces événemens, la cour restait incertaine et inactive; le maréchal de Broglie, si vigilant autrefois lorsqu'il s'illustrait à la tête de ses armées, ne paraissait pas devant celle qu'il avait rassemblée. Les ministres, endormis par l'habitude de la puissance, considéraient cette grande insurrection, comme une émeute passagère, et ne voulaient pas ajouter foi aux nouvelles qu'on leur apportait.

Lorsqu'enfin ils apprirent la révolution qui s'était faite à Paris, leur consternation fut aussi profonde que leur confiance avait été aveugle. Pris au dépourvu, sans plan, sans argent, sans crédit, ils n'entrevirent aucune ressource : ils n'osèrent même pas instruire le

le roi de la prise de la Bastille. Le 14 juillet, à onze heures du soir, ce prince l'ignorait encore. La Rochefoucault-Liancourt, ne pouvant les décider à lui rendre compte de cette révolution, entra la nuit dans l'appartement de Louis XVI, le réveilla et l'informa de tout ce qui venait de se passer dans la capitale. Consulté par lui sur ce qu'il y avait à faire, La Rochefoucault lui conseilla de calmer l'agitation des esprits, de paraître à l'assemblée nationale, de rappeler Necker et d'éloigner ses troupes. Le lendemain, le roi ébranlé par ses exhortations, et apprenant par tous les membres de son conseil, ainsi que par quelques colonels qui étaient à Versailles, qu'on ne pouvait plus compter sur l'obéissance du soldat, résolut de céder au vœu populaire; il vint à l'assemblée et l'informa du renvoi de ses ministres, de l'éloignement des troupes et du rappel de Necker. La reine et Louis Stanislas Xavier avaient été de cet avis. Le comte d'Artois, qui s'y était opposé, et le prince de Condé craignant le ressentiment d'une multitude aigrie par le duc d'Orléans leur ennemi, quittèrent la France pour fuir des dangers, réels en partie, mais qu'on grossissait à leurs yeux pour les éloigner. France.

France.

Enfin le monarque vint à Paris, à l'hôtel-de-ville, recevoir du maire la cocarde nationale des révolutionnaires, et cette marche se fit au milieu d'une innombrable haie d'hommes armés, dont le silence à son arrivée et les acclamations à son retour, ne prouvaient que trop évidemment les dispositions, la méfiance et les sentimens.

Cependant l'explosion qui s'était faite à Paris, se répéta facilement sur toute la surface du royaume; comme la guerre du tiers-état contre la cour et les deux ordres supérieurs, occupait tous les esprits, et enflammait toutes les passions, la commotion fut partout la même: partout on séduisit les troupes, on brûla les barrières, on craignit les brigands, on vida les prisons, on menaça, on brûla les châteaux, on insulta les privilégiés: partout, enfin, pour suivre l'exemple de la capitale, on organisa la garde nationale. Mais cette mesure qui avait rétabli pour quelque temps la tranquillité dans Paris, au milieu d'une si grande fermentation, n'empêcha pas que dans plusieurs provinces la haine et les passions ne commissent trop de désordres, et n'immolassent trop de victimes au nom de la justice et de la liberté.

Ce tableau rapide et vrai suffit pour donner une idée de la révolution du mois de juillet 1789, dont les détails appartiennent à d'autres hommes et à d'autres temps. France.

Le récit des nouvelles révolutions qui se succédèrent si rapidement, n'entre point dans le cadre où nous sommes obligés de nous renfermer. Il offre de riches matériaux; mais plus ce sujet est important, moins on doit l'effleurer. Le 18 brumaire en a fait l'heureux dénouement.

L'historien qui entreprendra de le traiter, dira qu'il a paru un de ces hommes que le sort destine à la célébrité, et semble créer rarement dans l'espace des siècles pour exécuter ses décrets et changer la face des empires.

Il racontera les batailles de Millesimo, de Cherasque, la prise de Ceva, l'invasion subite du Piémont, qui força le roi de Sardaigne de recevoir la paix; il peindra la témérité des Français vainqueurs à Rastadt, à Alterkirken, à Rhiruden, et s'avançant au centre de l'empire.

La bataille de Fombio, celle de Lodi, de Rivoli, la conquête de la Lombardie, la prise de Mantoue, l'armée autrichienne de Provera rendant les armes, Rome implorant

France.

la générosité du vainqueur de l'Italie, enrichiront ce tableau brillant.

La lutte de deux guerriers célèbres, les combats de l'archiduc Charles contre Bonaparte, les victoires de Tagliaminto, de la Wiss, de Brixen, de Clagenfurt, la prise de Gradiska, de Trieste, attesteront le courage des Français, et consacreront la gloire de leur jeune et fortuné général.

L'alliance de l'Espagne avec la France, les ressorts secrets de l'Angleterre pour prolonger la guerre, ses démarches publiques pour demander la paix, la conduite hautaine et inconstitutionnelle du gouvernement français, la marche faible et imprudente du corps législatif, l'ardeur et l'indiscrétion des royalistes, la révolution du 18 fructidor, les proscriptions qui la suivirent, ouvriront un vaste champ aux réflexions de la philosophie et de la politique sur le délire des passions humaines.

Pour reposer la vue de ces tristes objets, le lecteur accompagnera le conquérant de l'Italie, marchant aux portes de Vienne, soumettant Venise et forçant l'empereur à conclure la paix : alors il espérera que l'univers fatigué de si longs orages, va goûter enfin quelque repos.

Mais cet espoir s'évanouira promptement ; et tandis qu'il suivra Bonaparte dans sa conquête presque fabuleuse d'Égypte ; tandis que la défaite des Mamelouks, la prise d'Alexandrie, de Damiette, du Caire, de Suès, les batailles des Pyramides, l'invasion de la Syrie, le siége meurtrier de Saint-Jean-d'Acre, les batailles de la Palestine, et la victoire d'Aboukir, lui feront douter si ces prodiges appartiennent au roman ou à l'histoire ; son œil attristé verra en même temps la France affaiblie, agitée doublement par la haine des partis, perdre successivement la plupart de ses avantages, et sur le point d'être livrée de nouveau à toutes les fureurs de l'anarchie. France.

Mais tous ces faits sont trop récens : ils demandent, pour être écrits, un temps plus éloigné et un fort burin plus exercé. C'est à la postérité qu'il est réservé de peindre dignement tous ces grands événemens.

Fin du sixième Volume.

647583

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le sixième Volume.

SUITE DU VOYAGE EN FRANCE.

SUITE DU CHAP. IV, page 1
CHAP. V. *Coup-d'œil sur la Révolution française.* 425

Fin de la Table des Chapitres du sixième Volume.